



Not in Catalogue



CAMPAGNES MILITAIRES

DU

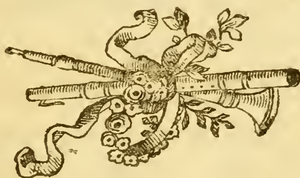
LIEUTENANT GÉNÉRAL

SIR WILLIAM HOWE,

EN

AMÉRIQUE:

D'après le Compte rendu par lui-même dans un Committé de la Chambre des Communes le 29 Avril 1779: Et d'après les OBSERVATIONS *qu'il a publiées contre les Lettres à un Gentilhomme.*



A La Haye, chez VAN CLEEF, GOSSE, DETUNE,
Amsterdam, VAN HARREVELT, CHANGUION.
Rotterdam, BENNET & HAKE.
Leide, les FRERES MURRAY.
Utrecht, SPRUYT, WILD. &c. &c.

M D C C L X X X I.



PRÉFACE

DU

TRADUCTEUR.

Il est peu de nations en Europe qui ne prennent intérêt au soulevement des colonies Américaines. Cette guerre qui ne paraissait d'abord qu'une dispute légere entre la mere & les enfans, a pris un caractere plus imposant par la prétention des derniers à l'émancipation. La mere soutient qu'ils n'ont pas encore atteint l'âge requis, les enfans ont eu recours à la force pour prouver leur droit; & la querelle, soutenue, pendant plusieurs années, avec des succès balancés des deux côtés, a déjà entraîné deux autres puissances Européennes qui n'ont de relation avec les Américains septentrionaux que par l'interêt qu'elles prennent à leur indépendance. La plupart des autres nations maritimes de l'Europe, mues par le même in-

térêt, viennent de former une confédération redoutable qui, ſous le prétexte ſpécieux de rétablir la liberté des mers & de la navigation, tend directement à favoriſer les Ennemis de la Grande-Bretagne. De toutes ces nations, ou neutres ou entraînées indirectement dans la guerre, il n'en eſt, peut-être, aucune qui ſoit plus intéreſſée à ſon iſſue que la République des Provinces-Unies des Pays-bas. Il eſt vrai que l'Etat & les particuliers ont été fortement diviſés ſur cet article: mais les nuages des préjugés & de l'eſprit de parti ſe ſont évanouis à la longue: Et les plus ardens partiſans de l'Angleterre ſont obligés de confeſſer aujourd'huy que ſa conduite paſſée & préſente force tout le monde à craindre ſes ſuccès plus qu'à les déſirer. En un mot, dans l'état où ſont actuellement les eſprits, on eſt beaucoup moins inquiet ſur la juſtice que ſur l'iſſue de cette guerre.

En jettant les yeux ſur l'Amérique, on craint, ou qu'elle ne ſoit obligée de céder à la force des armes Britanniques ou que ſuccombant ſous les calamités d'une guerre ſi lon-

gue & ſi onéreuſe, elle n'accepte des articles de conciliation de la mere-patrie. Ces deux objets ſont en effet de la plus grande importance ; & comme on ne ſait preſque rien ſur ce point que par les pamphlets dont l'eſprit de parti inonde l'Angleterre, il n'eſt pas étonnant que les perſonnes les plus avides de s'inſtruire n'aient eu juſqu'à préſent que des notions fauſſes ou imparfaites. Vingt fois les Anglais ont bercé les autres nations de l'idée & ſe ſont flattés eux-mêmes de l'eſpérance, de mettre une prompte fin à ces troubles. Voilà plus de ſix ans qu'ils ſe conſument en eſpérances & en promeſſes ; & cette conquête ou réconciliation déſirée eſt encore moins avancée actuellement qu'elle ne l'était le premier jour.

Quelles ſont les cauſes de ces jugemens toujours trompeurs & toujours trompés? J'en rencontre trois : 1° *C'eſt que cette Amérique ſi facile à conquérir eſt en effet un pays* inconquérable: 2° *C'eſt que ces Américains qu'on nous peignait comme entraînés malgré eux dans la rébellion & ſoupirant pour la*

réunion avec l'Angleterre, ſont en effet des hommes aliénés à jamais de la mere-patrie, courant à l'indépendance par un reſſentiment implacable & des principes fixes & inaltérables: 3° C'eſt que cette Angleterre, ſi puiſſante & ſi riche, n'a jamais été en état de faire des efforts proportionnés à ſes projets & qu'ajoutant tous les jours à la maſſe des dettes qui l'accablent & au nombre des ennemis qui affaibliſſent ſes forces en les diviſant, elle eſt de plus en plus hors d'état de recouvrer les colonies qui ſont échappées de ſes mains.

Voilà les obſervations qui s'offrent à celui qui lira, avec jugement & impartialité, la défenſe que le Général Howe a donnée de ſes opérations militaires. On ne trouvera point ici les ſpéculations chimériques d'un Nouvelliſte Européen, ni les déclamations virulentes d'un homme à parti; c'eſt une diſcuſſion modeſte, froide, raiſonnée, & appuyée ſur des faits authentiques. En un mot c'eſt le récit d'un Général célebre par ſes talens & même par de brillantes victoires. On voit, il eſt vrai, que, dans plu-

ſieurs points délicats, la prudence lui ferme la bouche: mais ce que la néceſſité de ſe juſtifier contre de vils détracteurs lui fait dire, doit ſuffire aux eſprits pénétrans. Dans le tems où la fermentation était la plus violente en Angleterre contre lui, on ne parlait de rien moins que de lui faire porter ſa tête ſur l'échaffaut. Il a donc été obligé, ſinon de réveler du moins de laiſſer entrevoir bien des choſes qu'il importait au cabinet de Londres de tenir ſecretes. Dès qu'il eût fait ſon expoſé, ſans fiel, ſans emphaſe, & qu'on eût entendu les témoignages qu'il réclamait, tout s'évanouit; & s'il n'eſt pas rentré dans les dignités, c'eſt que, dans les cours, on ne pardonne jamais à ceux que l'on a offenſés.

On trouvera dans ces deux pieces beaucoup de détails qui n'intéreſſent que certains particuliers: mais comme c'eſt un document authentique, que les contemporains & la poſterité pourront conſulter en voulant apprendre ou retracer la grande révolution qui s'opere en Amérique, nous n'a-

yons pas ôſé les mutiler: nous en avons donné une traduction fidele & complette.

On y trouvera bien des obſervations particulieres ſur la tactique & la navigation dans ces contrées lointaines: elles plairont ſurement aux perſonnes du métier.

Enfin les nations neutres ſont en état d'avoir des informations importantes & certaines ſur les affaires de l'Amérique.

Ceux qui ont fait des remarques ſur cette guerre, trouveront ici l'enchaînement & les raiſons de pluſieurs évênemens qui leur paraiſſaient diſparates & contradictoires.

Pour la commodité des différens lecteurs, nous avons cru devoir faire imprimer en italiques *certains paſſages de la plus grande importance, & les plus propres à faire remarquer au premier coup d'œil, la nature particuliere de cette guerre, le plan de ceux qui l'ont conduite, les forces de l'Angleterre, les diſpoſitions & les reſſources des Américains.*

A Amſterdam ce 25 Novembre 1780.



CAMPAGNES MILITAIRES

DU

LIEUTENANT GÉNÉRAL

SIR WILLIAM HOWE,

DANS

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

d'après le Compte rendu par lui même &c.

En jettant un coup-d'oeil ſur les circonſtances particulieres de ma ſituation, on ne me taxera pas de préſomption de ſouhaiter l'indulgence du Committé pendant le tems où je dois abuſer aujourd'huy de ſa patience. La répugnance que les Miniſtres de ſa Majeſté (au moins dans cette Chambre) ont té-

moignée de s'expliquer ſur les tranſactions de la guerre de l'Amérique durant mon commandement, quoiqu'ils euſſent en main tous les documens néceſſaires & même les ſeuls ſur les quels on pouvait former un jugement, m'engagerent à propoſer en motion que ma correſpondance avec le Sécretaire d'Etat pour le département d'Amérique fût expoſée devant vous. Les particularités les plus eſſentielles de ma conduite, les raiſons d'après lesquelles j'ai opéré, les plans que j'ai ſuggérés & exécutés, tout cela ſe trouve dans cette correſpondance; ainſi ceux qui auraient combiné le tout d'après la liaiſon naturelle & réguliere des dates & des événemens, pourront trouver peu néceſſaire le détail où je me propoſe d'entrer. Mais je ne ſaurais me flatter que les papiers aient été examinés avec une attention auſſi minutieuſe; je n'ôſerais même ſuppoſer que toutes les circonſtances de la guerre d'Amérique aient été examinés avec une intention particuliere de juſtifier la conduite de celui qui commandait l'armée. Et c'eſt, Monſieur, avec cette intention particuliere que je comparaîs maintenant. Je ne prétends point mettre en queſtion ſi cette guerre eſt de la juſtice ou de la bonne politique. Je ne prétends point mettre en queſtion la

bonté des mesures qui ont été formées, abandonnées, ou poursuivies par le ministere Britannique. Je n'ai, actuellement, d'autre objet que d'expliquer ma propre conduite.

Les traits, que la critique a lancés contre moi, sont en grand nombre. Les représentations infideles & les argumens erronés de mes ennemis ont fait une forte impression sur des esprits trop prompts à décider; pendant que l'ignorance de l'état réel des choses laissait flotter dans le doute les personnes exemptes de préjugés. Les seuls qui pouvaient me rendre justice, sont restés dans le silence; je ne puis donc en appeller qu'au jugement de ce Committé & à l'impartialité de ma patrie en général; car je me flatte de l'espérance d'une ample justification.

Dans la multiplicité des affaires dont j'ai été chargé, durant le cours d'un Commandement si grand & si étendu, il serait bien singulier qu'on ne découvrît aucune faute; mais j'espere qu'on n'en trouvera aucune qu'on puisse soupçonner être provenue d'un défaut de zèle ou d'activité. Dans toutes les transactions militaires, & particulierement *en Amérique où la nature de la guerre est*, *à tous égards*,

ſans exemples qui puiſſent diriger un Général, le plus heureux doit être celui qui fait le moins de fautes.

Les faits ſur leſquels je deſire pouvoir fixer l'artention du Committé & dont les papiers expoſés ſur table rendent témoignage, ſont;

1o. Que je n'ai pas négligé de faire paſſer, de tems en tems, aux Miniſtres pour le département de l'Amérique, toutes ſortes d'informations, ainſi que mes obſervations particulieres, relativement à la conduite de la guerre.

2o. Que je n'ai pas manqué de donner mon opinion ſur ce qu'il paraiſſait poſſible de faire, avec les ſecours demandés ou attendus d'Europe & avec les forces qui ſe trouvaient ſur les lieux en différents tems.

3o. Que mes plans ont été mis à exécution avec autant de préciſion qu'on pouvait en attendre de la nature des opérations militaires.

4o. Que je n'ai jamais flatté le miniſtere d'eſpérances précoces de voir la guerre ter-

minée dans une des Campagnes, avec les forces qui jamais ont été ſous mon commandement.

Je demanderai actuellement la permiſſion de faire au Committé le récit faſtidieux des opérations eſſentielles de la guerre, propres à le mettre en état de prononcer avec impartialité ſur ma conduite générale, à détruire des opinions mal-formées ſur des événemens particuliers & propres auſſi, à l'aide de quelques remarques telles qu'elles ſe préſentent ſur différens paſſages de la correſpondance, à éclaircir la vérité des faits énoncés.

L'évacuation de Boſton fut le premier événement important, depuis ma nomination au commandement des forces de ſa Majeſté dans l'Amérique ſeptentrionale.

Le 9e Novembre 1775, je reçus une lettre de Sécretaire d'Etat, datée du 5e Septembre, avec ordre d'abandonner cette ville avant l'hiver, & de faire tranſporter l'armée à New-Jork ou dans quelque autre place au Sud: Il eſt vrai que j'avais déjà, dans une lettre écrite le 9 Septembre à ſa Seigneurie, expoſé en général mes raiſons ſur la difficulté d'ouvrir la Campagne de Boſton. L'arri-

vée tardive de cet ordre & le manque des choſes néceſſaires au tranſport, rendirent impraticable le voyage des troupes juſqu'au 17 du mois de Mars ſuivant; ce fut alors que je m'embarquai j'avais alors environ ſix mille hommes d'ordonnance & propres au ſervice, & environ 900 malades.

On n'a pas inſinué que, dans cette évacuation, il ſoit arrivé rien de flétriſſant pour les armes de ſa Majeſté (*a*). Ma lettre du 21 Mars 1776 contient les raiſons que j'ai eues de tranſporter l'armée avec tout ſon attirail embaraſſant à Halifax, préférablement à toute autre place. Dans l'idée que ces raiſons ſont

(*a*) Dans l'Examen du Général Robertſon (un des témoins appellés par Lord George Germain) on entreprit de prouver qu'une quantité conſidérable de marchandiſes de laine & de fil propres à ſervir aux Rébelles, avait été laiſſé à Boſton, à l'évacuation de cette ville, quoique j'euſſe pu emporter le tout. Mais quoique le Général fût d'opinion que ces effets euſſent pu être tranſportés avec l'armée, c'étoit ſimplement dans l'idée, provenue d'un bruit public, ſavoir que l'on aurait pu les emporter; ſi les effets deſtinés au tranſport euſſent été bien rangés; car il avouait que nous étions dans une grande diſette de navires, & que nous primes tous les bâtimens qui pouvaient aller en mer.

ſatisfaiſantes, je ne veux point ennuyer le Committé par des explications ulterieures; je me borne à dire que l'armée tira de grands avantages d'avoir été dans cette place, non ſeulement à cauſe des rafraîchiſſemens dont elle avait beſoin, mais encore à cauſe de la facilité d'être exercée en ligne de bataille, partie importante de la diſcipline militaire à laquelle nous n'avions pu nous livrer juſqu'alors. Je puis encore ajouter que les troupes rendirent des ſervices très importans à Halifax, en conſtruiſant des redoutes & d'autres gros ouvrages pour la défenſe de la ville & du Chantier, travaux que la garniſon n'aurait pu exécuter.

Mes lettres continuent à montrer comment on diſpoſa de l'armée, avant la deſcente dans le Long-Iſland, pendant qu'on attendait l'arrivée des troupes d'Europe, & de l'expédition dans la Caroline méridionale. Comme je ne me rappelle pas que, dans la multitude de brochures publiées contre moi, on m'ait fait des reproches relatifs à ce tems là, je me contenterai de remarquer que, par les inconvéniens de l'extrême chaleur, on n'aurait gueres pu entreprendre des opérations vigoureuſes; & ces opérations n'auraient pu man-

quer de caufer beaucoup de maladies dans les troupes.

Qu'il me foit permis de dire ici que, quoique, pour épargner du tems au Committé, j'omette plufieurs tranfactions de la guerre, je ne laiffe pas de confentir à réfoudre tous les doutes que les membres du Committé peuvent entretenir, relativement aux circonftances qui n'ont pas encore été touchées ni fuffifamment éclaircies. Je me hâte de paffer à l'action de Bedford Long-Ifland, le 27 Août, 1776; car l'on a tiré avantage d'un paragraphe de ma lettre publique du 23 Septembre pour en faire contre moi un de plus violens articles d'accufation. Voici ce paragraphe.
„ Si l'on eût permis aux troupes d'aller plus
„ avant, je crois qu'elles auraient emporté
„ les redoutes; mais comme il y avait appa-
„ rence que nous pouvions gagner les lignes
„ à bon marché, par des approches régulie-
„ res, je ne voulus pas rifquer la perte qu'au-
„ rait coûté un affaut, & je donnai ordre
„ de rebrouffer vers un chemin creux, au
„ front des ouvrages, hors de la portée du
„ fufil."

Je veux bien avouer que j'ajoutai ce para-

graphe pour donner de l'ardeur des troupes la même idée qu'elles m'inſpirerent à moi-même dans cette occaſion. Mais je ne puis encore concevoir d'où l'on a pu ſuppoſer que les lignes emportées de force auraient été ſuivies de la défaite de l'armée des Rébelles. Voici le fait. —— Les Rébelles avaient un corps poſté au front des lignes, pour ſe garantir contre une attaque de Flat-Bush, & d'un chemin plus bas à leur droite. Les troupes furent défaites avec une perte conſidérable. Le reſte de ce détachement était poſté derriere les lignes, le corps de l'armée étant alors dans l'York-Iſland; de ſorte qu'en admettant que les ouvrages euſſent été forcés le jour de l'action, le ſeul avantage que nous aurions gagné, eût été la deſtruction de quelques hommes de plus; car la retraite de la plus grande partie aurait été aſſurée par les ouvrages conſtruits ſur les hauteurs de Brooklyn, à l'oppoſite de New-York & leur embarquement couvert par quantité de batteries flottantes.

D'un autre côté le devoir le plus eſſentiel que je devais avoir à cœur, était de ne pas hazarder inutilement les troupes de ſa Majeſté, quand l'objet n'était pas de grande im-

portance. Je ſavais très bien que toute perte conſidérable, faite par l'armée, ne pouvait être reparée avec facilité ni célérité. Je ſavais auſſi qu'un des grands moyens de gagner la confiance d'une armée, (confiance ſans laquelle un Général eſt dans une criſe périlleuſe) conſiſte à ne point expoſer les troupes; quand, dis-je, l'objet n'eſt pas d'une grande importance. Ainſi dans le cas où nous étions, d'après la certitude que nous avions de gagner ces lignes en peu de jours, en ouvrant la tranchée, permettre l'attaque en queſtion eût été téméraire & même criminel. La perte de mille ou peut-être de quinze cens hommes de troupes Britanniques qu'il nous aurait coûté pour emporter ces lignes, n'aurait pas été reparée, quand même l'ennemi aurait perdu le double, ſi même l'on peut ſuppoſer qu'on lui eût cauſé ce dommage.

La néceſſité des préparatifs & l'érection des batteries pour faciliter la deſcente dans l'Iſle de New-York & l'attaque des ouvrages de l'Ennemi à Horens-hook, nous occuperent juſqu'au 15 de Septembre, on prit alors poſſeſſion de New-York, comme il appert par ma lettre du 21 Septembre, 1776.

Depuis ce tems jusqu'au 12 d'Octobre nous fumes occupés à fortifier les hauteurs de Macgowan-pass jusqu'à la riviere du Nord, environ à deux milles des retranchemens les plus avancés de l'Ennemi & à nous emparer de Paulus-hook. Il fut aussi nécessaire d'employer du tems à faire des informations sur la surface du pays dont nous devions nous emparer, en supposant que l'Ennemi se retirerait de Kings-bridge. Il était nécessaire de se retrancher sur la hauteur dont j'ai fait mention, afin de couvrir New-York en l'absence du corps de l'armée. Mes lettres publiques du 23, 24 & 25 Septembre indiquent toutes ces particularités.

Quant à la connaissance du pays, si nécessaire avant d'opérer hors de la ville de New-York, je demande la permission d'exposer les difficultés que nous éprouvames à cet égard durant le cours de la guerre. *Le pays est tellement entre-coupé de bois, de marais & de criques qu'il n'est pas possible d'en avoir la moindre connaissance, que d'un poste à l'autre, ou par les récits qu'on peut recueillir des habitans absolument ignorans dans les descriptions militaires.* Ces circonstances ne pouvaient manquer de causer des délais dans nos mouvemens.

Je dois encore ajouter ici, que *je ne trouvai pas les Américains auſſi bien diſpoſés à nous joindre & à ſervir que l'on me l'avait fait eſpérer.* Ainſi je regardai les progrès ultérieurs que nous pouvions faire, comme précaires; & je ne vis aucun jour à finir la guerre cette Campagne. Je fis part de ces idées au Sécretaire d'Etat dans les lettres que j'ai mentionnées.

Depuis le 12 Octobre, jour où l'armée débarqua à Frogs-neck, juſqu'au 21 du même mois, nous fumes employés à ramaſſer des munitions & proviſions, à tranſporter les dragons, la ſeconde diviſion des Heſſois, les voitures & les chevaux pour le tranſport des proviſions, de l'artillerie, des munitions & du bagage. On n'avait pu ſe diſpenſer d'employer quatre ou cinq jours à la deſcente au Frogs-neck, au lieu d'aller une fois à Pell's-point, ce qui aurait été une démarche imprudente, attendu qu'on n'aurait pu l'exécuter, ſans bien des riſques inutiles.

Le 28 Octobre fut donnée la bataille dans les plaines blanches (White-plains). On a affirmé que, pour n'avoir pas attaqué les lignes le jour de l'action, je perdis l'occaſion de

détruire l'armée rébelle; on a dit auſſi que j'aurais pu couper la retraite de l'Ennemi par le Croton Bridge. Meſſieurs, il fut effectivement queſtion de donner un aſſaut ſur la droite de l'Ennemi, qui était oppoſée aux troupes Heſſoiſes. Le Committé doit m'en croire, lorſque je l'aſſure que *je n'ai point d'autres raiſons que des raiſons politiques d'éviter* de dire pourquoi cet aſſaut ne fut pas donné. Dans un examen minutieux, ces raiſons pourraient, s'il était néceſſaire, être expoſées devant la barre. Cependant, ſi cet aſſaut eût été donné & les lignes emportées de force, l'Ennemi ſe ſerait retiré ſans beaucoup de perte; & je ne ſache pas que nous ayons eu aucune voie pour leur couper la retraite par le Croton-bridge. Je ne puis concevoir ſur quoi cette idée pourrait être fondée. En forçant les lignes, nous aurions indubitablement, gagné un avantage plus brillant, des bagages & des proviſions; mais nous n'avions aucune raiſon d'imaginer que l'armée des rébelles eût pu être détruite. Ils avaient à leur arriere garde un terrein tel qu'ils pouvaient le déſirer pour aſſurer leur retraite, qui paraiſſait être en effet leur principal objet. Et je n'héſite pas de confeſſer que ſi je pouvais, par une manoeuvre déloger l'Ennemi d'un poſte avantageux, ſans

courir les risques d'une attaque, au cas que l'avantage à gagner ne serait pas proportionné à la perte d'hommes qu'une pareille entreprise pourrait couter, j'adopterai certainement une conduite aussi prudente, dans l'espoir de rencontrer mon adversaire dans une position plus égale.

Il est tems de reprendre le fil de mon récit. —— On voit dans ma lettre publique du 30 Novembre un détail des procédés ultérieurs de l'armée, jusqu'à l'arrivée de Lord Cornwallis à Brunswyk dans les Jerseys; on y trouve la prise du fort Washington, ensuite apelé Fort Knyphausen. Je n'ai garde d'ennuyer le Commité par d'autres particularites sur cette époque. Mais je dois dire que j'aurais été extrêmement blâmable, si j'avais donné ordre au noble Lord de suivre les Ennemis au de là de Brunswyk, lorsqu'il n'avait pas encore été joint par tout son corps.

J'en appelle à ma lettre publique du 20 Décembre pour le récit des progrès de ce corps jusqu'au 14 de ce mois, lorsqu'il vint se cantonner dans les places que j'esperais qu'il aurait pu conserver. Mon premier dessein était de prendre Brunswyk pour la gauche & Eli-

zabeth-town ou Newark pour la droite de ces cantonnemens: & la raiſon qui m'engagea à m'étendre juſqu'à Trenton était qu'un nombre conſidérable d'habitans accoururent en armes, pour jouir du bénéfice de la proclamation des Commiſſaires du 30 de Novembre. Je pris ſur moi de riſquer ce poſte ſous le commandement d'un brave officier, ſécondé du Colonel Donop qui était à Borden-town, à cinq milles de là, avec un puiſſant détachement. Les deux poſtes furent pris par neuf battaillons, la cavalerie Heſſoiſe, & une partie du 16 régiment de l'infanterie légere, faiſant en tout plus de 3000 hommes aidés de ſeize pieces de Campagne. L'infanterie légere de l'armée, une brigade d'infanterie & quelques dragons furent poſtés à Prince-town, dans une chaîne de Cantonnemens, à douze milles de Trenton.

Mais l'on m'a objecté que je n'aurais pas dû confier le poſte important de Trenton aux troupes Heſſoiſes. Ma réponſe, ſi elle eſt bien compriſe, paraîtra, je penſe, ſatisfaiſante. Les militaires l'entendront certainement. La gauche était le poſte des Heſſois rangés en ligne; & ſi je l'avais alors changée, je leur aurais fait un affront, puiſqu'on conſer-

vait dans les cantonnemens la même ſituation que dans les camps. Cela pouvait faire naître des jalouſies entre les troupes Heſſoiſes & Britanniques; & il était de mon devoir de les prévenir avec ſoin.

Le Colonel Donop, qui commandait les deux postes, était parfaitement ſatisfait de ſa ſituation; ainſi que le Colonel Rhall. Tous deux furent informés à tems de l'attaque projettée; le nombre des ennemis, ſuivant des informations plauſible, ne montait pas à plus de trois mille; & ſi le Colonel Rhall eût ſuivi l'ordre que je lui envoyai d'élever des redoutes, je ſuis aſſûré que ſon poſte n'eût pas été pris.

Je voudrais demander à ceux qui attaquent cette diſtribution, à quoi les troupes Heſſoiſes pouvaient être mieux employées qu'à la défenſe d'un poſte? Dans la derniere geurre elles avaient la réputation de n'être inférieures à aucunes des troupes du Prince Ferdinand; & je leur ferais fort ſi je ne diſais qu'elles ſe diſtinguaient par leur diſcipline en Amérique. Deux de ces mêmes bataillons avaient ſervi en Allemagne avec beaucoup de gloire; & toute la brigade commandée par le Colonel

nel Rhall venait de donner une nouvelle preuve de sa bravoure à l'attaque du fort Knyphausen.

La possession de Trenton était d'une grande importance ; si nous l'avions conservé, nous aurions couvert la plus grande partie du pays à l'Est de Prince-town, y compris tout le Comté de Monmouth où j'avais raison de croire qu'il y avait beaucoup d'habitans fideles: nous aurions encore été si près de Philadelphie, que nous aurions sans doute pu nous en emparer pendant l'hiver : j'avoue, cependant, que j'avais bien des raisons de douter si ces mesures eussent encore été convenables dans ce tems là.

Mon principal objet, en étendant si loin mes cantonnemens, était de donner de la protection aux habitans, pour qu'ils sentissent la différence entre le gouvernement de sa Majesté & celui des chefs de la Rébellion. Car, quoiqu'il y ait des personnes qui me condamnent pour avoir cherché à gagner l'affection des sujets rébelles de sa Majesté, en employant tous les moyens de prévenir la destruction du pays, au lieu de les irriter par des procédés contraires, je ne laisse pas, pour bien des rai-

ſons, de penſer, avec ſatisfaction, du fond de mon cœur, que j'ai contribué, à cet égard, à l'avantage du ſervice du Roi. Je ſais que le Miniſtere lui-même a été dans un tems de la même opinion; & d'après une circonſtance ſur laquelle il n'eſt pas actuellement néceſſaire d'inſiſter, il eſt certain que je n'aurais pu m'autoriſer à en eſpérer des ſecours, ſi j'euſſe été porté à agir avec beaucoup de rigueur. Si, dans la ſuite, on n'eût pas *jugé de la bonne politique de changer le plan de cette guerre en portant indiſtinctément le dégat & la déſolation dans le pays*, & ſi l'on m'avait jugé un inſtrument propre à l'exécution d'un tel plan, je préſume que les Miniſtres ſe feraient ouvertement expliqués & m'auraient envoyé des ordres clairs & formels. *Des meſſages équivoques, des demi-ſignes, des conſeils ſourds portés à travers l'immenſe étendue de l'Allantique, & de nature à être avoués ou déſavoués à plaiſir ſuivant les circonſtances, n'auraient été que de miſérables ſauve-gardes pour l'honneur & la conduite d'un Commandant en chef.*

Je retourne à mon récit. —— Avant la perte de Trenton, j'avais détaché le Général Clinton avec ſix mille hommes pour s'emparer de l'Iſle de Rhode; & le ſuccès de cette expé-

dition eſt expoſé dans ma lettre publique du 20 Decembre 1776. C'était un point important dans le plan général des opérations. Et je demande ici la permiſſion de porter l'attention du Committé ſur ma lettre particuliere du 30 Novembre 1776, où ſe trouve expoſé mon premier plan pour la Campagne prochaine avec les forces requiſes pour terminer, *s'il était poſſible*, la guerre dans une année. Je propoſai de faire agir dix mille hommes du côté de l'Iſle de Rhode & de pénétrer à l'Eſt dans le pays vers Boſton, laiſſant deux mille hommes dans l'Iſle de Rhode, dix mille dans la Province de New-York pour monter la riviere du Nord juſqu'à Albany, cinq mille hommes pour la défenſe de l'York-Iſland & de ſes dépendances, huit mille pour couvrir Jerſey & tenir en échec l'armée de Washington en portant l'alarme dans Philadelphie que je propoſai d'attaquer en Automne ainſi que la Virginie, pourvu que le ſuccès des autres opérations eût permis d'y envoyer des forces proportionnées. Nous aurions reſervé pour l'hiver l'attaque de la Caroline méridionale & de la Georgie. Mais pour mettre ce plan à exécution, j'informai ſa Seigneurie qu'il me faudrait abſolument un renfort de dix vaiſſeaux de ligne, de quinze mille hom-

mes d'ordonnance & d'un bataillon d'artillerie. D'après ce calcul j'aurais eu probablement ſous mon commandement une armée de trente cinq mille hommes effectifs, pour lutter avec cinquante mille que le Congrès avait votés pour la Campagne prochaine, ſans comprendre les nombreux corps de milices que l'on aurait levées au moindre avis. Je n'oubliai pas de mentionner l'opinion répandue dans le peuple par ſes chefs qui lui donnaient les plus fortes aſſurances d'être aſſiſté de ſecours étrangers, & le bruit ſemé que le Docteur Franklin était allé en France pour ſolliciter les ſecours de cette puiſſance.

Cette lettre du 30 Novembre fut reçue par le Sécretaire d'Etat le 30 Décembre. Le 9 Mars 1777 je reçus la réponſe de ſa Seigneurie en date du 14 Janvier. Il eſt à obſerver que cette réponſe n'était point déciſive. La détermination relative à mon plan fut renvoyée jusqu'à l'arrivée de ma lettre ſuivante, & le Major Balfour, un de mes Aides de camp, alors en Angleterre, devait m'apporter une prompte déciſion. Ma demande, comme je viens de le dire, était de 15,000 hommes d'ordonnance pour faire monter l'armée juſqu'à 35,000 hommes ef-

fectifs. Le noble Lord, dans la lettre que je viens de citer, espere de pouvoir augmenter l'armée sous mon commandement à près de 35,000 hommes; & il se propose cependant de ne m'envoyer que 7,800 hommes. Je crains de ne pouvoir rendre d'autre raison d'un calcul si mal saisi qu'en supposant que sa Seigneurie a compté nos malades & nos prisonniers chez les Rébelles, comme faisant partie des vraies forces effectives de l'armée; cette méprise me paraît d'autant plus étonnante que ma demande était spécifiquement pour quinze mille hommes d'ordonnance, propres à servir. Sa Seigneurie déclare en outre qu'il n'est pas en son pouvoir de me fournir l'augmentation d'un batallion d'artillerie. Si quelque chose eût pu me consoler d'avoir ainsi été trompé dans mon attente, c'était le ton d'assurance avec lequel on ajoutait qu' „ *envain les Rébelles avaient été bercés de l'esperance d'être assistés de secours étrangers, que sa Seigneurie avait grande raison de croire que le Docteur Franklin ne serait pas en état de leur procurer aucun secours public.*"

Pendant le tems où je doutais si les puissans renforts que j'avais demandés, arriveraient à tems pour l'exécution du vaste plan

que j'avais expofé dans ma lettre du 30 Novembre, 1776, je fut inftruit par des informations qui me parurent dignes de foi, que la réduction de la Penfylvanie était praticable, même dans la fuppofition que toutes mes forces, propres au fervice à l'ouverture de la Campagne, n'excéderaient pas 19,000 hommes. En conféquence, je fuggérai, dans ma lettre féparée du 20 Decembre 1776, un fecond plan qui confiftait à ouvrir la Campagne prochaine dans la Penfylvanie, & je me déterminai à l'adopter, lorfque j'appris que je n'avais à attendre qu'un renfort de 7800 hommes, un peu plus de la moitié de ce que j'avais demandé.

Je remarquai que, d'après ce plan, la marche vers Bofton que j'avais propofée auparavant, devrait être renvoyée jufqu'à ce que les renforts demandés fuffent arrivés d'Europe; mais comme ces opérations, peut-être le plus importantes pour la nation, pouvaient dépendre des conjonctures du moment, je priai fa Seigneurie de tracer en général les plans qu'elle jugerait les plus praticables, eû égard, foit aux forces actuelles de l'armée, foit aux renforts que je recevrais, me marquant les tems où je pourrais attendre l'arri-

vée des troupes. Cette lettre ayant été reçue en Angleterre, le 23 Fevrier 1777, ainſi longtems avant le départ du Général Burgoine, le Miniſtre eut toute l'occaſion d'en communiquer le contenu à ce Général & de faire les changemens qu'il pouvait juger expédiens pour faire agir de concert avec les opérations projettées au Nord.

Dans l'idée qu'il était de mon devoir de ne laiſſer paſſer aucune occaſion d'inculquer mes idées au Secretaire d'Etat, quoique je paruſſe me répéter; ma lettre particuliere du 20 Janvier 1777, était également claire & formelle. Je l'aſſurai qu'une autre campagne était néceſſaire, car je m'apperçus que les bonnes nouvelles venues de Quebec en 1776 lui avaient fait eſpérer qu'il y aurait jour à terminer la guerre dans une Campagne. Je le preſſai de n'envoyer un plus grand nombre de troupes. —— Je lui déclarai qu'un renfort de vingt mille hommes était néceſſaire; mais que quinze mille nous donneraient la ſupériorité; je lui indiquai en même tems mes projets ſur Philadelphie pour les raiſons déjà énoncées: je lui fis obſerver qu'une augmentation de vingt mille hommes, me mettrait en état d'y envoyer un détachement par mer,

pendant que le corps de l'armée pourrait y penetrer à travers les Jerſeys. J'obſervai d'un autre côté que des renforts légers influeraient ſur les opérations & les rendraient moins étendues. Cette lettre arriva encore en Angleterre avant le départ du Général Burgoine. On répondit aux deux lettres le 3 Mars 1777; la réponſe me fut apportée par le Major Balfour qui arriva à New-York le 8 May.

Elle contenait une entiere approbation de mon ſecond plan, ſavoir l'expédition dans la Penſylvanie; le Miniſtre avait goûté les raiſons que j'avais eues de renoncer à mon premier plan; & il les avait, diſait-il, trouvé ſolides & concluantes. Il regrette, cependant, de *ne pouvoir m'envoyer que* 2,900 *hommes, au lieu des renforts que j'avais demandés & même eſpérés pour faire monter l'armée à* 35,000 *hommes, au lieu même de* 7,800 *qu'il m'avait promis; ainſi ce n'était pas la cinquieme partie du nombre que j'avais demandé.* Il eſt à obſerver qu'en même tems, ſa Seigneurie, nonobſtant une ſi forte réduction des renforts néceſſaires pour les opérations projettées & approuvées, recommande de tenter une vigoureuſe diverſion ſur la côte de Maſſachuſet's-Baye & de New-Hampshire, autant que le

plan général peut le permettre. Conformément aux ordres de sa Seigneurie, nous ne laissâmes pas, l'Amiral & moi, de conférer ensemble sur la possibilité de cette diversion; & dans ma lettre du 3 Juin, 1777, j'informai le Sécretaire d'Etat que nous ne la trouvions pas praticable, sans faire un tort considérable aux plus importantes opérations militaires que lui-même avait approuvées & qui n'étaient déjà que trop affaiblies par le défaut de forces de terre. — *Il manquait à l'armée alors propre au service*, non compris deux mille hommes de troupes provinciales, encore 14000 *hommes pour completter le nombre que j'avais demandé.*

Je vais reprendre le fil de ma corresponce. Voyant par la lettre du Sécretaire d'Etat, en date du 14 Janvier 1777, & reçue le 9 Mars suivant que je n'avais pas de renforts à attendre, j'abandonnai, dans ma lettre secrete du 2 Avril, toute idée d'opérations offensives, excepté vers le Sud &, par occasion, une diversion sur la riviere de Hudson. J'informai le Sécretaire d'Etat qu'il n'y avait plus moyen de penser à la partie principale du plan auparavant proposé; qu'il fallait abandonner les Jerseys & se borner à en-

vahir la Penſylvanie par mer; que dans les Campagnes précédentes, mes forces avaient été analogues aux opérations, mais que, pour la ſuivante, la néceſſité de conſerver les différens poſtes rendait l'armée trop faible pour pouvoir obtenir des ſuccès rapides, & que, dans l'impoſſibilité d'entreprendre des opérations plus étendues faute de troupes ſuffiſantes, je renonçai à l'eſpérance de terminer la guerre cette année; que, quand même les cinquante mille hommes votés en Automne par les Rébelles ne pourraient pas être levés, l'ennemi ne laiſſerait pas d'avoir en Campagne une armée nombreuſe, pour renforcer leurs troupes ſur pied, outre un bon train d'artillerie. Je lui fis paſſer en même tems, la maniere dont j'avais diſtribué l'armée pour la Campagne, ſurquoi il eſt à propos d'obſerver que *mes forces effectives*, non compris trois mille hommes de troupes provinciales, *ne montaient qu'à dix huit mille & cent hommes* (*b*).

Le noble Lord, dans la lettre qu'il me répondit, le 18 May, 1777, approuve de nouveau mon expédition en Penſylvanie; mais

(*b*) Dans ce nombre on comprend toujours les troupes d'ordonnance, propres au Service.

ce n'eſt pas le ſeul endroit qui la rend remarquable. Il déclare qu'il ne lui eſt pas poſſible de me fournir les ſecours demandés; il témoigne qu'il *eſt affligé de voir que je ne trouve pas mes forces auſſi proportionnées aux opérations de la Campagne ſuivante, qu'elles l'avaient été, ſuivant mon aveu, aux Campagnes paſſées.* Ces expreſſions méritent obſervation. On ſemble vouloir me ſurprendre dans l'aveu que mes forces répondaient aux opérations de la derniere campagne, pour pouvoir en inférer qu'elles devaient être également proportionnées aux opérations de toute autre Campagne. Et même, à préſent, ſi je ne m'étais pas expliqué ſur ce point (ce que j'ai fait, toutefois, très clairement) je penſe qu'il aurait ſauté aux yeux de tout homme moins inſtruit de ſpéculations militaires que ſa Seigneurie, que les forces qui avaient ſuffi pour s'emparer de New-York, & des autres poſtes fortifiés de l'Ennemi, ne pouvaient, après les diviſions néceſſaires pour conſerver les différens poſtes que nous avions gagnés, être également fortes pour faire de nouvelles Conquêtes. Car n'eſt-ce pas une choſe évidente que la force d'une armée doit diminuer à proportion qu'elle diminue en nombre? Et le nombre qu'on employe en campagne, ne doit-il pas diminuer à

proportion des villes, des postes ou des forts que l'on prend & qu'il faut conserver? Mais sa Seigneurie poursuit en disant que sa douleur (en conséquence de mes observations) est, en grande partie, tempérée par les avis reçus tous les jours, des extrêmes difficultés que rencontrent les Rébelles pour lever une armée qui puisse faire face aux troupes de sa Majesté. Et si, d'après la faiblesse supposée de l'Ennemi & les dispositions favorables des habitans, le Ministre prétend avoir toutes les raisons *d'attendre que mes succès dans la Pensylvanie me mettront en état de lever parmi eux des forces suffisantes pour la défense intérieure de la province*, il évite de prendre en considération particuliere, les avantages que l'on peut attendre de l'exécution heureuse du plan que je lui propose; mais il veut bien m'informer (contre mes représentations formelles & mes assertions répétées) qu'*il n'est pas dans une espérance légere de voir enfin cette malheureuse querelle terminée dans cette Campagne.* Ainsi, à toutes mes assurances positives, dérivées d'un manque déclaré de forces & du véritable état des faits, il ne répond que par le seul argument de ses espérances trompeuses, bâties sur la supposition de la faiblesse de l'Ennemi: A quelle alternative n'est pas réduit

un Commandant lorſque, après s'être plaint à différentes repriſes, de n'avoir pas des forces ſuffiſantes, le Miniſtre, livré à des informations recueillies dans ſon pays ou à des eſpérances ſuggérées par ſes craintes, lui oppoſe je ne dis pas ſon jugement, mais ſes propres conjectures; & lui dit qu'on attend encore de lui des ſuccès déciſifs? Si ce pays n'était pas aſſez puiſſant ou l'influence du Miniſtre aſſez étendue pour effectuer la levée des forces, c'était la meilleure réponſe qu'il pouvait me faire; j'en euſſe été content; & je n'euſſe pu m'en prendre à lui. Cette réponſe m'aurait délivré de la crainte que je commençais d'avoir, que mes avis n'étaient plus d'aucun poids; & qu'en conſéquence on m'avait rétiré la confiance ſi néceſſaire pour le ſoutien, la ſatisfaction & même la ſécurité de tout homme qui ſe trouve dans une ſituation où il doit répondre de ſa conduite. Si le noble Lord penſait que ma demande d'un plus grand nombre de troupes n'était pas néceſſaire, & que les forces dont j'étais déjà chargé, étaient ſuffiſantes, pourquoi n'agit-il pas avec une mâle vigueur, en nommant à ma place quelqu'autre, plus propre à remplir ces ardentes eſpérances que j'avais tâché de faire évanouir par devoir & par conviction.

Pour conserver, autant qu'il est possible, l'ordre Chronologique des faits, en parlant d'un si grand nombre d'événemens & d'écrits, je dois rapeler ici au Committé, que, dans ma lettre au Sécretaire d'Etat, le 2 Avril 1777, j'inserai la copie d'une lettre de confidence que j'écrivis, de moi-même, le 5 du même mois à Sir Guy Carleton; je dis de moi-même, parce que je n'avais pas encore reçu d'instruction ministérielle, relativement au plan de l'expédition du Nord que je pensais devoir avoir lieu cette année. On peut se rappeller que la substance de cette lettre était que je serais probablement en Pensylvanie au tems où l'armée du Nord serait prête à entrer dans la province de New-York; qu'on n'avait pas beaucoup de secours à attendre de moi pour faciliter leur approche, attendu que le défaut de forces suffisantes dans ma propre armée ne me permettrait pas d'en détacher une partie pour agir sur la riviene de Hudson au commencement de la Campagne.

Le 5 Juin je reçus la copie d'une lettre du Sécretaire d'Etat à Sir Guy Carleton, en date du 25 Mars 1777; il lui communiquait le plan de l'Expédition du Nord, ajoutant „ qu'il

„ écrirait à Sir William Howe par le premier „ paquebot."

Je dois observer que la copie de cette lettre à Sir Guy Carleton, qu'on me fit passer, n'était accompagnée d'instructions d'aucune sorte ; & que la lettre qu'on devait m'écrire par le premier paquebot, & qui devait contenir probablement quelques instructions, ne me fut jamais envoyée.

Je vais passer à l'été de 1777, sans faire mention des expéditions entreprises en Mars & Avril à Pecks-Kill & à Danburg.

Le progrès de notre armée dans le Jersey étant amplement détaillé dans mes lettres exposées sur table, je passe également sous silence les différens événemens qui survinrent, avant l'embarquement à Staten-Island. Mais comme on m'a fait des reproches d'avoir quitté les Jerseys, sans avoir avancé pour attaquer Washington, je demande la permission de dire encore quelques mots sur cet article devant le Committé.

Pour attaquer le Général Washington dans un poste aussi fort, j'aurais été obligé de fai-

re un circuit considérable dans le pays; & ne voyant aucun jour de pouvoir le forcer, je ne crus pas à propos de perdre tout le tems quil aurait fallu employer dans cette marche, pendant les chaleurs ardentes de la Saison.

Sans m'arrêtter à cette considération, notre retour n'aurait pu se faire qu'à travers un pays très difficile & épuisé, où il n'y avait aucune possibilité de conserver la communication avec Brunswyk, le seul endroit d'où nous pouvions tirer nos provisions; & les forces que j'avais dans ce tems là, ne montant qu'à onze mille hommes, je ne pouvais en ôter des détachemens suffisans pour conserver la communication. Le mouvement que je fis avec deux Colonnes était en vue d'engager une action, si l'Ennemi était descendu de son poste & qu'il eût été tenté d'avancer vers la Delaware pour empêcher la passage de cette riviere dans la supposition que j'avais intention de la traverser. Mais, comme la position de ma premiere Colonne à Hilloborough devait faire naître cette idée & n'eut cependant pas l'effet désiré, je me déterminai à retourner à Brunswyk & à suivre le plan que le Ministre avait approuvé. Ces raisons ainsi que celles assignées dans ma let-

tre

tre du 5 Juilliet, 1777, me juſtifieront, j'eſpere, ſuffiſamment pour n'avoir pas attaqué le Général Washington dans cette occaſion. Je dois encore obſerver que même, longtems auparavant, dans ma lettre du 2 Avril, j'avais déclaré que mon intention n'avait pas été d'entreprendre des opérations offenſives dans les Jerſeys, à moins qu'il ne ſe préſentât quelque occaſion bien avantageuſe.

Mais l'on a demandé pourquoi je ne traverſai pas la Delaware & pourquoi je n'avançai pas par terre vers Philadelphie? A cela je réponds que manquant de moyens ſuffiſans pour paſſer une riviere ſi large, je jugeai les difficultés & les riſques trop grands, d'autant plus que les Ennemis avaient un détachement prêt à la défendre, outre leur corps d'armée qui ſe trouvait derriere moi.

J'ai déjà montré que voyant que je n'avais pas à attendre les renforts promis, j'informai le Sécretaire d'Etat qu'on ne pouvait plus penſer au plan, propoſé d'abord; qu'il fallait abandonner les Jerſeys & ſe borner à envahir la Penſylvanie par mer. Il m'était abſolument impoſſible, avec ſi peu de troupes, de conſerver le paſſage néceſſaire pour les proviſions

dans une ſi grandes étendue de pays. Voilà ſûrement une réponſe ſatisfaiſante contre le reproche de n'avoir pas alors avancé par terre vers Philadelphie.

Dans ma lettre ſuivante du 7 Juilliet, 1777, j'obſervai que „ *la guerre ſe trouvait*, eû égard „ à l'augmentation de force & de puiſſance „ des Ennemis, *dans une perſpective bien dif-* „ *férente* de la derniere campagne; *car ils a-* „ *vaient acquis des officiers beaucoup meilleurs*, „ *une augmentation de pluſieurs militaires fran-* „ *çais & un train très reſpectable de pieces de* „ *campagne*: Que cinquante pieces de canon „ de fonte avaient été débarquées à Boſton, „ & que l'armée Rébelle dans les Jerſeys a- „ vait déjà un train d'artillerie de Campagne „ de quarante pieces. —— Qu'à moins que les „ Régimens Britanniques fuſſent completés par „ des enrôlemens & de bonnes recrues, *nous* „ *perdrions bientôt notre influence par les événe-* „ *mens caſuels d'une Campagne, même ſans une* „ *action générale*: qu'un corps de dix mille „ Ruſſes, d'hommes effectifs, pourrait aſſurer „ les ſuccès de la Grande-Bretagne dans une „ autre Campagne: Mais que ſi l'on ne pou- „ vait ſe les procurer, & que ſi nous pou- „ vions réuſſir cette Campagne à nous empa-

„ rer de la Penfylvanie, des Jerfeys & de la
„ province de New-York, (ce que j'avais dé-
„ jà dit devoir dépendre en grande partie
„ du fuccès de l'armée du Nord) en ce cas,
„ *il faudrait encore beaucoup de troupes pour confer-*
„ *ver ces conquêtes* dans la Campagne prochai-
„ ne, dans le tems où d'un autre côté *des for-*
„ *ces confidérables feraient néceffaires pour foumet-*
„ *tre les provinces du Nord; qu'il y faudrait em-*
„ *ployer trois armées* pour rendre les opéra-
„ tions efficaces: Et que, même dans l'état
„ où nous étions, vingt bataillons de trou-
„ pes reglées étaient employés pour affurer
„ l'York-Ifland & fes dépendances, ainfi que
„ l'Ifle de Rhode."

On peut obferver que je fis, de tems en tems, différentes altérations dans les plans des opérations; mais je me flatte qu'on les trouvera juftes, autant qu'elles ont rapport à la diftribution des troupes à l'Ifle de Rhode, à New-York & au corps principal de l'armée.

Relativement au principal corps de l'armée on demande „ s'il n'aurait pas été poffible de
„ l'employer à une expédition plus avanta-
„ geufe que celle que l'on fit en Penfylva-
„ nie?" —— Expédition, s'écrient quelques-

uns, qui a été la cauſe de tous les revers ſuivans: je préſume que ces Meſſieurs tâcheront de ſoutenir une ſi forte aſſertion par le témoignage des Officiers, des Officiers-Généraux, ſur les opinions deſquels ils prétendent avoir fondé leur jugement. S'il eſt quelqu'un dans ce Committé qui ait formé le même jugement d'après ſes propres ſpéculations, j'eſpere qu'il voudra me faire aujourd'hui la grace d'expoſer ſon opinion, à moins qu'il ne ſe contente de ce que je vais expoſer pour ma juſtification. En faiſant cette requête je ſais que je m'adreſſe à des perſonnes d'honneur qui ne cherchent pas une frivole accuſation, mais qui déſirent d'être ſatisfaits dans les points qui n'ont pas été ſuffiſamment expliqués.

Et quoique je puſſe ici me couvrir contre cette violente accuſation, en renvoyant à l'approbation complete ainſi qu'au conſentement du Sécretaire d'Etat; & que pour répondre à toutes les objections, j'euſſe ſeulement beſoin d'obſerver que mes raiſons d'avoir adopté ce plan ont été jugées ſolides & concluantes par ſa Seigneurie; cependant je ne refuſe point de renoncer à cette juſtification, & de me borner à défendre le mérite & la politique de cette démarche en elle-même.

Des perſonnes de quelque conſidération ont, à ce qu'on m'a rapporté, dit, „ que l'armée „ aurait dû avoir été conduite dans la Nou- „ velle-Angleterre;" d'autres ont affirmé „ qu'elle aurait dû remonter la riviere de Hud- „ Hudſon." Permettez-moi d'examiner la valeur de ces deux opinions, en conſidérant quelles auraient été les conſéquences, ſi l'une de ces meſures eût été adoptée.

Suppoſé, d'abord, que l'armée fût allée dans la Nouvelle-Angleterre, cette démarche aurait-elle opéré la concluſion de la guerre? Je ne le crois pas. Car il eſt ſûr que partout où notre principal corps d'armée ſe ſerait tranſporté, le Général Washington y ſerait auſſi allé. Et qu'il aurait évité d'en venir à une action générale, c'eſt ce que j'ai droit d'aſſurer, non ſeulement d'après ſa conduite toujours uniforme à cet égard (en quoi je ne doute pas qu'il n'ait agi d'une maniere judicieuſe) mais encore pour cette raiſon qui ſaute aux yeux; ſavoir, qu'il n'ignorait pas que nous n'aurions pu garder aucune partie du Connecticut pendant l'hiver, excepté une ou deux places ſur la côte du Sond, poſtes qui n'auraient pas avancé le recouvrement de cette province. —— Ainſi il n'y avait dans le Con-

necticut aucun objet qui pouvait l'engager à risquer une action générale.

En outre, les *provinces de la Nouvelle-Angleterre ne sont pas seulement les plus peuplées; mais leurs milices, quand on les fait agir, sont encore les plus fermes de toutes celles de l'Amérique septentrionale:* Et il n'est pas à douter que le Général Washington, à la tête de sa grande armée, ne m'eût suivi dans un pays où les forces du Continent, encouragées par sa présence, auraient été rassemblées avec la plus grande célérité.

La perspective était bien différente en Pensylvanie. L'augmentation de forces que Washington y aurait pu recueillir, eût été peu considérable en comparaison de l'autre; & c'était avec raison que je jugeai que la défense de Philadelphie ferait un objet qui attirerait toute son attention. C'était un grand inconvénient pour lui de risquer une bataille, pour conserver cette Capitale. Et comme *j'ai toujours été d'opinion que la défaite de l'armée réguliere des Rébelles est le plus sûr acheminement à la paix*, j'ai toujours poursuivi les moyens d'engager le chef à une action, dans les circonstances les moins périlleuses pour l'armée

royale: car *une victoire* même que nous aurions remportée *avec perte considérable de notre côté, aurait pû porter un échec fatal aux progrès de la guerre & même être suivie de conséquences irréparables.*

Telles furent les raisons qui m'engagerent, alors, à transporter les armes de sa Majesté dans la Province de Pensylvanie, plûtôt que dans celles de la Nouvelle-Angleterre (*a*).

Si les renforts que j'avais demandés, eussent été accordés, la Nouvelle-Angletérre aurait eu part aux opérations générales de la Campagne, pendant que la grande armée aurait opéré au Sud. Mais un tel plan était impraticable avec une armée moins nombreuse; & j'ai déjà exposé les raisons pour lesquelles je ne pouvais conduire notreprincipal corps d'armée dans ces provinces, à moins que je n'eusse désiré réellement de prolonger la guerre pour mon avantage particulier; motif qui m'a été lâchement imputé par ceux qui desi-

(*a*) Je passe sous silence le calcul des forces de la Nouvelle-Angleterre, parcequ'il est impossible d'en parler avec quelque dégré d'exactitude.

rent de me ruiner, ſoit dans ma réputation militaire ſoit dans celle de probité.

La ſeconde obſervation eſt que j'aurais dû avoir monté la riviere de Hudſon, afin de faciliter l'approche de l'armée du Nord à Albany. Quelles auraient été les conſéquences de cette expédition? Avant de parvenir à cet objet, il aurait fallu emporter les forts conſtruits dans les montagnes ; ce qui aurait probablement coûté la vie à un nombre conſidérable d'hommes; car ils auraient été défendus par toutes les forces du Général Washington. Suppoſons encore que ces forts euſſent été emportés, qu'aurait fait l'Ennemi? Une de ces deux choſes: ou il ſe ſerait mis entre la Nouvelle-York & moi ou entre moi & l'armée du Nord. Je penſe que, dans aucun de ces deux cas, nos efforts ſur la riviere de Hudſon n'auraient pu, *à raiſon des grandes difficultés pour pénétrer dans un pays ſi fort*, être couronnés du ſuccès, aſſez à tems pour pouvoir prendre Philadelphie cette Campagne. En admettant même que j'euſſe à la fin atteint Albany, qu'aurais-je gagné, après avoir employé la Campagne à ce ſeul objet; n'ayant pas droit d'eſperer d'empêcher le Général Waſhington avec la grande armée

Américaine de faire aucune opération de ce côté.

Quand je confidere combien les réflexions qu'on a faites fur ma conduite & fur les motifs de cette conduite, ont été minutieufes & odieufes, on ne regardera pas comme abfurde que je dife, que fi j'euffe adopté le plan de monter la riviere de Hudfon, on aurait publié que j'avais perdu cette Campagne, ayant une armée confidérable fous mon commandement, uniquement pour affurer la marche de l'armée du Nord, qui aurait pu fe fuffire à elle-même, pourvu que j'euffe fait une diverfion en fa faveur, en attirant au Sud le corps d'armée commandé par Washington. Mes ennemis n'auraient-ils pas été plus loin? N'auraient-ils pas infinué qu'alarmé des fuccès rapides que l'Honorable Général avait droit d'attendre de la réduction de Ticonderoga, j'étais venu, par jaloufie, lui ravir une partie de fa gloire qu'autrement il aurait cueillie toute entiere? Et qu'il me foit permis d'ajouter; les Miniftres ne vous auraient-ils pas dit, comme ils l'auraient pu vraiment, que j'avais agi fans leurs ordres ni leurs inftructions; que le Général Burgoine était chargé de fe frayer fa propre route jufqu'à Albany & qu'ils a-

vaient confié à ſon commandement des troupes ſuffiſantes pour effectuer cette marche? Ne vous auraient-ils pas renvoyé au plan original & fixe de cette expédition (qui ſe trouve parmi les papiers expoſés ſur table) pour prouver que je n'avais jamais eu l'idée de lui donner des ſecours. Et ne ſe feraient-ils pas empreſſés de faire croire à la Chambre que ſi quelque doute s'était élevé dans leur eſprit ſur le ſuccès d'un plan ſi bien digéré, ils m'auraient, dès les commencemens, mis de la partie, & envoyé des inſtructions formelles, pour agir en conſéquence?

Ayant, à préſent, avec aſſez d'étendue & j'eſpere, d'une maniere ſatisfaiſante, parlé de ces deux plans, que quelques perſonnes ont jugé qu'on aurait dû adopter, je retourne au ſeul, qui, ſuivant mon opinion, aurait pu l'être convenablement. Après les délibérations les plus profondes & de fréquentes conférences avec l'Amiral, avec Lord Cornwallis & les Officiers Généraux, après avoir péſé toutes les circonſtances de toutes les opérations poſſibles, après les concluſions les plus probables fondées ſur les meilleures intelligences, que le Général Washington me ſuivrait; je me déterminai à pourſuivre le plan qui devait

faire la diverſion la plus efficace en faveur de l'armée du Nord, dont les ſuites faiſaient eſpérer les plus importans ſuccès & que le Sécretaire d'Etat en Angleterre & moi, d'après mon jugement particulier ſur les lieux, avions finalement approuvé.

Il ne s'agiſſait pas d'une ſeule province; c'était de trois dont j'eſpérais que nous pourrions nous emparer vers la fin de l'an 1777. Le premier objet était Philadelphie, ville d'où les Rébelles tiraient la plus grande partie de leurs proviſions par la riviere de la Delaware: —— C'était la Capitale de la Penſylvanie. —— C'était même, alors, la Capitale & la réſidence du Congrès de l'Amérique Septentrionale, ſituée dans une des provinces les plus fertiles: c'était le lieu où reſſortent les trois Comtés inférieurs ſur la Delaware. Outre la Penſylvanie, je jugeais que l'arrivée de l'armée du Nord à Albany nous procurerait la province de New-York & des Jerſeys; & je me flattais que tous ces événemens conduiraient à faire terminer heureuſement la guerre.

Je commençai l'embarquement de bonne heure au mois de Juillet 1777. Je ſouhai-

tai, cependant, de reſter juſqu'à ce que j'euſ-ſe vu arriver d'Europe Sir Henri Clinton, qui devait commander à New-York en mon ab-ſence ; & juſqu'à ce que j'euſſe appris quel-que choſe des progrès de l'armée du Nord. Sir Henri Clinton arriva le 5 Juilliet, & le 15, je reçus un exprès du Général Burgoine qui m'apprenait, en me parlant de ſes ſuccès à Ticonderoga, „ que ſon armée était en bon-„ ne ſanté & que Ticonderoga ſerait gardé „ par une garniſon venue du Canada, ce qui „ lui laiſſerait toutes ſes forces pour des opé-„ rations ultérieures." Je lui dis, dans ma ré-ponſe, que j'attendais que le Général Wa-ſhington me ſuivrait en Penſylvanie; mais que ſi, contre mon attente, il allait vers le Nord, je ſerais bientôt à ſa pourſuite. Il eſt enco-re à propos de faire ici attention aux inſtruc-tions que je laiſſai à Sir Henri Clinton & à pluſieurs des lettres ſuivantes que j'écrivis à ce Général. Comme je n'en envoyai pas de copies au Sécretaire d'Etat, elles ne ſont pas ſur table; mais je les ai en main; & avec la permiſſion de Committé, je vais en lire un court extrait.

EXTRAIT des inſtructions de SIR WILLIAM HOWE *à* SIR HENRI CLINTON, *en date du* 9 *Juilliet* 1777.

„ A mon départ d'ici avec l'armée, vous „ aurez la bonté de prendre le Commandement des troupes, mentionnées dans le „ compte ci inclus, & de toutes les autres „ troupes qui ſont encore ici ou qui peuvent „ arriver en mon abſence. Vous pourrez „ faire dans leur poſition tels changemens „ que vous jugerez les plus propres au ſervice de ſa Majeſté pour la défenſe de ce poste important & de ſes dépendances, dans „ les quelles je voudrais comprendre King's-bridge, le Long-Iſland, le Staten-Iſland, Paulus-Hook, & Sandy-Hook: en même tems, „ mon intention n'eſt cependant pas d'empêcher que vous n'agiſſiez offenſivement, dans „ le cas qu'il s'offre quelque occaſion, ſans „ négliger la ſûreté de la place, qui doit toujours être le principal objet de votre attention."

EXTRAIT d'une lettre de Sir William Howe *à* Sir Henri Clinton, *en date du* 15 *Juin* 1777.

„ J'ai donné ordre que les 7e & 26e Ré„ gimens d'infanterie & le Régiment d'An„ ſpach du Colonel d'Eib reſtaſſent ici ſous „ votre commandement, pour augmenter le „ nombre des troupes que vous avez reçues „ en retour; j'eſpere qui, ſi l'occaſion ſe pré„ ſente d'agir d'une maniere offenſive, ces „ corps vous feront d'un ſervice eſſentiel."

„ A l'arrivée du Major-Général Sir Tho„ mas Wilton, vous aurez le bonté de lui „ ordonner de me joindre, à moins que quel„ ques opérations offenſives dont l'occaſion „ peut ſe préſenter, ne vous rendent ſon „ ſecours néceſſaire; dans ce cas vous pou„ vez le garder ſous votre commandement."

EXTRAIT d'une lettre de Sir William Howe *à* Sir Henri Clinton, *datée de la Delaware* 30 *Juilliet* 1777.

„ Il ne m'eſt pas poſſible de dire, à l'heu„ re qu'il eſt, quand je ferai en état de vous „ envoyer des renforts, mais je vous prie

„ d'être affuré que je ne manquerai pas de le
„ faire, auffitôt qu'il fera convenable : En
„ même tems, fi vous pouvez faire quelque
„ diverfion en faveur du Général Burgoine,
„ quand il s'approchera d'Albany, je n'ai pas
„ befoin de vous indiquer combien une telle
„ mefure ferait utile."

D'après ces extraits, il eft à obferver que je donnai plein pouvoir à Sir Henri Clinton d'agir d'une maniere offenfive, s'il s'offrait une occafion qui pût s'accorder avec la défenfe de New-York & de fes dépendances, fans oublier de faciliter l'approche de l'armée du Nord par une diverfion en fa faveur, au cas qu'elle fût praticable, quoique je n'euffe reçu aucunes fortes d'inftructions fur ce point.

Le Committé me permettra, actuellement, d'expofer la diftribution de toute l'armée fous mon commandement au tems de mon départ vers le Sud. Il y avait environ 7000 hommes pour la défenfe de l'Ifle de Rhode, 8500 à New-York, fans compter les malades & les convalefcens de ces corps & de l'armée du Sud & un petit corps de milice fur le Long-Ifland. A mon avis, ces deux corps n'étaient gueres plus que fuffifans pour

leurs ſituations dans ce tems, eu égard au deſſein où était Sir Henri Clinton d'agir dans l'occaſion, dans un certain dégré, d'une maniere offenſive, en faveur de l'armée du Nord. Mon propre corps que je devais oppoſer à la grande armée de l'Ennemi avait près de 14,000 hommes; & ſachant que le Général Washington en avait environ 15,000, ſans compter tel nombre qu'il voudrait de milices, je ne jugeai pas qu'il fût prudent d'affaiblir aucun de ces corps, en détachant quelques parties pour une expédition maritime vers le Nord.

L'embarquement étant fini, nous mîmes à la voile de New-York le 23 Juilliet & nous arrivames à l'embouchure de la Delaware le 30. Il fallut employer pluſieurs jours pour vaincre les difficultés qui s'offrent en voulant remonter le fleuve; & j'en inférai qu'il ne me ſerait pas poſſible de débarquer les troupes avant que le Général Washington eût raſſemblé des forces à Wilmington où il y avait déjà un corps: il n'y avait d'ailleurs aucun jour à débarquer au deſſus du confluent de la Delaware & de Chriſtiana-Creek: du moins les diſpoſitions que l'Ennemi avait faites pour la défenſe de la riviere, en diſtribuant des ga-
leres,

ſeres, des batteries flottantes, des brûlôts & des radeaux à feu, auraient rendu cette entrepriſe extrêmement périlleuſe. J'avais encore à conſiderer que le pays d'en bas où les troupes auraient dû débarquer & le ſeul endroit où les tranſports auraient été en ſûreté, (je veux dire aux environs du Reedy-Iſland) était très marécageux & que les routes étaient pratiquées ſur des chauſſées étroites, entre-coupées de criques. En conſéquence, j'entrepris de concert avec l'Amiral, de remonter la Baye de Cheſapeak, plan déjà projetté, au cas que notre deſcente dans la Delaware ſe trouvât, à notre arrivée, impraticable. Il eſt à obſerver que ſi nous n'avions pu débarquer au deſſus de Wilmington, nous aurions été dans la néceſſité de ſuivre la même route que nous primes vers la Tête de Elk, par la voie de Aiken's-Tavern, autrement appellé Pencadder.

Notre route vers la Baye de Cheſapeak jetta l'alarme dans les provinces de Virginie & de Maryland, & cauſa la diverſion d'un corps de troupes qui ne put rejoindre le Général Waſhington qu'après la bataille de Brandywine. Le changement fut encore accompagné d'une circonſtance heureuſe pour nous: nos

troupes, étant en mer dans la chaleur du mois de Juilliet & d'une partie du mois d'Août, échapperent aux inconvéniens presque sûrs des maladies dont les ennemis souffrirent beaucoup alors. Mais je ne demande pas qu'on fasse attention à cette particularité, attendu que mon plus grand désir était d'aller plus avant, & que cette considération ne donna occasion à aucun delai. Je me borne à déclarer que *je suis dans l'opinion qu'en Amérique*, dans ces deux mois *(en Juilliet & Août) on doit, le moins qu'il est possible, exposer les troupes en Campagne.*

Le 16 Août nous entrâmes dans la Baye de Chesapeak; j'y reçus la lettre du Ministre du 18 May 1777, où l'on me dit de nouveau que mon dernier plan est approuvé: il ajoute dans la même période, qu'il espere, que „ tout ce que je projetterai sera exécu„ té à tems pour que je puisse agir de con„ cert avec l'armée du Nord." S'il m'était permis de rendre raison de cette espérance, je dirais qu'elle a dû être fondée sur l'idée que la possession du plus important objet, Philadelphie, ne devait pas rencontrer de grandes oppositions de la part des Ennemis. —— Au moins dois-je juger que le noble Lord ne

s'attendait à aucune. Toutefois il eſt de fait que le Général Waſhington s'oppoſa de toutes ſes forces à nos progrès. On doit auſſi obſerver que, quoique l'idée de remonter la riviere de Hudſon ne fût entré dans aucun des plans concertés que j'envoyai en Angleterre, & qui obtinrent approbation, cependant dans cette lettre on l'inſinue dans un tems où il n'y avait aucune poſſibilité de le mettre à exécution, d'une maniere qui pût s'accorder avec l'expédition déjà approuvée que j'exécutais alors. — J'étais donc, alors, dans la néceſſité de pourſuivre (*a*).

(*a*) Lord George Germain, dans ſa réponſe à cette partie de mon diſcours, s'eſt plaint de ma négligence à remplir le devoir de la correſpondance, déclarant que, lorſque je me fus embarqué pour la Penſylvanie, deux mois s'écoulerent, ſans qu'il eût de mes nouvelles. Je ſaiſis la premiere occaſion de répondre à cette accuſation: voila le fait: — J'écrivis le 16 Juilliet à ſa Seigneurie pour l'informer que je me propoſais de remonter la Delaware, afin d'être plus près de New-York, que ſi je remontais le Chesapeak, comme j'en avais eu le deſſein; car je préferais cette route à celle de la Delaware, pour vu que l'Ennemi parût diſpoſé à défendre la Penſylvanie. Cette lettre fut reçue par le noble Lord le 22 Août. La lettre que je lui écrivis enſuite était datée du 30 Août de la Tête de Elk; mais il arriva que le Swallow, Packebot

Je passe outre le tems entre le débarquement de l'armée près de la Tête de Elk & la bataille de Brandywine. Mais apprenant qu'on m'a blâmé d'avoir fait une division de mes forces pour engager cette action, je me flatte qu'on ne trouvera pas mauvais que je dise quelques paroles sur ce sujet.

Mon grand objet était d'attirer l'Ennemi à une action, & comme je savais que le Général Washington ne cherchait qu'à l'éviter, à moins qu'il ne se trouvât dans les circonstances les plus favorables il fallait employer de l'art & courir quelque danger pour venir à bout de ce dessein.

---

qui portait cette lettre, eût un voyage extrêmement long & n'arriva en Angleterre que vers le 28 d'Octobre, ce qui fut cause que sa Seigneurie fut deux mois sans avoir de mes nouvelles, vû que ma lettre du 16 Juilliet n'était parvenue en Angleterre que le 22 Août. Le noble Lord voyant qu'il restait si longtems, sans avoir de mes nouvelles, comme de coutume, aurait pu conjecturer que le Pacquebot avait eu un voyage fort long, ou avait péri, ou été pris par l'Ennemi. Il aurait également pu conjecturer, par les paroles que j'ai citées dans ma lettre du 16 Juilliet, que j'avais remonté le Chesapeak, ce qui devait nécessairement allonger mon voyage de New-York; enfin il eût dû comparer les dates des lettres & non pas les dates de leur arrivée.

Les mouvemens faits dans cette occaſion ainſi qu'on les trouve expoſés dans ma lettre du 10 Octobre 1777, n'étaient pas oppoſés aux vrais principes de l'art; & ce n'eſt pas une légere conſolation pour moi de ſavoir qu'indépendamment de l'événement, j'ai les ſuffrages des Officiers les plus judicieux de l'armée en faveur d'une démarche qu'il a plu à quelques Meſſieurs, je ne ſais ſur quelle autorité, de cenſurer. Mais dans le tems qu'on me reproche d'un côté d'avoir trop hazardé, on me blâme de l'autre de n'avoir pas rendu l'action plus déciſive & de n'avoir pas ſuivi de plus près le cours de la victoire.

Vouloir montrer l'impoſſibilité d'une pourſuite vigoureuſe dans un pays Ennemi (& plus particulierement en Amérique que dans aucun autre pays que j'aye jamais vu) faire voir l'inutilité de la tenter au delà de ce que j'ai fait, dans l'état particulier où ſe trouvait alors l'armée, ſerait trop abuſer de la patience du Committé. Je me flatte qu'il ſuffira de dire que, eû égard aux ſoins dûs aux bleſſés, à l'importance de poſſéder le poſte de Wilmington pour leur commodité, & pour la ſûreté des priſonniers, on ne pouvait entreprendre aucun mouvement ni plus prompt ni plus efficace, dans de pa-

reilles circonſtances, que de faire avancer vers Cheſter les deux corps avec le Major-Général Grant & Lord Cornwallis; & l'on doit me permettre de dire qu'il n'y avait pas moyen d'éviter un délai, en s'approchant de Philadelphie, par le Valley-forge, attendu qu'il n'eſt pas poſſible de paſſer la riviere du Schuilkill par la route la plus courte à travers Derby & qu'on ne perdit aucune occaſion d'attirer l'ennemi à une autre action entre Dilworth & German-town. C'eſt ce que je vins preſque à bout d'exécuter le 17 Septembre, pendant qu'il était en marche ſur la route de Lancaſtre; mais les grands inconvéniens du mauvais tems rendirent impraticables tous les efforts tentés pour pénétrer plus avant: Ils eurent donc l'occaſion de ſe dérober à l'approche de l'armée du Roi, par une marche forcée à travers une montagne très rude où l'on ne pouvait certainement pas les pourſuivre. Cependant mes efforts pour atteindre l'ennemi, nonobſtant l'opinion de ceux qui eurent part à l'expédition, ont été jugés ici comme mal-combinés, faiblement pourſuivis & dénués d'activité; & cette derniere cenſure a été étendue aux operations générales de la guerre ſous mon commandement

Je dédaigne de deſcendre à la réfutation des minuties; mais *qu'il me ſoit permis de dire & d'aſſurer avec fermeté que presque tous les mouvemens de la guerre dans l'Amérique Septentrionale étaient des opérations d'activité, remplies d'innombrables difficultés.* La connaiſſance du pays, entre-coupé, comme il eſt partout, de bois, de montagnes, d'eaux ou marais, ne peut s'acquerir avec aucun dégré de préciſion. Il faut néceſſairement toujours prévoir & prévenir les obſtacles qui peuvent ſe rencontrer. En un mot, quelque puiſſe être le but ou le déſir de mes ennemis, en répandant ces bruits injurieux, c'eſt d'après le témoignage de ma conſcience, que j'aſſure ce Committé & mon pays en général, que je n'ai jamais négligé l'occaſion d'attirer les ennemis à un engagement, quand cela pouvait ſe faire, après avoir examiné & comparé toutes les circonſtances du tems, ſans négliger les précautions indiſpenſablement néceſſaires dans une *ſituation toujours ſi critique qu'un revers conſidérable dans l'armée de ſa Majeſté pouvait produire en Amérique les ſuites les plus fatales pour les interêts de ce pays.*

Le ſecond point eſt l'attaque faite ſur l'armée du Roi à German-town le 4 Octobre; on

l'a malicieusement représentée comme une surprise qui jettait par conséquent une tache sur la vigilance des troupes & plus particulierement sur celle du Général.

Les circonstances qui déterminerent les Ennemis à tenter cette attaque, sont exposées dans ma lettre du 10 Octobre 1777, ainsi que les raisons de faire les détachemens qui devaient produire cette détermination. Pour ajouter encore au Compte qui j'y rendais, je demande la liberté d'informer le Committé que ma premiere position à German-town fut prise pour couvrir Philadelphie, pendant qu'on poursuivait les opérations contre Mud-Island; & c'est pour cela que cette position fut plus étendue qu'elle ne l'aurait été autrement. Il est, cependant, vrai que je n'attendais pas que l'Ennemi eût ôsé s'approcher après une défaite aussi récente que celle de Brandywine.

Dans cette idée je n'ordonnai point d'élever des redoutes pour la sureté du camp ou des postes avancés; je ne cherchai pas même à en faire construire à la tête de la ligne, puis qu'elle était forte; parceque ces sortes d'ouvrages donnent à penser qu'on est dans

un état d'infériorité, & que mon désir était de soutenir, par tous les moyens, l'idée de la supériorité des troupes du Roi sur l'Ennemi ; ce que je regardai comme plus particulierement essentiel, quand la force n'était pas à estimer par le nombre, puisqu'à cet égard l'Ennemi aurait dû être supérieur, en appellant à lui les forces du pays dans un cas de besoin.

J'avoue aussi que ce fut pour les raisons mentionnées ci-dessus, que je ne changeai pas ma position, après avoir fait les détachemens dont j'ai parlé, aimant mieux me reposer sur la vigilance bien éprouvée des vites & sur l'activité des patrouilles (quoique j'eusse des intructions qu'on pourrait tenter une attaque) que de donner à l'armée des fatigues inutiles, en faisant des préparatifs plus exacts.

Je ne fus pas trompé dans la confiance que j'avais aux troupes: les patrouilles découvrirent l'approche de l'Ennemi & j'en eus connaissance de bonne heure. La ligne fut mise immédiatement sous les armes; & quoi qu'il faille avouer que les postes extérieurs & l'infanterie légere furent repoussés dans un quartier, on doit convenir aussi qu'on les sou-

tint d'une maniere efficace & que l'Ennemi fut repoussé de la seule place où il avait donné le choc le plus leger.

Je ne puis rapeler cet événement sans rendre le tribut d'éloges qui est dû au Lieutenant-Colonel Musgrave, dont la conduite courageuse & prudente, dans cette occasion, sera, j'espere, quelque jour, couronnée de la récompense que mérite cet Excellent Officier.

J'ai exposé ces faits, pour ajouter au Compte de ma lettre exposée sur table, afin de montrer principalement que, tel reproche qu'on puisse faire à la vérité de ma conjecture, on ne saurait soutenir que l'armée fût mal gardée & surprise, sans blesser la vérité.

Le 19 Octobre, je jugeai à propos de marcher vers Philadelphie, pour travailler à la réduction du Mud-Island qui se trouva plus difficile qu'on ne l'avait d'abord cru. Pour cet effet, je portai toute mon attention à me rendre maître du Red-Bank sur la côte orientale de la Delaware. Le succès de cette entreprise est exposé dans ma lettre du 25 Ocbre 1777; mais comme j'apprends que le no-

ble Lord du Département de l'Amérique fit une refléxion là deſſus l'année derniere, dans la Chambre, je vais expoſer, le mieux qu'il m'eſt poſſible de me rappeller, les circonſtances qui firent détacher pour cet objet le Colonel Donop, habile & brave officier. Il ſervait dans le corps de Lord Cornwallis qu'il avait inſtamment ſupplié du faire connaître avec quelle ardeur il déſirait d'être employé dans une occaſion où il pût ſe ſignaler avec les troupes Heſſoiſes qu'il avait ſous ſon commandement. Mon projet ſur Red-Bank fut la premiere occaſion qui ſe préſenta; je priai Lord Cornwallis de lui expliquer la nature de cette expédition & s'il obtenait ſon approbation, de lui en offrir le commandement, qu'il accepta avec ardeur. Le ſoir de ſon départ, le Colonel Donop demande à Lord Cornwallis s'il devait tenter cette attaque à tout hazard; & Lord Cornwallis l'aſſura de ma part qu'il devait s'abandonner à ſon propre jugement ſur le lieu; mais qu'il devait tenter l'attaque, à moins qu'il n'eût de bonnes raiſons pour s'en abſtenir. Si je puis juger d'après la maniere dont le Colonel Donop me quitta & d'après le plaiſir qu'il témoigna en recevant les directions que lui donna le très habile Général Knyphauſen, ſon Commandant

immédiat, j'ai toutes les raiſons de croire qu'il entreprit cette expédition avec la plus grande ſatisfaction.

Le Committé me fera la juſtice de croire que je n'ai d'autre motif dans cette explication, que de faire connaître ce qui ſe paſſa en effet rélativement aux ordres donnés au Colonel Donop ſur ſon entrepriſe. La vigueur & l'intrépidité avec leſquelles on la tenta, font le plus grand honneur au Commandant & à ſes troupes; & la perte ſoufferte dans cette occaſion ne ſaurait être trop regrettée.

On aſſura qu'il aurait fallu prendre poſſeſſion de Redbanc, immédiatement après la réduction du Mud-Iſland. Je défere à cette idée, ſi l'on fixe cette expédition, après que l'Ennemi eût mis cette Iſle en état de défenſe: Avant ce tems un corps qu'on aurait détaché de l'armée, n'aurait pu être pourvu de proviſions & de munitions qu'avec bien de la peine, tant qu'on l'aurait expoſée au feu des galeres armées & des batteries flottantes; & avant que l'armée fût plus proche de Philadelphie, la conſervation d'un poſte ſi détaché, eût été précaire.

Je dois cependant avouer, que je fus grandement trompé pour le tems néceſſaire à la réduction de Mud-Iſland; mais ſi les pluyes violentes qui rempliſſaient les tranchées & ſappaient les fondemens des batteries, n'eûſſent retardé conſidérablement la deſtruction des défenſes de l'Ennemi, ce qui empêcha les vaiſſeaux de guerre de les aſſiſter plûtôt, j'euſſe probablement été moins déçu dans mes eſpérances.

Mes depéches du 13 Decembre 1777, relativement à la marche vers White-marsh, & ma conduite dans cette occaſion, ſont expoſées trop clairement pour avoir beſoin d'éclairciſſemens ultérieurs. —— Les raiſons qui me firent alors agir, étaient, je penſe, juſtes; & ſi quelqu'un ici les trouve peu concluantes, je ne puis que m'avouer malheureux de n'avoir pas ſon ſuffrage.

On trouve dans mes lettres ſuivantes des preuves inconteſtables de l'activité de l'armée pendant l'hiver: mais comme grand nombre de ces transfactions étaient en effet bien moins importantes au grand objet que la conſervation de la gloire des troupes, on ne trouve

que les plus essentielles exposées dans mes dépêches.

Les Ennemis restant dans leurs retranchemens à Valley-forge, à vingt deux milles de Philadelphie, nous ne nous trouvâmes pas dans une situation assez embarrassante pour avoir des raisons d'entreprendre des attaques aussi vigoureuses pendant les rigueurs de l'hiver; & quoique tout fût préparé dans cette intention, je ne jugeai pas à propos de l'entreprendre, jusqu'à ce que la saison nous permît d'espérer les avantages qui devaient résulter de cette démarche; mais étant assuré par de bonnes informations au printems, que les Ennemis avaient fortifié leur camp en y ajoutant de nouveaux ouvrages, & sachant pour certain qu'il décamperait dès l'ouverture de la Campagne, je renonçai à toute pensée d'une attaque. Ma lettre du 19 Avril, 1778, donne d'autres raisons sur cette partie de ma conduite.

Quand au reste de ma correspondance, ces Messieurs doivent avoir vu que je continuai à solliciter une augmentation de troupes. *Peut-être qu'il était impossible au ministre d'en en-*

voyer un plus grand nombre. Il aurait pu m'avouer cette impossibilité, sans se compromettre; il eût alors soulagé mon esprit de l'idée douloureuse que mon sentiment sur la nécessité d'un renfort paraissait frivole & que j'avais, en conséquence, perdu la confiance de ceux qui avaient le premier droit de juger de ma conduite. Il n'est pas surprenant que, dans une situation pareille, j'aye demandé la permission de sa Majesté de me retirer du commandement. Je ne cachai point la vraie raison qui m'engageait à cette demande, la perte de la confiance. —— On reconnut tacitement que cette raison était fondée; car on accorda ma demande; & sa Majesté eut la bonté de me nommer un successeur au Commandement de l'armée.

Quant à la plainte que je faisais d'avoir perdu la confiance, le Noble Lord dans le département de l'Amérique m'aurait fait grand tort en affectant de faire entendre que je voulais seulement faire allusion au peu de compte qu'on avait fait de mes recommandations: je ne laisse pas de confesser que j'étais mortifié de voir que de braves officiers dont j'avais représenté les services éminens de la maniere la plus avantageuse & le plus fidele, ne

trouvaient pas dans leur patrie les recompenſes & les diſtinctions que l'armée & moi déſirions qu'on leur conférât.

Le noble Lord jugea même, un jour, à propos de traiter avec un certain air de mépris & de dériſion, la maniere dont je lui recommandais le Capitaine Emmerick. Il paraiſſait avoir oublié qu'il avait lui-même envoyé ce Capitaine en Amérique, & qu'il me l'avait, dans une lettre du 25 Avril, 1776, recommandé d'une maniere particuliere, dans les termes les plus extraordinaires. Sa Seigneurie ſait mieux que perſonne pour quel objet il l'envoya; s'il était propre à lever des troupes & s'il méritait qu'on lui confiât de l'argent pour cet objet.

Quand je reçus mes ordres de revenir, dès que Sir Henri Clinton ſerait arrivé à Philadelphie, j'avoue que je fus plus reſervé à hazarder des exploits qui pouvaient affaiblir l'armée de mon ſucceſſeur; quoiqu'une belle occaſion s'étant offerte, je fiſſe une tentative, qui, ſi elle eût réuſſi, aurait porté un coup terrible à l'Ennemi. A tout conſidérer, je me flatte qu'on trouvera que je n'ai point fait un uſage déſavantageux de l'armée que je com-

commandais, que je n'ai jamais envoyé des exposés infidèles de la situation des affaires; mais que j'ai communiqué librement mes idées sur les forces nécessaires pour étouffer la rébellion; & j'ôse encore me flatter que si l'on m'avait envoyé des renforts suffisans & si l'on eût adopté, dans toute son étendue, le plan que je pris sur moi de proposer, la guerre de l'Amérique aurait eu une issue bien différente.

Je sais que l'on a dit que ma commission civile ne s'accordait pas avec mon emploi militaire: J'ose affirmer qu'un tel propos est mal fondé. Je suis certain que *je n'ai jamais évité l'occasion d'attaquer l'Ennemi, autant que cela pouvait s'accorder avec l'obligation où j'étais d'avoir égard au danger de ruiner la cause où j'étais engagé par une perte considérable de troupes.* Aussi ceux que ont eu connaissance de ma Commission & de mes instructions en qualité de Commissaire de paix, doivent savoir qu'elles renferment tant de restrictions qu'il était presque impossible que mes fonctions militaires pussent se croiser considérablement avec les fonctions civiles dont j'étais chargé.

Je crains d'avoir trop longtems abusé de la patience du Committé. La grande importan-

ce du ſujet, la quantité des faits dont j'étais obligé de donner un détail, feront, j'eſpere, mon apologie. Je n'ai plus à demander cette indulgence que pour un mot, pour la défenſe du projet d'avancer vers Philadelphie. Avant que je la quittaſſe, j'avais toutes les raiſons du monde d'être parfaitement ſatisfait des avantages qui devaient réſulter de cette opération, ſi notre miniſtere avait jugé que le poſte pût être conſervé. En général les Habitans de la province de Penſylvanie, des comtés inférieurs ſur la Delaware & ceux des Comtés inférieurs de Jerſey, ſe montrerent les plus diſpoſés à retourner au devoir de l'obéiſſance, & même à nous aſſiſter pour forcer les autres à s'y ranger. Cependant ces diſpoſitions favorables ne parurent pas immédiatement. Je ne pus d'abord obtenir qu'une équivoque neutralité. *Nos ſuccès & l'apparente facilité que nous retiendrions nos avantages, finirent par engager les habitans à paraître moins reſervés.* Les informations ſecretes qu'il avait été juſqu'alors ſi difficile de ſe procurer, étaient alors ſi faciles à obtenir & ſi avantageuſes que je ne pus m'empêcher d'attribuer cet avantage à la poſſeſſion de Philadelphie : cette conquête ſema dans la campagne l'idée & la conviction de la ſuperiorité & de la ſolidité des conquêtes de ſa Majeſté.

Les difficultés qu'y éprouva le congrès à faire des levées & des recrues pour l'armée de Washington furent alors réelles , & paraiſſaient devoir être inſurmontables. Mais le traité des Américains avec la France & l'ordre d'évacuer Philadelphie qui laiſſait cette province à la diſcrétion des ennemis, *cauſerent un prompt & triſte changement dans nos affaires.* Les Rébelles s'encouragerent par de nouvelles eſpérances, les amis du Gouvernement furent conſternés. —— Mais mon intention n'eſt pas de contrôler les ordres envoyés d'ici depuis mon retour, ni de faire le cenſeur ſur les ſuites futures de la guerre. Mon ſeul objet eſt de juſtifier ma propre conduite pendant le tems où j'étais honoré du Commandement (*a*).

Je crains que ce récit n'ait été trop prolixe; mais le ſujet était ſi compliqué avec les

---

(*a*) Mr. Jòſeph Galloway, dans ſes dépoſitions devant le Committé de la Chambre des Communes, affirme poſitivement que je lui conſeillai ainſi qu'aux autres Magiſtrats, de repaſſer ſous les drapeaux de Washington & de faire leur paix. Voici le fait. Dès qu'on ſut qu'il y avait des ordres venus pour évacuer Philadelphie, Mr. Galloway vint me trouver, pour ſes affaires & celles des autres Magiſtrats. Il demanda mes avis & mon aſſiſtance touchant les meſures qu'ils devaient adopter pour leurs

détails; & les circonſtances qu'il fallait mettre dans un grand point de vue étaient ſi nombreuſes, qu'il n'eût pas été facile d'allier la briéveté avec la clarté. Je ne pouvais faire ce récit plus court, ſans le rendre obſcur. Vivement ſenſible à l'attention & à l'indulgence dont le Committé m'a honoré, je me hâte de paſſer à la concluſion.

Le Sécretaire d'Etat, comme il appert par ſes lettres, m'a témoigné, avec les expreſſions les plus flatteuſes, l'approbation de ſa Majesté ſur toutes les parties importantes de ma conduite, durant le cours de mon commandement. Le ſuffrage perſonel de ſa Seigneurie ſe trouve auſſi fortement marqué dans toute ſa correſpondance; cependant on peut dire que toutes ſes lettres ont été des lettres particulieres, jusqu'au tems où elles furent portées devant cette Chambre. La connaiſſance des ſuffrages qu'elles renfermaient, était alors un ſecret entre ſa Seigneurie & moi. Quand

interêts: je les aſſurai que s'ils voulaient ſuivre l'armée du Roi, on aurait tous les ſoins poſſibles pour eux; mais que s'ils aimaient mieux reſter avec leurs biens & leurs familles je ne m'oppoſai pas à ce qu'ils s'informaſſent auparavant s'ils pourraient obtenir protéction & ſecurité de Washington & du congrès.

la Calomnie commença à déchirer ma réputation, j'aurais désiré que les sentimens de sa Seigneurie eussent été plus connus, quoi qu'il ne m'eût, peut-être, pas convenu d'avoir réclamé en ma faveur devant le public le témoignage de ces lettres ministérielles. Je ne saurais, cependant, m'empêcher de penser que le Noble Lord aurait agi avec franchise, honneur & générosité, s'il eût avoué, publiquement, en Parlement, l'approbation qu'il savait, probablement bien, m'être duë; puisqu'il avait conseillé au Roi de me la dispenser. Une pareille conduite aurait arrêté le torrent des accusations mal-fondées contre moi. Une pareille conduite lui aurait assuré la confiance des autres Généraux & leur zèle pour la patrie.

Ayant, à présent, taché de vous développer, par les citations les plus fideles, tous les témoignages que je jugeais devoir recueillir des papiers exposés sur table, je me bornerai à vous rappeller que la Chambre a fait mander ici plusieurs des plus respectables Officiers qui servaient en Amérique durant mon Commandement. Leur témoignage pourra confirmer la vérité des faits que j'ai avancés, & il expliquera & prouvera, sans aucun dou-

te, toutes les autres circonſtances importantes dont vous pouvez juger l'examen néceſſaire.

Et ſi la Chambre des Communes ou quelques-uns de ſes membres a quelque accuſation à faire à ma charge, je ſuis prêt & diſpoſé à l'écouter. Le Committé eſt ouvert pour la réception de tout autre papier, & pour l'examen de tout autre témoin. Je n'ai d'autre deſir que de répandre le plus grand jour ſur toutes les circonſtances de ma conduite.

Je demande que le Comte Cornwallis ſoit appellé.

P. S. Après cette demande les Témoins furent appellés & ouïs : & c'eſt en grande partie ſur les dépoſitions qu'ils firent alors que ſont appuyés les raiſonnemens qu'on va lire dans la Réponſe que le Général Howe publia enſuite contre les *lettres à un Gentil-homme*, dont Mr. Joſeph Galloway paſſe pour être l'Auteur. *Note du Trad.*

OBSERVATIONS
SUR UN PAMPHLET ENTITULE,
LETTRES
à un
GENTIL-HOMME

JE vais tracer quelques remarques ſur les aſſertions odieuſes, conténues dans les *Lettres à un Gentil-homme.* L'Auteur prélude, dans ſon Pamphlet, par une comparaiſon entre la guerre d'àpréſent & celle qu'on a faite dernierement en Amérique.

Je n'ai aucune intention de ravaler les grands ſervices des Généraux précédens. On me permettra de dire que les deux guerres, relativement à l'état du pays en Amérique, n'ont de reſſemblance ſous aucun rapport. Dans la derniere guerre, les difficultés qui provenaient de la force du pays, s'évanouiſſaient, en grande partie, par les diſpoſitions amicales des habitans qui contribuerent toujours de bonne volonté à faciliter les opérations de l'armée du Roy & à la pourvoir de toutes les choſes de néceſſité ou de commodité.

Quant à ces circonſtances, dans la guerre actuelle, il faut tourner abſolument la médaille: L'Auteur ne laiſſe pas de chercher à perſuader à ſon lecteur que la force ou la difficulté des lieux en Amérique s'évanouiſſent, quand on les compare avec les opérations de la derniere guerre.

Comme les troupes Britanniques étoient toujours ſupérieures aux troupes Rébelles en diſcipline & ſouvent en nombre, il ne peut conſentir à leur accorder le moindre mérite dans les victoires qu'elles ont remportées; car il nie qu'elles aient eu à lutter contre la difficulté des lieux. „ Cette partie „ des Colonies du milieu (dit-il page 2me) qui a „ été le théatre des dernieres opérations militaires, „ ne ſaurait, à aucun égard, dans le ſens militaire „ des termes, être regardée comme étant d'une for- „ ce non commune, & encore moins d'un accès „ impraticable."

Une telle aſſertion eſt directement oppoſée à l'opinion du Comte Cornwallis, du Major Gènéral Grey & de tous les Militaires avec leſquels j'ai jamais converſé ſur ce ſujet, tous témoins oculaires, tous acteurs dans cette guerre.

Voici le témoignage que le Major-Général Grey a rendu ſur ce point dans la chambre des Communes.

Queſtion. „ Le pays n'eſt-il pas en général ſi „ couvert de bois, & ſi favorable pour les ambus- „ cades qu'on ne peut en avoir qu'une connaiſſance „ imparfaite, en envoyant à la découverte?"

Réponse. „ Cette partie de l'Amérique où je „ suis allé est le pays le plus fort que j'aye jamais „ vu: il est partout montueux, couvert de bois, „ entre coupé de ravines, de criques & de marais; „ & à chaque quart de mille on trouve un poste „ propre aux ambuscades. On ne peut en avoir que „ peu ou point de connaissance en envoyant à la „ découverte."

Question. „ Connaissez vous un pays, eu égard „ aux circonstances de la guerre d'Amérique, aussi „ bien disposé pour la défensive?"

Réponse. „ Ma réponse à la premiere question mon- „ tre sûrement que l'*Amérique est, de tous les pays,* „ *le mieux disposé pour la défensive. Il n'y a pas un* „ *terrein de cent pieds qu'on ne puisse disputer,* au „ moins dans la partie que j'ai vue."

Je vais actuellement poursuivre mes remarques sur le Pamphlet, page par page.

Page 3me. Dans ce pays nous avons vu, dernierement, deux armees, l'une pour le conquérir, l'autre pour le défendre. Nous avons vu l'armée Britannique pénétrer dans le coeur du pays, dans une étendue d'environ deux cens milles, depuis le Long Island, par les plaines blanches, jusqu'à Trenton, & depuis Elk Ferry jusqu'à Philadelphie, malgré tous les efforts d'un ennemi instruit à fond de tous les postes avantageux; & nous avons vu cette armée s'emparer avec facilité & presque sans perte, de tous les postes avantageux, occupés par les ennemis qui ont toujours fui à son approche.

Cette description a été amenée pour montrer que

le pays n'eſt pas bien fort ni bien impénétrable. Mais elle ſert ſeulement à prouver que les Généraux & les Officiers chargés du commandement des différents corps étoient infatigables dans leur devoir & ſurmonterent toutes les difficultés du pays qu'ils rencontrerent dans leur marche. Ainſi l'Auteur me donne des éloges ſans y penſer. Car, après tout, celui qui commandait en chef, a peut-être auſſi quelque droit au mérite de ces ſuccès. Mais *il eſt faux que les ennemis aient toujours fui à notre approche* & que *nous* ayons pris tous leurs poſtes avantageux *avec facilité & presque ſans perte.* Ils ſe battirent avec l'armée Royale dans le Long-Island, ils en ſoutinrent l'attaque au fort Washington; ils tinrent bon à la bataille de Brandewine, & nos pertes dans ces occaſions, quoiqu'on ne puiſſe les égaler aux leurs, ne doivent, cependant, pas être regardées comme peu conſidérables.

Page 7, 8, &c. Ces pages contiennent une diſſertation ſur les bonnes diſpoſitions & la fidélité dn peuple d'Amérique,

Il y aurait beaucoup à dire ſur l'article de la fidélité & ſur les principes de cette fidélité, par rapport au peuple d'Amérique. Quelques-uns ſont fidéles par principe; grand nombre par interêt; grand nombre par des motifs particuliers de reſſentiment: il y en a beaucoup qui déſirent la paix, mais abſolument indifférens pour quel parti la victoire ſe déclarera: il en eſt d'autres qui ſouhaitent le triomphe de la

Grande-Bretagne, à caufe du bonheur qu'ils goûtaient fous fon empire. J'aurai, dans le cours de ces remarques, occafion de traiter ce fujet plus au long.

Page 8. Le mépris & les traitemens inhumains qu'on a fait éprouver aux fujets fideles de fa Majefté.

J'ai beau chercher: je ne fais de quelle efpece de mépris ou de mauvais traitemens, on veut parler ici. Dans une autre partie du Pamphlet on fait encore une mention particuliere du pillage; on y répondra dans le tems. Je ne puis, cependant, m'empêcher de faire quelques remarques fur cette accufation générale. Je ne trouve point mauvais qu'on attaque ma conduite fur ce qui concerne l'art de la guerre; mais, quand on m'accufe d'inhumanité, je fens que je fuis homme, & mon coeur fe révolte contre le trait dont on a voulu me percer.

Les premiers défastres des Américains, fuites de leur rébellion, commencerent à Bofton; & je crois impoffible d'alléguer un feul exemple d'inhumanité envers aucun individu de cette ville. Au contraire, on a eu les plus grands égards, non feulement pour ceux qui par leur conduite, avaient acquis un droit à la protection publique, mais envers quiconque donnait la moindre profeffion ou faifait paraître le moindre figne extérieur de fidélité. C'eft une chofe atteftée par acte public (voyez la Proclamation du 28 Octobre 1775) que leurs fervices furent recherchés en leur recommandant de faire une affo-

ciation défenſive & qu'on offrît des armes à tous ceux qui ſe déclareraient inclinés à contribuer de leur pouvoir à la conſervation du bon ordre & du gouvernement dans la ville de Boston: ceux qui s'enrôlerent dans cette occaſion furent pourvus de la même portion de munitions & de proviſions, qu'on accordait aux troupes de ſa Majeſté. On continua d'avoir les mêmes égards pour les Réfugiés à l'évacuation de Boston (lorsque l'armée ſe trouva dans les circonſtances les plus périlleuſes, tant par la rareté des proviſions que par la dépenſe des transports) en transportant à Halifax plus de onze cens perſonnes, tant hommes que femmes & enfans, avec toutes les marchandiſes & tous les effets qu'ils pouvaient prendre avec eux. Eſt-ce être cruel que d'agir ainſi? — Les circonſtances ſur lesquelles je me fonde ſont prouvées authentiquement dans mes lettres à Lord George Germain le 21 de Mars & le 21 d'Avril 1776.

Dans toutes les autres époques de mes opérations militaires à New-York, à Philadelphie, y a-t-il eu un ſeul homme de bonne volonté & digne de conſidération qui n'ait pas été employé? Pluſieurs furent encouragés par des emplois publics: pluſieurs par des récompenſes pécuniaires: je ne ſache même pas qu'il y ait eu un ſeul réfugié, muni de recommandations convenables, à qui nous n'ayons offert des emplois militaires ou civils, de l'argent, des proviſions, des commodités, ou témoigné des égards publics. Il eſt vrai que j'avais des conſidérations

particulieres, (comme de raifon) pour ceux dont j'avais droit d'attendre les plus importans fervices : & j'avoue que j'ai fouvent été la dupe de ces fortes de diſtinctions.

Je crois qu'il eſt à propos d'en alléguer un exemple particulier. *Joſeph Galloway*, Ecuyer (homme de loi) avait été Orateur dans l'aſſemblée de Penſylvanie. Au commencement de la Rébellion, il fut élu membre du Congrès. Quand mon frere & moi, en qualité de Commiſſaires de ſa Majeſté pour rétablir la paix, publiâmes une amniſtie en faveur de tous ceux qui avaient eu part à la Rébellion, pourvu qu'ils conſentiſſent à ſe rendre & à prêter par écrit avant un tems fixé, le fermentde fidélité, Mr. Galloway fut un des premiers qui fortit de Philadelphie pour paſſer de notre côté. C'était au mois de Décembre 1776, dans un tems où nos grands ſuccès avaient jetté la terreur parmi les Chefs de la Rébellion & preſque opéré une ſoumiſſion générale. Quoique la perſpective des affaires fût ſi favorable, je ne laiſſai pas de regarder l'acquiſition de Mr. *Galloway* comme un avantage de quelque importance, parcequ'à tout événement je me promettais de tirer de grands ſecours d'une perſonne ſi diſtinguée par ſes talens & par ſon influence dans la Province de Penſylvanie. J'eſpere qu'un pareil eſpoir doit juſtifier, en quelque façon, la libéralité dont j'uſai envers lui. Je lui accordai deux cens livres Sterlings par an à dater du moment qu'il aurait joint l'armée, juſqu'au tems où l'on pourrait le pourvoir d'une autre maniere.

Lorſque nous eûmes pris poſſeſſion de Philadelphie, je le nommai Magiſtrat de Police de cette ville, avec un honoraire de 300 livres Sterlings par an, outre ſix Shillings par jour pour l'entretien d'un clerc. Je lui conferai en outre la ſupérintendance du port avec un ſalaire de vingt Shillings par jour, le tout montant à plus de 500 livres Sterlings par an. Si ſa faveur populaire ou ſon influence perſonelle eût été auſſi grande dans la Penſylvanie qu'il nous le diſait, cette recompenſe ne m'aurait pas paru mal placée. Je commençai d'abord par faire attention à ſes obſervations & je me confiai à lui pour me procurer des intelligences ſecretes; mais je ne tardai pas à m'appercevoir que ma confiance étoit mal placée. Je m'apperçus que ſes idées étaient chimériques, & que ſes avis n'étaient que trop ſouvent ou mal fondés ou tellement exagérés qu'il eût été imprudent d'agir en conſéquence. Ayant un jour découvert qu'il m'avait donné des informations comme venant d'une perſonne qui, dans la ſuite, fit, dans un examen, un récit différent de la choſe, j'eus auſſitôt recours à un autre Canal pour me procurer des intelligences ſecretes; & dans la ſuite je regardai Mr. *Galloway* comme un vain babillard. Je ne laiſſai pas de le continuer dans les emplois lucratifs de Magiſtrat de Police & de Superintendant du port; & je crois qu'il avait les qualités propres à les remplir.

Pages

Pages 22, 23. 24, 25, 26, 27. L'Auteur dit dans ces pages que l'armée Britannique, partout où elle portait sa marche, fut reçue avec tous les témoignages de joie & particulierement à Philadelphie; que, pendant que nous fumes en possession de cette ville, les gens de la Campagne vinrent, au risque de leurs vies, pour fournir toutes sortes de provisions, à l'armée, à la flotte & aux habitans de la ville qui ne montaient à rien moins qu'à 50,000 ames; qu'ils refusaient d'en fournir au Général Rébelle, pour ne pas servir d'instrumens aux mauvais desseins des ennemis de leur souverain. Qu'ils accouraient de tous les côtés pour donner des informations de l'état de l'ennemi & des bonnes dispositions du peuple envers le gouvernement; que des milliers venaient se ranger du côté des troupes Anglaises pour avoir leur protection, ou allaient s'enfoncer dans les Provinces éloignées pour y vivre inconnus, ou cherchaient un asile parmi les sauvages, pour éviter d'entrer en guerre contre leurs concitoyens dans ce pays; & que, dans le même tems des milliers d'entr'eux servaient en qualité de volontaires sans recevoir ni paye ni habillement.

Je ne sache pas, je n'ai même jamais ouï dire que les troupes Britanniques aient dans leur marche, en aucun lieu & surtout à Philadelphie, été reçues avec joie, excepté par les Quakres & par un petit nombre d'autres personnes. A l'arrivée de l'armée à Philadelphie il ne restait pas dans la ville tout à fait 4,500 habitans mâles entre dix-huit & soixante ans. Ils y rentrerent peu à peu, les uns pour prendre possession de leurs maisons & de leurs effets; quelques-uns pour nous faire tout le mal qu'ils pouvaient, en faisant passer des informations à l'en-

nemi, en cherchant à débaucher les troupes pour les faire déferter & à enlever adroitement pour l'armée de Washington les chofes qu'on ne pouvait fe procurer dans la Campagne. Que les gens de la Campagne nous aient apporté des provifions fraîches & qu'ils en aient refufé, autant qu'ils ôfaient le faire, au Général Rébelle, c'éft une chofe certaine: mais je fuis bien éloigné d'accorder que cette conduite ait eu pour motifs les caufes affignées par l'Auteur. Les gens de la Campagne n'avaient aucune foi a la valeur du papier-monnoye du Congrès; & le Général Rébelle les forçait de le prendre en payement pour les provifions qu'il ramaffait. Au contraire, ils favaient qu'on les payerait à l'inftant en bonnes efpeces fonnantes pour tout ce qu'ils nous apporteraient; & la même occafion leur procurait encore la facilité d'emporter avec eux, pour l'ufage de leurs familles, une grande quantité d'articles de néceffité qu'ils ne pouvaient fe procurer que dans les places où fe trouvaient les armées & les flottes Britanniques: Ou je fuis bien trompé, ou voilà les motifs réels qui engagerent les gens de la Campagne à nous procurer toutes ces fortes de fecours. L'Auteur dit qu'ils agiffaient ainfi au péril de leurs vies. La chofe paraiffait telle en effet; auffi envoyai je des détachemens confidérables pour protéger, aux jours de marché, tous ceux qui venaient dans la ville ou en retournaient. Je ne laiffai pas de *foupçonner que le Général Washington conniraît, par une efpece de politique, à cette efpece de commerce.* Il favait que ni

notre armée ni notre flotte ne souffraient jamais la disette de, provisions: il savait que cette disette se ferait plûtôt sentir aux habitans *qui en général étaient dévoués pour lui:* il sentait que la circulation de l'or & de l'argent servait à renforcer son pays dans un point très important, & il savait que les gens, soit qu'il connivât à cette pratique ou non, porteraient leurs productions partout où ils pourraient avoir en payement de l'or & de l'argent.

Plusieurs milliers (dit l'Auteur) allèrent se cacher dans les Provinces éloignées où ils n'étaient pas connus, ou chercherent un azile parmi les sauvages pour éviter d'avoir part à la guerre.

S'il veut parler, comme je le présume, des insurgens de la Caroline septentrionale, le lecteur verra les circonstances qui les regardent, éclaircies dans une des remarques suivantes.

Bien des milliers (dit-il) vinrent chercher de la protection auprès des troupes Britanniques.

Je nie *que dans aucun tems il soit venu des multitudes auprès des troupes Britanniques*, quoi qu'il y eût apparence que cela arriverait au printems de l'année 1778, ce que j'attribuai au succès avec lequel nous avions pris & retenu Philadelphie.

Je ne sais ce que l'Auteur veut dire par des milliers de volontaires en armes qui venaient nous servir sans recevoir de payes ni d'habillement. Ce que sais,

c'eſt que, *dans le grand nombre de ces troupes provinciales, il n'y avait que très peu d'Américains.*

Dès notre arrivée à Philadelphie, Mr. *Galloway* s'adreſſa à moi pour avoir la permiſſion de lever une Compagnie de Dragons qu'il m'aſſura pouvoir être toute compoſée d'Américains natifs, & principalement du Comté de Bucks en Penſylvanie où il prétendait avoir (car il n'avait ſûrement pas) la plus grande influence. Sa Requête fut accordée; & lorſqu'en ſuite la choſe vînt à être examinée, il ſe trouva qu'*il n'y avait que très peu d'Américains parmi ceux qu'il enrôla.*

Pour prouver l'opinion que j'avais de la fidélité du peuple, l'Auteur, (dans une note page 26) cite un paſſage de ma lettre du 3 Septembre 1775 au Sécretaire d'Etat dans laquelle je dis que „ les Habi- „ tans du Long-Island dont pluſieurs avaient été „ contraints à épouſer le parti de la Rébellion, s'é- „ taient tous ſoumis & ſe diſpoſaient à prêter le „ ferment de fidélité."

C'était le Gouverneur de la Province qui m'avait fait accroire que les habitans du Long-Island avaient été forcés à ſuivre la Rébellion; j'avouerai même que nos premiers ſuccès dans cette Isle furent ſuivis de la ſoumiſſion des habitans; mais il parut dans la ſuite que leur ſoumiſſion ne fut due qu'a nos ſuccès; puisqu'il n'y en eut que peu qui entrerent dans les Compagnies qui ſe levaient dans le Long-Island. Le mot de *ſoumiſſion*, dont je me ſervis dans ma lettre, *montre qu'il y avait de la contrainte.*

L'Auteur, voulant montrer (dans la même note) que je ne croyais pas que le peuple fût porté à la Rébellion, cite les mots fuivans de ma lettre publique du 12 Fevrier 1777. „ Ils (les Etats Rébel-„ les) font convaincus que leur exiftence dépend „ entierement du fuccès de la Campagne prochaine; „ c'eft pourquoi ils employent toutes les voies de „ la contrainte envers ceux qui n'embraffent pas leur „ fervice de bonne volonté." Il cite, pour le même objet, ma lettre du 5 Mars 1778.

Les voies de la contrainte auxquelles j'ai dit que les Rébelles étaient réduits, étaient effectivement les fuites des fuccès des armées Britanniques. Les Américains n'avaient aucun penchant à s'enrôler dans une armée qui, partout où elle rencontrait la nôtre, était prefque sûre d'être défaite. Si l'averfion des Américains pour entrer dans l'armée rébelle eût procédé d'un principe de fidélité pour leur fouverain, pourquoi ce corps de 500 hommes que l'Auteur asfure (ce que je ne crois pourtant pas) avoir été congédié au mois de Septembre 1777 par le Général *Washington*, parce qu'il confervait une affection trop forte pour le gouvernement Britannique, pourquoi, dis-je, ce corps congédié à fi peu de milles de notre armée, ne faifit-il pas cette occafion de nous offrir fes fervices ?

Page 33. L'infanterie & la Cavalerie envoyées en Amérique montaient à 52,815—de ce nombre 40,874 étaient fous le commandement de Sir William Howe.

L'Auteur voudrait ici faire accroire au Lecteur qu'au tems de mon arrivée à Staten-Island, mon armée montait à 40,874, & celle des Rébelles à 18,000 y compris les milices. Rien n'eſt plus capable d'induire en erreur que ce calcul. Lorſque je débarquai à Staten-Island, je n'avais ſous mon commandement immédiat que 7,558 Soldats d'ordonnance, y compris les malades. Je débarquai à Long-Island avec environ 15 à 16000 hommes d'ordonnance, ayant laiſſé le reſte de l'armée pour la défenſe de Staten-Island: toutes mes forces ne conſiſtaient alors qu'en 20,121 hommes d'ordonnance, dont 1,677 étaient malades.

Page 34. Quand Sir William Howe arriva à Staten-Island, les Réſolutions du congrès pour déclarer l'indépendance des Colonies, venaient d'être publiées, &c. L'armée Rébelle que l'on avait engagé, par ſéduction, à prendre les armes, ſous prétexte d'obtenir le redreſſement de leurs griefs, ne montait pas à 18000 hommes y compris les milices.

Ayant ainſi expoſé le nombre des troupes des deux partis, il eſt néceſſaire, pour mieux éclaircir la vérité, de comparer & peſer dans la balance militaire les forces réelles de chacun des deux partis.

Les Rébelles, d'après les informations les plus exactes, avaient alors dans cette partie du pays, au delà de 20,000 hommes. — On les faiſait monter à 24000. —— Je ne parle qui de ce que ſe trouvait dans le Long-Island & l'York-Island, ſans y com-

prendre leur camp volant dans le voiſinage (les Jerſeys) que l'on diſait être compoſé de 8,000 hommes. Si je voulais ſuivre la maniere de calculer de l'Auteur, quand il expoſe le nombre d'hommes qui ſervaient ſous moi, je dirais, & avec plus de raiſon, que le Général *Washington* avait, ſous ſon commandement, au mois de May 1776, dans les différentes Provinces, une armée de 80,300 hommes (*a*)

Page 35. La ſanté de l'armée des Rébelles n'était point ménagée; elle manquait de diſcipline.

Bien loin qu'on négligeât la ſanté de ceux qui la compoſaient, rien n'eſt plus certain que les médecins & chirurgiens les plus expérimentés de l'Amérique, avaient ſoin d'eux, & qu'ils avaient établi des hôpitaux réguliers. Quand à leur diſcipline, ils ſavaient, en général, auſſi bien ſe ſervir d'armes à feu que les troupes du Roi; car, depuis l'an 1774, on avait pris de grandes peines pour les exercer.

(*a*) Voici un tableau des forces des Rébelles, imprimé à New-York, au mois de May 1776.

Dans le Canada, ſur les Lacs & à Albany.	9,000	de troupes continentales
à New-York & au Long-Island.	12,000	dito
	11,000	de milices
Dans les Jerſeys & la Penſylvanie.	3,300	Brigade de Jerſeys
	10,000	Camp volant
Dans la Virginie.	8,000	T. continentales
Caroline Septentionale	1,000	dito
Caroline Méridionale	4,000	dito
A Boſton	2,000	dito
De troupes ſans ſtation fixe	20,000	de milices
Total	80,300	

Page 35. Il eſt à propos d'éclaircir une autre matiere qui a longtems été un ſujet de diſpute dans le public, ſavoir, ſi le Général, Commandant les Troupes Britanniques. a été arrêté par des inſtructions formelles qui fiſſent languir ſes opérations & miſſent obſtacle au grand deſſein de la guerre. Les lettres des Secretaires d'Etat pour les affaires d'Amérique prouvent qu'on s'en rapportait entierement au jugement du Général dans la combinaiſon & l'exécution des projets, dans tous les cas hors un (*b*) qu'il négligea par un grand malheur; négligence qui cauſa la ruine d'une armée Britannique, & attira ſur ſon pays un opprobre dont il n'avait jamais été flétri auparavant.

Je ne me ſuis jamais plaint d'avoir été géné par des inſtructions formelles. Il eſt vrai que mes opérations furent languiſſantes & que le grand but de cette guerre fut arrêtté, mais ce fut manque de forces ſuffiſantes, comme je l'ai expoſé au long dans le Récit précédent. L'Auteur cite ici la lettre de Lord *George Germain* du 3 Mars 1777, comme contenant des inſtructions pour ſoutenir l'armée ſeptentrionale, quoi qu'en effet elle ne faſſe aucunement mention de cette armée. Les ſeules inſtructions (ſi toutefois je peux leur donner ce nom) que j'aye jamais reçues relativement à l'armée ſeptentrionale, ſont contenues dans la lettre de ſa Seigneurie du

18

(*b*) Ces inſtructions (dit l'Auteur) avaient pour objet de ſoutenir l'armée ſeptentrionale & de faire une diverſion en ſa faveur ſur les côtes de la nouvelle Angleterre. Lettres de Lord George Germain 3 Mars 1777.

18 May 1777; & je ne les reçus que le 16 Août; étant à la Baye de *Chesapeack.* Voici ses propres paroles: ,, Me promettant, cependant, que, quoi- ,, que vous puissiez projetter, vous l'aurez exécuté ,, à tems pour être en état d'agir de concert avec ,, l'armée qui a ordre de partir du Canada, & de se ,, ranger sous votre commandement." J'ai déjà par- lé de cela dans mon compte rendu.

Dans la lettre du 3 Mars (citée par l'Auteur) on m'avertissait que c'était l'opinion de sa Majesté qu'une diversion vigoureuse sur les côtes de *Massachuset-Baye*,, & de *New-Hampshire* n'empêcherait ,, pas seulement les levées pour l'armée continen- ,, tale, mais faciliterait aussi beaucoup la sûreté de ,, notre commerce." Lord *Howe* & moi avions ordre de ,, prendre sérieusement cet objet en con- ,, sidération, autant que le plan que je projettais ,, (mon expédition en Pensylvanie) pouvait le per- ,, mettre." Dans ma réponse du 3 Juin suivant à Lord *George Germain*, j'exposai les raisons pour lesquelles cette diversion ne pouvait se faire. —— Ce point est débattu dans mon compte rendu. Je dois encore observer ici que la diversion dont il est question dans la lettre de Lord *George*, ne paraît avoir aucun raport à l'armée septentrionale.

Page 36. Le Commandant en chef n'ouvrit jamais aucune opération avant le mois de Juin. Une partie de ce mois & ceux d'Avril & de May tout entiers. quoique les plus propres pour les opérations, l'air étant temperé &

les chemins praticables, étaient perdus inutilement; dans un tems où quantité de raisons les plus pressantes auraient dû faire ouvrir la Campagne de bonne-heure & avec vigueur.

Ainsi je dois répondre pour l'ouverture de deux Campagnes.

Le 2 Juillet 1776, je vins de Halifax débarquer à Staten-Island. On ne pensa jamais que nous devions commencer les opérations avant l'arrivée des troupes attendues d'Angleterre ou l'arrivée de l'armée du Général Clinton de Charles-Town. Le Général Clinton arriva le premier Août. Les Gardes & les Hessois n'arriverent avec les équipages de Campagne que le 12 d'Août. Après un si long transport sur mer, on n'accorda que neuf jours aux troupes pour se rafraîchir, & se préparer à tous les arrangemens nécessaires. Nous mimes pied à terre dans le Long-Island le 22 Août. Ainsi fut ouverte la première Campagne de 1776; il eût été impossible de l'ouvrir plûtôt.

Je vais rendre compte de la seconde Campagne en 1777. L'expédition à Peek's-Kill commença dès le 22 Mars: l'expédition à Danbury le 23 Avril: l'équipage de Camp pour l'armée n'arriva pas avant le 24 May. Nos opérations dans les Jerseys commencerent le 12 Juin. Il y a dans mes lettres au Sécretaire d'Etat bien des raisons propres à prouver que ces opérations ne pouvaient commencer plûtôt.

Page 37. Dans ces mois (Avril & May) l'armée Rébelle était toujours réduite à l'état le plus faible.

C'était principalement dans les mois d'Avril & de May que se faisaient les recrues pour l'armée Rébelle, & elles ne pouvaient jamais la joindre avant le mois de Juin.

Ils faisaient, ainsi que partout ailleurs, leurs recrues en hiver; & les levées venaient la joindre de bonne-heure au printems. Les portions de ces recrues étaient en Campagne pendant l'été.

Page 38. Il savait que le fourage sec était pour ses chevaux une bien meilleure nourriture que le fourage verd; il aurait donc pu prendre avec lui pour un tems le fourage qu'il pouvait employer dans les quartiers; le pays était plein de fourage sec de toutes sortes; il avait toujours pu s'en procurer dès qu'il en avait eu besoin, soit en Campagne soit dans les quartiers (*a*)

Nous n'avions pas de fourage dans les quartiers, nous n'aurions même pu en transporter une quantité suffisante pour l'essentiel du service.

Son appel à ma lettre du 17 Janvier 1778, est dans le même goût que le reste de sa brochure. Le fourage dont il parle, on se l'était procuré dans le voisinage de Philadelphie, au commencement de l'hiver. Mais quoique toutes sortes de moyens fussent mis en usage, nous ne pumes nous procurer une quantité suffisante de fourage; & nous aurions été dans une grande disette sur cet article, si Lord Howe ne nous en avait fourni une quantité considérable de l'Ile de Rhodes.

(*a*) Lettre de Sir W. H'———'s 17 Janv. 1778. Lord Cornwallis se procure dans la Campagne assez de fourage pour sa consommation d'hiver.

Mais quel rapport peut-il y avoir entre l'état du fourage à Philadelphie l'an 1778, & l'ouverture de la Campagne dans les Jerfeys en 1777? L'Auteur eft fingulierement habile en anachronismes: il a, dans plufieurs cas, non feulement confondu, transpofé les dates, mais encore combiné les circonftances de différens périodes, pour les renforcer l'une par l'autre, ou les appliquer à une époque particuliére.

J'ai déjà parlé de l'ouverture de la Campagne, en 1777. Il n'eft pas néceffaire que je m'étende fur l'an 1778. Je reçus de bonne-heure au mois d'Avril les ordres de revenir en Angleterre. — Ainfi c'était à mon fucceffeur à répondre de la Campagne de 1778. Dans cet intervalle, on ne laiffa, cependant, pas l'armée perdre fon tems dans l'oifiveté ou dans la diffipation. —— Au mois de Mars je détachai le Colonel Mawhood pour faire une descente fur la côte de Jerfey. Il défit les forces raffemblées contre lui & rapporta une quantité confidérable de fourage, venue fort à propos. — Le Colonel Abercrombie ne fut pas moins heureux à furprendre & à défaire entierement un corps d'environ mille Rébelles, qui avaient pris pofte à dix-fept milles environ de Philadelphie. Cette expédition fut exécutée le 4 May; & le 7 du même mois, le Major Maitland remonta la Delaware avec le Capitaine Henri de la flotte, pour détruire tous les navires & bâtimens des Rébelles entre Philadelphie & Trenton, entreprife qui fut conduite avec beaucoup d'intelligence & exécutée avec fuccès. — Sir Henri Clin-

ton arriva le 8 à Philadelphie; & le 24 du même mois, je lui réſignai le Commandement de l'armée.

Page 38. Il vit pluſieurs fois différens Corps tenter de ſe mettre en armes & de l'aſſiſter pour ſupprimer la rébellion.

La ſeule tentative de cette eſpece, qui mérite d'être mentionnée, éclata dans la Caroline ſeptentrionale, au printems de l'année 1776; il me fut alors abſolument impoſſible de ſeconder cette inſurrection. —— Le projet était concerté entre une Colonie de Montagnards d'Ecoſſe & un corps d'Américains de cette Province qui ſe faiſaient connaître ſous le nom de Loyaliſtes. Ils s'étaient engagés à ſuivre les ordres du Gouverneur Martin, qui leur propoſa d'opérer en faveur des troupes d'Europe ſous le Comte Cornwallis. Les Loyaliſtes promettaient cinq mille hommes & les Montagnards ſept cent. Les premiers voulaient qu'on s'aſſemblât immédiatement, les autrés inſiſterent d'abord ſur l'utilité d'attendre l'arrivée des troupes Britanniques, ſe laiſſerent à la fin gagner par les importunités des Loyaliſtes & ſe rendirent au rendez-vous, en plus grand nombre qu'ils n'avaient promis. *Mais les Loyaliſtes, au lieu de cinq mille hommes, ne purent pas même aſſembler la vingtieme partie de ce nombre, & deux de leurs Compagnies déſerterent à l'approche des Rébelles.* Les Montagnards garderent leur poſte, combattirent avec valeur, mais accablés par le nombre, ils furent défaits avec perte conſidérable & forcés de ſe diſperſer.

Page 38. Il vit plusieurs des Habitans mis à l'amende, en prison ou à mort, pour leur fidelité. (*a*)

La lettre que l'Auteur cite ici avec la date du 8 Juin, n'est datée que du 7 Juilliet 1775 de Staten-Island. *Le petit nombre des habitans de cette Isle avaient condamné les mesures violentes, adoptées par leurs voisins, & reçu en conséquence des mauvais traitemens de ceux de Jersey.* L'arrivée des troupes du Roi les délivrerent des craintes qu'ils pouvaient entretenir, & leur fidélité éclata par tous les témoignages qu'ils purent imaginer. Ils nous fournirent des provisions fraîches, des voitures, des chevaux &c. en conséquence, ils méritaient dans ce tems là les éloges que je leur donnai dans ma lettre. Mais il ne faut pas oublier que ces éloges se bornaient uniquement aux habitans de Staten-Island. La Campagne n'ayant pas encore été ouverte, je ne pouvais avoir aucune connaissance personelle de la fidélité du peuple de New-York, des Jerseys, ou de Connecticut. J'avais rencontré à Sandy-Hook le Gouverneur Tryon avec d'autres Messieurs, qui s'étaient

(*a*) Les lettres de Sir William Howe prouvent la vérité de ce que j'ai tâché de soutenir. -- Dans celle en date du 8 Juin, 1776, il dit qu'il débarqua ses troupes à la grande joie d'un peuple, *très fidele & très affectionné.* --- Qu'il a bien des raisons d'esperer de voir l'armée jointe par un corps nombreux des habitans des Provinces de New-York, des Jerseys, & de Connecticut, qui, dans ce tems d'oppression universelle, n'attendent que les occasions de donner des preuves *de leur fidélité & de leur zèle* pour le Gouvernement.

réfugiés à bord d'un Vaiſſeau; & ce ne fut que par leur canal que je pus être informé des diſpoſitions du peuple dans ces Provinces. —— *L'évènement a montré qu'ils avaient été trop bouillans dans leurs eſpérances.*

Page 39. Pour prouver encore mon opinion ſur la grande fidélité des Américains, il ajoute dans une note la citation ſuivante de ma lettre écrite au Sécretaire d'Etat, en date du 20 Decembre 1776.

La chaîne des Cantonnemens eſt beaucoup trop étendue; mais j'ai cru devoir occuper Burlington pour couvrir le Comté de Monmouth *où ſe trouvaient pluſieurs habitans fideles.*

Cette lettre fut écrite avant l'affaire de Trenton, & je n'avais aucune raiſon de ſoupçonner la fidélité de ceux qui vinrent à nous de Monmouth, *mais je ne tardai pas à être déſabuſé. Grand nombre, & même un très grand nombre de ces Loyaliſtes furent peu de tems après faits priſonniers en combattant contre nous, d'autres furent tués ayant encore mes lettres de protection dans leurs poches.* On trouva auſſi dans les poches des tués & des priſonniers, des certificats qui prouvaient qu'ils avaient même prêté, par écrit, ferment de fidélité, pour jouir de bénéfice de la proclamation des Commiſſaires du Roi pour une amniſtie générale. —— Ces faits là ſont notoires.

Page 39. Et cependant, contre toutes ces preuves, il a affecté, ainſi que pluſieurs de ſes Officiers généraux, de

les croire; ils ont déclaré, depuis, que les habitans de ce pays avaient une averſion preſque unanime pour la Couronne. Sous ce prétexte, nous l'avons vu éviter de confier des armes à des ſujets fideles & zèlés ou de faire uſage des forces des Colons bien affectionnés pour l'aſſiſter à réduire ou à défendre, après la réduction, les villes ou Provinces.

On m'a fait différentes offres de lever des hommes, je n'en ai refuſé aucune, pour peu qu'elle parût porter une lueur de ſuccès; mais je dois ajouter qu'il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui eurent tout le ſuccès propoſé.

Mr. *Olivier Delancey* qui paſſait pour un des Citoyens les plus accrédités de New-York, & le plus propre à engager les Loyaliſtes (*) de cette Province à joindre les troupes du Roi, fut nommé Brigadier-Général, & authoriſé à lever trois bataillons qui devaient conſiſter en 1500 particuliers, à la tête desquels on aurait mis les perſonnes les plus respectables, recommandées par lui-même & par le Gouverneur Tryon. Ces Meſſieurs eurent recours à tous les efforts poſſibles, non ſeulement en agiſſant dans les diſtricts poſſédés par les troupes du Roi, mais encore en employant des gens pour aller dans la Campagne & inviter les bien-affectionnés à prendre ſervice. Pluſieurs des Officiers (comme j'ai été in-

(*) J'ai cru devoir employer ce terme, parceque ſon analogie & ſon étimologie ſe trouvent dans la langue Françoiſe où il n'a cependant pas d'équivalent, *note du Traducteur*.

informé depuis) fort en peine pour completter leur corps, recoururent aux recrues, même parmi les prisonniers qui étaient alors en grand nombre; ils en vinrent jusqu'à risquer de les tenter par l'offre éblouissante d'une paye, de la liberté & du pardon: *Nonobstant tous ces efforts & encouragemens*, *nonobstant le zèle fidèle du peuple* & tous ces milliers que l'Auteur prétend avoir couru chercher protection auprès des troupes Britanniques, le Brigadier-Général *Delancey n'avait*, à l'ouverture de la Campagne de 1777, *levé que* 597 *hommes*, *au lieu des* 1500 *qu'il avait promis.*

Mr. *Courtland Skinner* qui passait pour avoir une influence considérable dans les Jerseys, où il avait géré les fonctions de Procureur-Général avec beaucoup d'intégrité & de réputation, fut aussi nommé Brigadier-Général & authorisé à lever cinq bataillons qui devaient consister en 2500 particuliers, sous le Commandement de personnes du pays, nommées par lui-même. Il eut recours aux mêmes moyens employés pour lever le corps de Delancey; mais, à l'ouverture de la Campagne en 1777, *le nombre de ceux du Brigadier-Général Skinner ne monta qu'à* 517, *au lieu de cinq bataillons de* 2500 *hommes qu'il avait esperés.*

Au mois de Novembre 1777, le corps du Brigadier-Général Delancey ne s'accrut qu'au nombre de 693, & celui du Brigadier-Général Skinner qu'à 859. —— Au mois de May 1778, leurs pro-

grès avaient été si lents que le premier n'avait augmenté qu'à 707, & le second à 1101.

On offrit encore de lever plusieurs autres Corps dans l'Hiver de 1776; on les accepta jusqu'au nombre de treize qui devaient être composés de 6,500 hommes, y compris le brigades de Delancy & de Skinner. Mais, au mois de May, 1778, le nombre de ces treize corps ne montait *qu'à* 3,609, un peu plus de la moitié du nombre espéré; *&*, comme je l'ai déjà observé, *il n'y avait parmi eux qu'un petit nombre d'Américains.*

Lorsque nous primes possession de Philadelphie, on employa les mêmes encouragemens & de plus grands encore à l'égard du peuple de Pensylvanie.— Mr. *William Allen* qui passait pour avoir de grandes influences de famille dans cette Province —— Mr. *Chalmers*, dont le nom était respecté dans les trois Comtés inférieurs sur la Delaware, & dans le Maryland —— Mr. *Clifton*, le chef de ceux qui professent la religion Catholique Romaine, dont on disait qu'il y avait grand nombre à Philadelphie, ainsi que dans l'armée Rébelle, servant contre leur inclination, tous ces Messieurs, furent nommés pour commander les corps, pour recevoir & former au service tous les bien affectionnés qu'on pourrait gagner. — Quels furent les succès de ces efforts? Au mois de May 1778, lorsque je quittai l'Amérique, le Colonel Allen n'avait levé que 152 hommes de troupes reglées. —— Le Colonel Chalmer 336 —— & le Colonel

Clifton 180; qui, joints à trois Troupes de Dragons légers consistant en 132 hommes, & 174 *vrais Volontaires* de Jersey, sous le Colonel van Dyke, montant à 934 *hommes en tout*, *composaient toutes les forces qu'on put assembler en Pensylvanie*, *après neuf mois des efforts les plus infatigables.*

Page 39. Pendant qu'il traversait les Jerseys & que les Rébelles frappés d'une terreur panique fuyaient du pays, on ne fit aucune démarche pour enrôler & armer les amis du Gouvernement, qui desiraient avec une ardeur inquiéte d'être employés, pour désarmer les mal-affectionnés, pour faire rentrer la Province dans la soumission duë à sa Majesté, & pour la mettre en défense, quand l'armée procéderait dans ses autres opérations nécessaires.

Je n'avais jamais entendu parler auparavant de cette *ardeur inquiète*, — La chose était impossible.— Car *cette partie du New-Jersey* à travers laquelle le Comte Cornwallis prit sa marche depuis le fort Lee jusqu'à Trenton, *était presque dénuée d'habitans mâles: il n'en restait qu'un petit nombre pour faire feu derriere les buissons sur les troupes du Roi*, *lorsqu'elles passaient.* L'idée d'employer des gens de cette sorte, pour désarmer les mal-affectionnés, pour faire rentrer la Province dans le devoir, & pour la mettre en défense quand l'armée poursuivrait ses autres opérations, est d'une absurdité trop choquante pour mériter un plus long commentaire.

Page 40. A Philadelphie, où l'on aurait pu former une milice suffisante, aidée de mille hommes de troupes

régulieres, & de quelques navires de guerre, pour la défendre contre toutes les forces avec lesquelles on aurait pu l'attaquer, pendant que l'armée Britannique aurait agi contre la grande armée des Rébelles, il commit la même négligence impardonable, quoiqu'il restât dans cette ville près de neuf mois.

Ce que j'ai dit auparavant sur le succès de nos efforts pour lever des troupes à Philadelphie, pourrait servir de réponse suffisante à ce paragraphe. Mais le lecteur trouvera plus satisfaisant de voir un compte exact du nombre des habitans, restant dans la ville de Philadelphie, dans les franchises au nord, & les districts de Southwark, au mois d'Octobre 1777. Il est tiré d'une liste exacte, faite en différens quartiers, sous la direction de Mr. Galloway.

Mâles au dessous de 18 ans	4941
Mâles au dessus de 18 ans & au dessous de 60,	4482
Total	9423
Femelles de tout âge	12,344
Total	21,767

Je laisse à décider ce qu'une milice formée d'après ce calcul aurait pu faire pour la défense de la ville; & pour qu'il soit encore plus facile de tirer un jugement sûr, je vais détailler un fait important, pour montrer à quel point les habitans étaient ardens à favoriser le service du Roi, *même sans porter les armes.*

Aussitôt que nous eumes pris possession de Philadelphie, mon intention était de la fortifier de ma-

niere qu'elle aurait pu être gardée par un petit nombre d'hommes, pendant que la grande armée tiendrait la Campagne & agirait contre le Général Washington. Pour effectuer ce dessein, j'envoyai de German-Town des ordres au chef des Ingénieurs, de construire des rédoutes & de former les lignes nécessaires de communication. Pour expédier l'ouvrage, & ménager le travail des soldats, je le chargeai, en même tems, d'employer les habitans & de payer à chacun 8 sols Anglais par jour, outre une ration de provision salée; sans quoi je savais déjà qu'on n'aurait pu leur persuader de travailler du tout.

Mr. Galloway, avec lequel j'avais conféré auparavant sur ce sujet, m'avait assuré qu'il n'y aurait aucune difficulté à trouver cinq cens hommes pour ce travail; & je ne doute pas qu'il ne se soit employé lui-même pour remplir les espérances qu'il m'avait données. Mais malgré tous les soins & la persévérance qu'il employa & tous les moyens imaginés par le chef des Ingénieurs; ceux que l'on pût engager à manier la pioche & la bêche, pour la construction des redoutes & des abbatis, ne monterent jamais à un plus grand nombre qu'entre soixante & quatre vingt, par jour, l'un portant l'autre.

Page 41. Fit il une démarche tendant à rapeler la nation dans les intérêts & le gouvernement de sa Majesté; ou pour l'attirer à l'ancienne obéissance, quoiqu'il eût une commission & des instructions pour cet effet?

Toutes les démarches furent mises en usage à cet effet par mon frere & moi & les mesures prises pour l'exécution de notre commission civile, furent approuvées par le Ministre du Roi. Nos instructions n'ont pas encore été rendues publiques; il ne ferait dont pas prudent de les discuter dans ce lieu.

Page 41. Quoiqu'il vît les habitans, faire, en différentes parties de la Campagne, toutes sortes d'efforts en leur pouvoir pour l'assister; on voit, cependant, dans toutes ces proclamations, qu'il leur eujoignait de rester tranquilles dans leurs habitations, sans la moindre invitation à prendre les armes en faveur de la Couronne, ni sans la plus légere intimation que leur assistance s'accordait avec ses désirs. Injonction qui équivalait en effet à une prohibition; & rendait, si non illicite du moins dangereuse une conduite différente, parceque la plus exacte obéissance à cet ordre était la seule condition d'après laquelle il leur promettait la protection de sa Majesté.

J'ai déjà suffisamment exposé quels était ces *efforts* & ces *assistances* qu'on nous présentait dans les différentes parties de la Campagne.

Un grand nombre de mes proclamations contenaient des invitations à prendre les armes & de grandes promesses pour servir d'encouragemens. L'auteur fait, peut-être, ici allusion à une déclaration particuliere que je publiai, quand l'armée débarqua à la Tête de Elk. Je donnerai une copie de cette déclaration pour montrer avec quelle odieuse infidélité il l'a citée.

Quant à cette idée que l'injonction faite aux habitans de rester transquilles dans leurs maisons, équivalait à une prohibition de prendre les armes en faveur de la Couronne & rendait cette prise d'armes, si non illicite du moins dangereuse, parceque l'obéissance la plus exacte à la déclaration était la seule condition d'après la quelle je leur promettais la protection de sa Majesté; voilà, je pense, une chicane qui ne ferait jamais entré dans le tête du plus subtil jurisconsulte d'Angleterre.

Comme cette déclaration était combinée pour le meridien de la Pensylvanie, d'un peuple dont Mr. Galloway prétendait avoir la plus profonde connaissance, je commençai par le consulter avant d'agir; je la dressai conformément à ses idées, quand elle fut écrite, elle eut son entiere approbation.

Mr. Galloway m'assura que les habitans de cette partie de la Campagne s'empresseraient de passer de notre côté. Peu de tems après notre débarquement, je me plaignis à lui d'avoir été trompé dans l'attente qu'il m'avait fait concevoir. — *Il me donna pour réponse* que les habitans, dans cette partie de la campagne, n'étaient pas aussi bien affectionnés que ceux qui demeuraient plus avant; &*que je les trouverai, d'autant mieux disposés & plus fideles que je m'avancerais davantage de la capitale de la Pensylvanie. Cette information ne laissa pas de se trouver, également, fausse.* Durant tout le cours de nolre marche, depuis la Tête de Elk jnsqu'à Philadelphie, les habi-

tans mâles, propres à porter les armes, avaient à l'exception d'un petit nombre, abandonné leurs habitations & *j'avais grande raison de croire qu'ils étaient en armes contre nous.* Les Quakers furent les seuls qui ne donnerent lieu à aucun soupçon.

DECLARATION.

SIR WILLIAM HOWE, vivement pénétré des calamités aux quelles ſont expoſés les ſujets fideles de Majeſté, par la continuation de la Rébellion, & non moins deſireux de protéger les innocens que déterminé à pourſuivre, avec avec toutes les rigueurs de la guerre, tous ceux que les troupes de ſa Majeſté peuvent, dans le cours de leurs progrès, trouver en armes contre le Roi, aſſure, par cette déclaration, les paiſibles habitans de la province de Penſylvanie, de comtés inférieurs ſur la Delaware, des Comtés de Maryland ſur la côte orientale de la Baye de Cheſapeak, qu'enfin d'écarter toutes les craintes mal-fondées qu'ils peuvent avoir concues d'être expoſés aux déprédations de l'armée ſous ſon commandement, il a donné les ordres les plus ſtricts aux troupes pour les maintenir dans le bon ordre & la plus ſevere disſipline; & qu'il a ſignifié que les châtimens les plus exemplaires ſeront infligés à ceux qui oſeraient piller les effets ou moleſter les perſonnes de tous les ſujets bien affectionnés de ſa Majeſté!

Semblable ſûreté & protection eſt également étendue à toutes les perſonnes, habitantes de

cette Province, qui n'étant par coupables de s'être arrogé l'autorité législative ou judiciaire, peuvent avoir agi d'une maniere illégale dans des emplois ſubalternes, qui reconnaîtraient leur délit, & ſeferaient laiſſées perſuader d'abandonner leurs habitations, pourvu qu'elles reviennent promptement & qu'elles reſtent paiſiblement dans les places de leur ſéjour ordinaire.

Conſidérant, en outre, que bien des gens en place & des particuliers, actuellement en armes contre ſa Majeſté, peuvent avoir envie de renoncer à participer à la rébellion, & de retourner au devoir de l'obéiſſance, Sir William Howe promet, en conſéquence, un pardon libre & général à tous, tant Officiers que ſimples particuliers, qui viendront de bonne volonté ſe rendre à quelque détachement des forces de ſa Majeſté, juſqu'au jour où il ſera notifié que ladite indulgence reſte ſupprimée.

Donné ſous mon ſeing, aux quartiers-Généraux de l'armée le 27 Août 1779.

W. Howe.

Page 42. Des milliers accoururent partout où l'armée porta sa marche, & prêterent serment; mais la parole royale qui devait leur servir de sûreté, fut honteusement violée: les pauvres malheureux, au lieu de recevoir la protection promise, furent pillés par la Soldatesque. Leurs femmes & leurs filles furent la proie violente de l'infame brutalité des derniers des humains: amis & ennemis furent, indistinctément, les victimes de ces traitemens barbares.

Si le Général Britannique était indolent & négligent à s'opposer â ces horreurs, le Commandant des Rébelles & les Etats de Colonies ne négligerent pas de les tourner à leur profit. Ils tirerent de ces affreux excès tous les avantages possibles. Ils se procurerent des dépositions authentiques de chaque pillage & de chaque viol. Ils eurent soin de les publier dans tous leurs papiers-nouvelles pour irriter & porter à son comble la fureur du Peuple contre sa Majesté & contre la nation Britannique. Les Soldats Britanniques furent représentés comme une espece d'hommes plus féroces que les sauvages. Ce fut par ces moyens que les dispositions de plusieurs furent tournées contre le Gouvernement Britannique & quantité, animés par le désespoir, coururent joindre l'armée des Rébelles. La force des Rébelles s'augmenta, celle de l'Angleterre diminua, la gloire & l'humanité des Bretons furent couvertes d'une tache flétrissante que le tems n'effacera jamais.

Cette rapsodie est imaginée, pour me servir des termes de l'Auteur, afin de glacer ou d'allumer alternativement le sang du Lecteur indigné: l'humanité, aussi bien que mon honneur, me font un devoir de la réfuter comme une insigne fausseté.

On peut se rappeller que, *lorsque l'Angleterre com-*

mença à porter avec impatience les inconvéniens de cette longue guerre, (Comme on avait souvent flatté le Peuple de la terminer promptement, malgré les assurances du contraire que je faisais passer au Secretaire d'Etat) on eut recours sans relâche à des expédiens peu généreux pour tourner contre le Général le ressentiment public qu'on avait contre le Ministre Une des principales accusations publiées contre lui & contre son frere, fut qu'ils étaient trop indulgens, trop partiaux pour les habitans de l'Amérique. La rigueur, dans son acception la plus révoltante, fut regardée comme le seul moyen d'étouffer la rébellion. On pensait que les maux même des innocens opéreraient en notre faveur, en les excitant par la détestation de cette maudite querelle, à se ranger au devoir de l'obéissance. Tel était le langage de ce tems là. Mais le Major Géuéral Grey, apelé à rendre compte devant la chambre des Communes, attesta, „ qu'il n'a-„ vait jamais vu la douceur employée envers les „ Américains, qu'autant qu'elle était tout à fait con-„ venable, & propre à faire beaucoup d'honneur „ au Général & à l'armée Britannique." —— Ainsi l'imputation d'une douceur employée mal à propos ne pouvant plus être soutenue, on changea tout à coup batterie. On fait dire au Major Général Robertson & à Mr. Galloway que les habitans ont été pillés par l'armée du Roi, &, (l'examen dans la chambre des Communes étant fermé à la hâte aux témoins prêts à déposer en ma faveur & capables de contre-balancer le poids de ces sortes d'allé-

gations.) l'Auteur des Lettres à un Gentil-homme en prend occaſion de publier qu'on n'a uſé d'aucune ſorte de douceur envers les habitans de l'Amérique; mais qu'au contraire on a inſpiré & encouragé toutes les eſpeces de cruautés qui font frémir le coeur humain.

Le Général Robertſon déclare que les troupes, en traverſant les Jerſeys, pillerent les habitans; mais il confeſſe, en même tems, que le Commandant en chef donna des ordres fréquens pour empêcher le pillage; Il aurait même pu ajouter que le Comte Cornwallis, qui commandait l'armée, lorſqu'elle paſſait à travers les Jerſeys, s'employa lui même pour empêcher ces déſordres & tous les autres. Mr. Galloway lui-même, qui atteſte dans ſon témoignage qu'il y eut des pillages, reconnaît en même tems, que, ſur un mémoire préſenté relativement au pillage d'une grande quantité de vin de Madere (ce fut un des traits les plus violens) l'affaire fut examinée dûment & arrangée.

L'Auteur des Lettres à un Gentil homme ſait bien que mes ordres & mes proclamations, en général, contre tout pillage, furent continus; & je crois, dans ma conſcience, qu'il n'y eut jamais moins de pillage ni moins de déſordre commis par aucune armée en campagne & dans un pays où les habitans étaient en armes contre les troupes, que par celle que j'avais l'honneur de commander. Quand à la violente brutalité commiſe ſur les femmes & filles par l'infame licence des derniers des humains, je

déclare que je n'ai jamais ouï parler de plus que d'un rapt imputé aux Soldats; & cette violence avait été, dit-on, commise dans le Comté de Chester, dans la Province de New-York. On s'assura de la personne de l'accusé, on procéda immédiatement aux informations; mais l'accusateur refusa de poursuivre.

L'Auteur peut avoir raison, lorsqu'il dit que les chefs de la rébellion faisaient circuler dans leurs papiers publics des récits révoltans de la barbarie Britannique. — Un de leurs systêmes invariables fut toujours d'aigrir les esprits contre l'autorité & le gouvernement du Roi. Les papiers-nouvelles en Amérique, ainsi que ceux des autres pays sont les canaux que l'esprit de parti employe pour répandre l'imposture & la calomnie. Mais si de pareils récits avaient eu la verité pour base, les personnes ou les familles lésées m'auraient probablement fait parvenir leurs plaintes; comme je n'en ai point reçu, j'ai droit de penser que ces récits sont faux.

On ne saurait nier qu'une armée nombreuse ne commette des désordres. Tout ce que je soutiens, c'est que, eû égard aux circonstances, ils furent en petit nombre & non pas d'une espece révoltante; qu'on mît en usage tous les moyens possibles pour les empêcher; & que les coupables, qui furent convaincus, reçurent toujours un chatiment proportionné à leur délit.

Page 43. Permettre aux Soldats de piller & de com-

mettre d'autres outrages, indiquait un relâchement dangereux de discipline; cela les rendait avides, négligens dans leur devoir, & indociles dans le commandement.

Que les troupes du Roi en Amérique étaient relâchées dans la discipline, négligentes dans leur devoir & désobéissantes, par principe, au commandement, voilà des assertions tout à fait neuves, & j'ajouterai, scandaleusement fausses, flétrissantes, sans ombre de preuve, pour l'honneur & la conduite de tous les Officiers qui servaient avec moi dans l'armée.

Page 45. Si près de vingt mille hommes, assistés par la flotte Britannique étaient nécessaires pour pousser les opérations en Pensylvanie, pays qu'il avoue avoir été en général bien affectionné pour le gouvernement, il doit savoir certainement qu'un tiers de ce nombre ne suffisait pas pour s'opposer aux forces combinées des cinq Colonies rébelles, les plus mal intentionnées de toutes.

Il donne un compte infidele du nombre de l'armée méridionale. Elle montait à 13,799 d'ordonnance, y compris les troupes Britanniques, les étrangeres & les provinciales. J'ai reconnu que j'avais été informé que le pays de Pensylvanie était, en général, bien affectionné. Les principales informations que je reçus, venaient de Mr. Galloway, qui fut un des plus zélés promoteurs de l'expédition faite dans cette Province.

Page 45. Il ne pouvait faire une démarche plus ef-

ficace pour facrifier l'armée du Nord, que de porter toutes fes forces au Sud, fans laiffer un corps fuffifant pour faire diverfion en fa faveur.

Voilà une infidélité des plus groffieres. Bien loin de porter toutes mes forces au Sud, je laiffai à New-York environ 8,500 hommes d'ordonnance, propres au fervice. Je ne comprends point dans ce nombre les malades & les convalefcens de ces corps, ni de l'armée du Sud qui tous enfemble montaient à plus de 3,000 hommes. Sir Henri Clinton fit, avec cette armée, une diverfion en faveur de celle du Nord. Mais je perfifterai toujours à infifter, & cela fur des preuves évidentes, que l'expédition du Sud, en attirant le Général Washington avec toutes fes forces, fut la plus importante diverfion qui ait jamais été tentée. — Cet objet eft amplement difcuté dans mon compte rendu dans la chambre des Communes; & le témoignage du Major-Général Grey eft ainfi que je vais le rapporter.

Queftion. „ L'expédition à Philadelphie ne fut-„ elle pas une forte diverfion en faveur de l'armée „ du Nord? "

Réponfe. „ Je penfe qu'on n'aurait pu tenter une „ diverfion plus forte ni plus importante, que d'at-„ tirer le Général Washington & toute l'armée con-„ tinentale à près de trois cens mille."

Queftion. „ La confervation de Philadelphie n'é-„ tait-elle pas le motif le plus plaufible pour obli-„ ger le Général Washington à un engagement gé-

„ néral;

„ néral; je veux dire, n'y avait-il pas de projet „ mieux combiné pour attirer le Général Washing- „ ton à un engagement?"

Réponſe. „ Je ne crois pas qu'il y eut d'objet „ plus capable d'attirer le Général Washington à „ riſquer une action générale que la crainte de per- „ dre la capitale de la Penſylvanie."

Queſtion. „ Y avait-il quelque probabilité de ter- „ miner la guerre d'Amérique, cette campagne, „ ſans forcer le Général Washington à un engage- „ ment général."

Réponſe. „ Non certainement."

Queſtion. „ On demande ſi Mr. Washington, „ ayant la liberté de diriger à ſon gré la marche de „ l'armée de Sir William Howe, il aurait deſiré „ qu'elle montât la riviere de Hudſon ou qu'elle ſe „ rendît à Philadelphie?"

Réponſe. „ Avec les forces que Sir William avait „ ſous ſon commandement, je penſe que, ſi le Gé- „ néral Washington avait eu à choiſir, il aurait dé- „ ſiré qu'elles remontaſſent la riviere du Nord."

Page 46. D'où venait cet ardent courage dans une armée qu'on tenait hors de la vuë d'un ennemi dont la force était inférieure de moitié, miſe à bord d'une flotte & expoſée à tous les accidens & dangers de l'Océan &c.?

Les raiſons que j'eus de prendre la route de la mer ſont expoſées amplement dans mon compte rendu.

Page 46. Et pourquoi, ayant en vuë de marcher vers

ladelphie, persista-t-il, après avoir trouvé les vents contraires, à suivre cette route si longue &c?

Les raisons qui m'engagerent à suivre la route de la Baye de Chesapeak sont également exposées dans mon récit; elles sont amplement confirmées & justifiées par le témoignage de Sir Andrew Snape Hammond devant la chambre des Communes; & je l'ai citée dans une des remarques suivantes.

Page 47. Au milieu de la victoire l'ardeur des troupes fut arrêttée tout à coup.

Je suppose que l'Auteur fait ici allusion à ma conduite près des lignes de Brooklyn le 27 Août 1776. Comme la chose a subi un examen rigide dans la chambre des Communes, j'alléguerai de bonne foi les témoignages rendus sur ce sujet.

Examen du COMTE

CORNWALLIS.

Question. „ Votre Seigneurie a-t-elle vu les lig-
„ nes de l'Ennemi à Brooklyn, durant l'action du
„ 27 Août 1776?"

Réponse. „ Je ne les ai pas vues ce jour là bien
„ exactement; j'étais sur la gauche avec le second
„ bataillon des Grenadiers, & je ne pouvais former
„ aucun jugement."

Queſtion. „ D'après la connaiſſance que vous eu-
„ tes de ces lignes après l'action, aurait il été pru-
„ dent d'avoir attaqué ces ouvrages ce jour là ?"
Réponſe. „ Je crois que cette queſtion eſt une
„ affaire d'opinion, je n'ai ouï perſonne inſinuer que
„ ces lignes auraient pu être emportées d'aſſaut."

Examen du 3me jour du

MAJOR-GENERAL

ROBERTSON.

Queſtion. „ D'après les circonſtances de la pour-
„ ſuite du 27 Aout & la maniere dont les Rébelles
„ ſe retirerent, penſez-vous que les lignes de Brook-
„ lyn euſſent pu être emportées de force ?"
Réponſe. „ Il y avait une chaine de hauteurs
„ qui nous ſéparaient des Rébelles; ils en étaient
„ en poſſeſſion & il eût été bien difficile de les for-
„ cer : le Général Howe, faiſant une marche pen-
„ dant la nuit, ſurmonta les plus grandes difficul-
„ tés; nous approchâmes du camp des Rébelles, ſans
„ qu'ils nous euſſent apperçus. Le Général Howe
„ ſe mit lui-même à la tête des troupes & fit une
„ attaque entre les hauteurs & les lignes des Ré-
„ belles; ce mouvement fit tomber dans nos mains
„ deux mille hommes qui furent faits priſonniers.
„ Il y en eut parmi les troupes qui s'avançaient

„ déjà pour forcer les lignes; le Général Howe ju-
„ gea à propos de leur ordonner de rebrousser en
„ arriere."

Question. „ Pensez-vous, d'après la maniere avec
„ laquelle les Rébelles s'enfuirent dans les lignes,
„ où une partie de notre armée les poursuivait,
„ que si nos troupes n'eussent pas été rapelées, elles
„ eussent emporté les lignes d'assaut?"

Réponse. „ Je ne connaissais pas la force de ces
„ lignes. Je ne crois pas même que le Général Ho-
„ we la connût alors. On m'a dit depuis que ces
„ lignes étaient faibles & que Putnam, qui y com-
„ mandait sept mille hommes, les avait tous, à la
„ reserve de trois cens, envoyé vers les hauteurs:
„ mais cette circonstance n'était alors connue de
„ personne; il n'était pas possible que le Général
„ Howe en eût connaissance, je ne pensais pas moi-
„ même alors qu'il eût été expédient de forcer les
„ lignes."

Question. „ Savez-vous si Sir William Howe eut
„ soin de suivre les ennemis, aussitôt qu'il fut in-
„ formé qu'ils évacuaient les lignes?"

Réponse. „ Sir William Howe était toujours en
„ action. J'envoyai mon Aide de Camp aux quar-
„ tiers Généraux pour donner avis que ma brigade
„ était prête à marcher; il m'apprit, en revenant,
„ que Sir William Howe était, comme je le soupçon-
„ nai, déjà sorti pour conduire une partie de l'ar-
„ mée."

Question. „ Sur quoi fondez-vous votre opinion

„ que Sir William Howe ne pouvait juger des for-
„ ces des lignes de l'Ennemi le 27 Août?"

Réponſe. „ Je marchai à la tête de ma brigade,
„ vers une place près des lignes de l'Ennemi; je
„ m'emparai d'un poſte où je penſai que je pourrai
„ mieux les voir, ſans laiſſer loin ma brigade; il me
„ fut impoſſible de juger des forces des Ennemis
„ d'aucune des places d'où je pouvais les voir: ce-
„ la me fit déſirer que les Grenadiers n'avançaſ-
„ ſent pas; & je fus charmé d'imaginer que mes
„ idées s'accordaient avec celles de Sir William Ho-
„ we; je préſumai que le Général ne fit rapeler les
„ troupes que parcequ'il ne pouvait ſe former une
„ idée juſte de la force des lignes."

Page 48. A Brunſwyk, au mois de Décembre 1776, Lord Cornwallis était aux trouſſes de l'Ennemi. —— Ils ne ſe ſauverent que de quelques heures & même en rompant un pont ſur le Rariton. —— Ils durent enſuite leur ſalut aux ordres que donna ce Lord de faire halte à Brunswyk.

Le Rariton eſt guéable dans ce lieu, toutes les fois que la marée ſe retire; — Et ſi le noble Général avait eu la liberté d'agir à ſon gré, il eût, ſans doute, pu pourſuivre les Ennemis affaiblis & frappés de terreur jusqu'à la Delaware qu'ils n'auraient jamais pu traverſer ſans tomber entre ſes mains.

Pour répondre à ces aſſertions, je crois qu'il ſuffira d'expoſer le témoignage rendu par le Comte Cornwallis.

Question. „ Eût-il été prudent de pourſuivre
„ les Ennemis de Brunswyk avec ce Détachement
„ de vos troupes, qui, le premier, atteignit cette
„ place?"

Réponſe. „ Comme ma conduite en Amérique
„ n'entre aucunement dans l'examen préſent, je ne
„ me crois certainement pas obligé de rendre actuel-
„ lement à cette Chambre compte de mes actions.
„ C'eſt un pur effet de ma bonne volonté qu'il me plai-
„ ſe de déclarer à préſent que je n'avais aucun jour à
„ gagner un avantage important, que je ne pouvais
„ même pourſuivre les ennemis ſans expoſer à des
„ inconvéniens conſidérables les troupes que j'avais
„ ſous mon commandement."

Queſtion. „ Comment la pourſuite de l'Ennemi
„ depuis Brunswyk aurait-elle occaſionné des in-
„ convéniens pour les troupes que vous comman-
„ diez ?"

Réponſe. „ Nous arrivames à Brunswyk la nuit
„ du 1er Decembre. Nous avions ce jour là fait
„ une marche de vingt milles, à travers des routes
„ extrêmement mauvaiſes. Nous ne ſubſiſtions que
„ des farines que nous trouvions dans la Campagne:
„ & comme les troupes avaient été dans des mar-
„ ches continuelles, même depuis leur premiere
„ entrée dans les Jerſeys, elles n'avaient pas le tems
„ d'apprêter cette farine : les chevaux d'artillerie
„ & ceux du bagage de l'armée étaient dans le der-
„ nier épuiſement, ce qui prouve ſuffiſamment que
„ nous n'étions gueres en état d'entreprendre une

„ longue marche. Le pont du Rariton était rom-
„ pu, ce que occasionna nécessairement un délai
„ d'un jour. Si les Ennemis n'avaient pu passer à
„ Trenton, ils auraient marché le long de la côte
„ Orientale de la Delaware. Tout ce que j'ai dit,
„ prouve, je pense, assez que nous ne pouvions re-
„ tirer des avantages considérables de cette pour-
„ suite."

Question. „ Les troupes que commandait votre
„ Seigneurie étaient-elles en état de marcher avant
„ le 6 du mois ?"

Réponse. „ Les troupes étaient, sans doute, en
„ état de marcher alors."

Question. „ Puisque les troupes étaient en état
„ de marcher avant le 6, quel obstacle vous empê-
„ cha donc de poursuivre votre marche de Bruns-
„ wyk ?"

Réponse. „ Comme l'Ennemi avait tant d'avan-
„ ce sur nous, je ne vois pas qu'il y eût des raisons
„ importantes pour nous déterminer à cette mar-
„ che. Nous avions besoin de renforts, afin de lais-
„ ser des troupes de communication entre Bruns-
„ wyk & Amboy. Il était donc nécessaire de faire
„ attention à un détachement considérable de trou-
„ pes qui passait alors la riviere du Nord sous le
„ Général Lee."

Question. „ Aviez-vous des ordres pour vous ar-
„ rêter à Brunswyk, depuis le premier jusqu'au 6?"

Réponse. „ Je savais que les vues du Général
„ étaient qu'on fît halte à Brunswyk; mais si j'avais

„ vu jour à frapper un coup important, en allant „ plus avant, j'aurais certainement, pris ſur moi „ de l'entreprendre."

Page 48. L'Armée Britannique s'arrêta près d'une ſemaine à Brunswyk. Celle de Washington, compoſée de trois mille hommes, était à Prince-Town à dix-ſept milles de là & tous ſes gros Canons & ſon bagage étaient à Trenton ſur la Delaware à vingt neuf milles de là.

Le Comte Cornwallis vient d'expoſer ci-deſſus les raiſons de faire halte à Brunswyk.

Les forces de Washington conſiſtaient alors en ſix mille hommes, ſans y comprendre le détachement de quatre mille hommes commandé par Lee. Washington ne perdit pas un moment: il fit paſſer le plus promptement qu'il lui fut poſſible, ſon artillerie & ſon bagage ſur la Delaware à Trenton, avant que nous puſſions ſortir de Brunswyk. Il fit auſſi poſter une partie de ſes troupes, laiſſant un corps ſur la rive Orientale, afin d'obſerver nos mouvemens.

Page 46. L'Armée quitta Brunswyk le 7 Décembre à quatre heures du matin & arriva l'après midi vers la même heure à Prince-Town.

Les troupes ſur la Colonne gauche n'arriverent dans leurs cantonnemens le ſoir de la marche vers Prince-Town, que lorſqu'il faiſait obscur; & celles de la Colonne droite que quelques heures dans la

nuit.

huit. Le Comte Cornwallis, pour n'embaraffer fa marche que le moins poffible, laiffa fes tentes derriere lui.

Page 49. Il refta dix-fept heures à Prince-Town; marcha le 8me à neuf heures du matin, & il arriva à Trenton à quatre heures l'après midi.

Ce qui fut caufe qu'on ne fe mit pas en marche de meilleure heure le lendemain, c'eft que les Ennemis avaient rompu un pont qu'on ne pouvait plutôt réparer & mettre en état pour le paffage de l'artillerie.

Page 50. Tout le monde attendait qu'il pafferait cette riviere (la Delaware) vu qu'il eft facile de la traverfer & que ce paffage aurait été fuivi des plus grands avantages.

A celà il me fuffira d'oppofer encore les propres paroles du Comte Cornwallis.

Queftion. „ Fit-on quelques mouvemens afin de „ pourfuivre de l'Ennemi à Trenton, dans le deffein „ de traverfer alors la Delaware?"

Réponfe. „ La nuit que le Genéral arriva à Tren„ ton, il me fit partir de Maidenhead pour avan„ cer av c un détachement confidérable à Coreil's„ Ferry, où les mefures antérieures qu'il avait pri„ fes nous avaient fait concevoir l'efpérance de trou„ ver des bateaux pour traverfer la riviere. Notre

„ attente fut trompée, & nous ne trouvames point
„ de bâteaux."

Queſtion. „ Ce projet de traverſer la Delaware
„ était-il facile à exécuter alors?"

Réponſe. „ Comme la Delaware n'eſt pas guéa-
„ ble & que nous ne pouvions nous procurer des bâ-
„ teaux, il était, comme je l'ai dit, impoſſible de
„ la traverſer."

Page 51. Le Général ayant réſolu de ne point traverſer la Delaware, commença à former ſes cantonnemens d'hiver. Dans cette occaſion il ne montra pas plus de talens militaires, qu'il n'avait montré de vigueur à pourſuivre l'Ennemi. Il disperſa, il étendit ſes cantonnemens depuis Barlington, juſqu'à New-York, dans un eſpace d'environ quatre-vingt-dix milles, diviſant ſes forces en petits partis détachés, qu'il eût été facile à l'Ennemi d'intercepter & de couper l'un après l'autre. Mais cela ne fut pas ce qu'il y eut de plus reprochable dans ſa conduite. Ces poſtes avancés ou ceux qui étaient les plus proches de l'Ennemi furent confiés à des étrangers qui n'entendaient pas le langage du pays.

J'ai parlé ſuffiſamment de cette accuſation dans le compte rendu; mais pour me juſtifier encore mieux, je vais ajouter ici le témoignage du Comte Cornwallis.

Queſtion. „ Croyez-vous avoir des raiſons de
„ penſer que Sir William Howe pouvait ſe juſtifier
„ d'avoir enfermé Trenton dans une chaîne de can-
„ tonnemens & d'y avoir poſté ainſi qu'à Borden-
„ Town les troupes Heſſoiſes avec le 42 Régi-

„ ment ſous le commandement du Colonel Do-
„ nop ?"

Réponſe. „ C'eſt encore ici une affaire d'opi-
„ nion; je la range au nombre des queſtions aux-
„ quelles je ne me crois pas obligé de répondre;
„ mais comme je penſe que ce fut moi qui donnai la
„ premiere idée au Général d'enfermer Trenton &
„ Bordentown dans une chaîne de cantonnemens,
„ je crois qui mon honneur eſt intéreſſé à ce que
„ je réponde à cette queſtion."

„ L'avantage qui devait naturellement réſulter de
„ tenir une ſi grande partie des Jerſeys: les grands
„ encouragemens que nous rencontrâmes parmi les
„ habitans, dont deux ou trois cens vinrent à nous
„ au moins pendant dix jours pour prêter ferment,
„ les grands avantages que nous aurions retirés en
„ nous procurant du fourage & des proviſions, me
„ firent juger qu'il ſerait à propos de riſquer un can-
„ tonnement ſi étendu. La prudence humaine ne
„ pouvait prévoir que la Brigade de Colonel Rhall
„ aurait le malheur de ſe rendre. Je ne craignais
„ aucun danger que celui d'avoir nos quartiers bat-
„ tus pendant l'hiver; & ſuivant mon idée il était
„ plus important de s'attacher à terminer la guerre
„ que d'obtenir deux ou trois victoires. Quant à
„ ce que le Général dit ſur la poſition donnée aux
„ Heſſois à la gauche de ces cantonnemens, je ſuis
„ obligé d'avouer que j'ai toujours eu & que j'aurai
„ toujours la plus haute opinion de ces braves trou-
„ pes. Le revers qu'elles éprouverent à Trenton ne

„ fut que l'effet de l'imprudence & de la négligen-
„ ce de l'officier Commandant. Dans toutes les au-
„ tres occaſions, ces troupes ſe ſont toujours con-
„ duites &, j'ôſe le dire, ſe conduiront toujours,
„ avec le plus grand courage. La conduite de cette
„ même Brigade du Colonel Rhall, à l'attaque du
„ fort Washington, fit l'admiration de toute l'ar-
„ mée.

J'ajouterai à cela le témoignage de Sir George Osborne à qui l'on demandai, „ ſi jamais il entendit le „ Colonel Donop expliquer ſon ſentiment touchant „ le poſte de Trenton ?" Il répondit en ces termes:

„ En conſéquence des relations que ma place me „ donnait dans les troupes Heſſoiſes, j'avais lié a- „ mitié avec le Colonel Donop; & ſouvent, après „ le malheur arrivé à Trenton, il ne pouvait s'em- „ pêcher de me dire que, ſi le Colonel Rhall eût „ executé les ordres dont-il l'avait chargé de la part „ de Sir William Howe, en érigeant des redoutes „ au poste de Trenton, jamais on n'aurait pu, ſui- „ vant lui, forcer la Brigade du Colonel Rhall, a- „ vant qu'il eût pu venir, lui-même, à ſon ſecours „ de Bordentown."

Page 59. Leſquelles (ſavoir toutes les forces de Washington) n'étaient pas moins alors de 4000.

Washington, ayant été joint par le détachement commandé par Lee, n'eut jamais moins d'environ 8,000 hommes.

Page 61. Il n'ouvrit pas la Campagne avant le 12 de Juin.

J'ai répondu ci deſſus à cet article.

Page 61. Ce jour là (12 Juin) le Général Britannique aſſembla ſes troupes à Brunswyk. Washington était campé ſur une éminence au deſſus de Quibble-Town, à neuf milles environ de cette place, ſur la rive ſeptentrionale du Rariton, avec moins de ſix mille hommes de troupes ſans diſcipline & en mauvais état; le Général Sullivan avait encore un détachement de deux mille hommes à Prince-Town, & c'étaient là toutes leurs forces.

D'après les informations que j'eus alors, & ſur la vérité deſquelles je n'ai, depuis, eu aucune raiſon de douter, Washington n'avait gueres moins de dix mille hommes dans ſon camp ſur la hauteur au deſſus de Quibble-Town.

Page 61. Son Camp à Quibble-Town était bien loin d'être inacceſſible ou fortifié. Il était fort & facile à défendre en front, parcequ'il était gardé par le Rariton, & que l'éminence était eſcarpée & de difficile accès: mais à ſon arriere-garde, derriere les montagnes, ou à ſa droite, vers la Delaware, on pouvait très bien tenter l'attaque.

Son Camp était en total d'un auſſi difficile accès à l'arriere-garde qu'en front; Et, d'après toutes les informations que je pus me procurer, une attaque ſur ſon côté droit, eût encore été beaucoup plus hazardeux.

Page 62 Ces circonſtances montraient clairement à Washington que Sir William Howe n'avait pas intention de traverſer la Delaware, & qu'il n'était pas jaloux d'engager une action.

Le Général Washington fut induit à croire que mon intention était de l'attaquer, & s'il n'eût pas compté auſſi parfaitement ſur la force de ſon poſte, il n'y aurait pas reſté longtems.

Page 63. Sir William Howe, avec dix-ſept mille hommes, était en Campagne, en préſence de ſon mépriſable Ennemi.

Je quittai Brunswyk avec environ onze mille combattans. Comme il était néceſſaire de laiſſer les postes d'Amboy & de Brunswyk dans un état particulier de défenſe, on y mit environ trois à quatre mille hommes. J'ai déjà fait une mention particuliere de cette circonſtance dans mon compte rendu.

Page 66. Note.

Cette note eſt une critique ſur la variation de mes plans. Sans doute que j'adoptai ou changeai tour à tour de plan, ſuivant les circonſtances. La variation des circonſtances & la variation de mes plans ſont expoſées dans mon récit ſi amplement qu'il ſerait inutile de s'étendre en diſcuſſions ultérieures.

Page 68 & 69.

L'Auteur adopte ici les argumens vulgaires contre l'expédition dans la Baye de Chesapeak. Si ce que j'ai dit dans mon récit sur cet article ne suffit pas encore, je vais ajouter le témoignage de Sir Andrew Snape Hammond: il est si complet, si clair & si concluant que, selon moi, il est impossible à toute personne impartiale de douter aucunement que cette route n'ait été la meilleure.

Onze Mars 1779.

COMMITTE pour considérer les différens papiers qui furent présentés à la chambre par Mr. Grey, le 19 du mois de Mars passé, conformément à l'Adresse faite à sa Majesté.

MR. FREDERICK MONTAGUE ASSIS.

Sir Andrew Snape Hammond fut appellé & examiné par Sir William & Lord Howe.

Question. „ Avez-vous servi dans l'Escadre com-
„ mandée par Lord Howe, dans l'Amérique septen-
„ trionale, en 1777 ?"
Réponse. „ Oui, je commandai une escadre dé-
„ tachée sur les côtes de la Delaware & de la Vir-
„ ginie, un an & demi, excepté dans quelques in-
„ tervalles antérieurs à cette époque."
Question. „ Avez-vous été employé à comman-
„ der un détachement de Frégates, pour veiller sur
„ les mouvemens de Rébelles sur la Delaware, plu-
„ sieurs mois avant l'arrivée de la flotte Britanni-

„ que, à la hauteur de l'embouchure de cette rivie-
„ re, le 30 Juilliet 1777 ?"

Réponſe. „ J'étais employé dans cette partie du
„ ſervice pluſieurs mois auparavant."

Queſtion. „ Combien de vaiſſeaux & d'autres bâti-
„ mens croyez-vous que contenait cette flotte : je
„ veux parler de la flotte Britannique qui parut à la
„ hauteur de la Delaware ?"

Réponſe. „ Deux cens cinquante voiles."

Queſtion. „ La navigation de la Delaware était-
„ elle difficile & périlleuſe, à raiſon des bancs de ſa-
„ ble & de la rapidité des marées ?"

Réponſe. „ Oui certainement. Je ne connais point
„ de riviere dont la navigation ſoit auſſi difficile."

Queſtion. „ Etait-elle encore moins praticable
„ pour le prompt paſſage des grands vaiſſeaux de
„ guerre ?"

Réponſe. „ Les grands vaiſſeaux de guerre ne
„ peuvent la naviguer que dans certains endroits &
„ à des tems particuliers de la marée."

Queſtion. „ Quelle compte rendites-vous à Lord
„ Howe le 30 Juilliet, ſur la poſition des Ennemis
„ ſur la riviere de la Delaware ?"

Réponſe. „ Le compte que je puis me ſouvenir
„ d'avoir rendu ce jour là à Lord Howe était que
„ j'avais reçu avis le jour auparavant, que le Géné-
„ ral Washington avait traverſé la Delaware & qu'il
„ marchait de Philadelphie à Wilmington."

Queſtion. „ Qu'avez-vous penſé de la nature des
„ côtes de Penſylvanie, rélativement à la facilité de

„ communiquer avec les parties intérieures du pays
„ jusqu'au Reedy-Island ?"

Réponse. „ La côte de la Delaware du Cap Hinlopen jusqu'au Reedy-Island est partout un terrein bas & marécageux, rempli de criques, & ne communiquant avec le pays élevé que par des chaussées."

Question. „ Quelle était la nature de la riviere du même côté, depuis le Reedy-Island jusqu'à New-Castle ?"

Réponse. „ Dans quelques endroits, elle était marécageuse, il y avait dans d'autres quelques places commodes pour la descente."

Question. „ Quelle étendue de débarquement pensez-vous que la flotte eût occupé dans une partie du Canal navigable de la Delaware, depuis le Reedy-Island jusqu'à Chester ?"

Réponse. „ La principale partie du Canal de la riviere est si étroite, jusqu'à ce qu'on ait passé Wilmington, ou plûtôt jusqu'au de là de New-Castle, que je pense qu'il ne faudrait pas moins de quatre milles, & peut-être plus."

Question. „ A quelle distance faudrait-il que les navires & autres batimens se tinssent de la rive, dans une pareille descente ?"

Réponse. „ A une portée de fusil des deux rives, à une portée de canon dans toutes les places, & dans quelques endroits à la portée du mousquet."

Queſtion. „ Combien les marées de la Delawa-
„ re font-elles de milles en un heure?"

Réponſe. „ Environ trois ou quatre."

Queſtion. „ Qu'entendez-vous par la *Garde-*
„ *d'eau* que les Rébelles avaient pourvue, pour ob-
„ ſtruer la navigation de la riviere, c'eſt-à-dire tou-
„ te la force de la riviere?"

Réponſe. „ Il y avait deux frégates à Philadel-
„ phie, qui n'étaient pas completes en nombre
„ d'hommes. Au Mud-Island où était le fort, il y
„ avait un vaiſſeau appellé le Province Ship, monté
„ de dix-huit canons de dix-huit livres; La Frégate
„ la Delaware de vingt-huit canons de douze; Deux
„ Chebecks, ayant chacune deux canons de 24 à
„ leur avant, deux de 18 à la poupe, & chacun
„ quatre de 9 au milieu — un Brigantin monté de
„ ſix canons de 12. —— Deux Batteries flottantes,
„ l'une de douze canons de 18, l'autre de 10; ces
„ canons étaient mobiles des deux côtés — Treize
„ galeres à rames, ayant chacune un canon depuis 18
„ juſqu'à trente deux livres — Trente ſix barques à
„ rame ou demi-galeres ayant chacune un canon ou
„ de 6 ou de 4. — Je penſe qu'il n'y avait rien autre,
„ excepté vingt-cinq à trente deux radeaux à-feu,
„ chacun compoſé de cinq étages liés enſemble."

Queſtion. „ Trouvâtes vous enſuite que votre
„ compte au ſujet de la Garde-d'eau était bien fon-
„ dé?"

Réponſe. „ J'ai vu le tout par moi-même."

Queſtion. „ Les bateaux attachés aux vaiſſeaux

„ de guerre, étaient-ils d'une conſtruction & d'une
„ force, propres à réſiſter à leur Garde-d'eau pen-
„ dant le ſervice de nuit ?"

Réponſe. „ Certainement non."

Queſtion. „ Les petits bâtimens armés de la flot-
„ te, étaient-ils propres à cet objet, en exceptant
„ la Galere Cornwallis ?"

Réponſe. „ Point du tout."

EXAMEN

fait par les autres membres.

Queſtion. „ Quelle eſt la nature de la rive au
„ deſſus du Reedy-Island & au deſſous de Wilming-
„ ton, relativement à la ſituation plate du pays &
„ à la facilité de couvrir une deſcente par les vais-
„ ſeaux ?"

Réponſe. „ J'ai dit auparavant que la rive entre le
„ Reedy-Island & New-Caſtle eſt marécageuſe en
„ quelques lieux & qu'il y a des endroits où l'on
„ peut débarquer au deſſus de New-Caſtle juſqu'a
„ la crique de Wilmington."

Queſtion. „ L'armée eût-elle pu débarquer, ou
„ à New-Caſtle, ou dans quelques parties de la ri-
„ ve occidentale de la Delaware entre New-Caſtle
„ & le Reedy-Island ?"

Réponſe. „ Une armée peut deſcendre partout
„ où elle ne rencontre aucune oppoſition."

Queſtion. „ Penſez-vous que dans le tems où

„ vous rendites compte, la poſition des Rébelles „ était telle, qu'ils auraient pu faire une oppoſi- „ tion, de façon à empêcher la deſcente de nos trou- „ pes, ſoutenues par la flotte?"

Réponſe. „ Voilà une queſtion à laquelle il m'eſt „ impoſſible de répondre; il aurait fallu que j'euſſe „ connu les forces qui ſe feraient probablement op- „ poſées à nous."

Queſtion. „ A combien penſeriez-vous que ces „ forces pourraient être portées?"

Réponſe. „ D'après les meilleures informations „ je ſus que le Général Washington était dans la „ Campagne avec toute ſon armée."

Queſtion. „ Dansquelle partie de la Campagne?"

Réponſe. „ On me dit que c'était à Wilming- „ ton."

Queſtion. „ Vu la ſituation de Wilmington re- „ lativement à New-Caſtle, aurait-on pu employer „ des troupes poitées à Wilmington pour empêcher „ une deſcente à New-Caſtle ou au deſſous de New- „ Caſtle?"

Réponſe. „ Je penſe que l'armée Rébelle aurait „ marché vers l'endroit où l'armée Britannique au- „ rait voulu débarquer; je ne crois pas que l'armée „ Rébelle fût dans l'intention de reſter poſtée à „ Wilmington."

Queſtion. „ Penſez-vous que les troupes Rébel- „ les auraient pu s'emparer de New-Caſtle, ſi elles „ s'y étaient rendues?"

Réponse. „ Il n'y a qu'un officier de terre qui
„ puisse répondre à cette question."

Question. „ Croyez-vous à présent que les trou-
„ pes Rébelles étaient à Wilmington ou près de
„ là ?"

Réponse. „ D'après les ouvrages que j'ai vus à
„ Wilmington, j'ai raison de penser que l'armée des
„ Rébelles y était alors le 30 Juilliet."

Question. „ Savez-vous qu'il y a une grande rou-
„ te à l'Occident qui conduit de New-Castle à la
„ tête de Elk ?"

Réponse. „ Je l'ai ouï dire."

Question. „ Pensez-vous qu'on eût pu empêcher
„ l'armée Rébelle de prendre sa marche de la tête
„ de Elk, de la maniere qu'ils l'auraient fait se-
„ lon vous, pour marcher de Wilmington à New-
„ Castle ?"

Réponse. „ J'ai peu de connaissance sur la mar-
„ che des armées."

Question. „ Quelle est la distance de New-Castle
„ à la tête de Elk ?"

Réponse. „ La carte indique dix-sept milles."

Question. „ Quelle est la distance par mer du
„ Cap Hinlopen à la tête de Elk ?"

Réponse. „ D'environ trois cens cinquante milles."

Question. „ N'y a-t-il pas bien des difficultés
„ pour naviguer à la tête de Elk ?"

Réponse. „ Il y a quelques difficultés; mais la
„ navigation de Chesapeak est, en général, extrê-
„ mement facile."

Queſtion. „ Quelle eſt la diſtance du Reedy-Is-„ land à New-Caſtle ?"

Réponſe. „ De cinq ou ſix milles."

Queſtion. „ La flotte n'aurait-elle pu ancrer en „ sûreté au deſſous du Reedy-Island, à peu de di-„ ſtance du Reedy-Island ?"

Réponſe. „ Il n'y a pas une partie de la Dela-„ ware entre les bancs de Sable, où elle eût pu s'ar-„ rêtter, ſans être expoſée aux radeaux-à-feu."

Queſtion. „ La flotte, en retournant à la Dela-„ ware, n'était-elle pas néceſſairement expoſée aux „ brûlôts ?"

Réponſe. „ Quand la flotte arriva de Cheſapeak, „ les vaiſſeaux vinrent par détachemens, & nous „ étions en poſſeſſion des Chevaux de Friſe de l'En-„ nemi depuis le Reedy-Island."

Queſtion. „ A quelle diſtance du Reedy-Island „ étaient les Chevaux de Friſe ?"

Réponſe. „ A environ dix-huit à vingt milles."

Queſtion. „ La flotte n'aurait-elle pu aller par „ détachemens le 30 Juilliet & au commencement „ d'Aout ?"

Réponſe. „ Cela dépend de la maniere dont l'Of-„ ficier commandant jugerait à propos de les con-„ duire."

Queſtion. „ Quand vous rendites votre compte „ le 30 Juilliet, à bord de l'aigle, exposâtes-vous „ ce que vous ſaviez relativement à Wilmington, „ comme une raiſon propre à engager le Comman-„ dant en chef de monter la Delaware ?"

Réponse. „ Je n'avais d'autre motif que de m'ac-
„ quitter de mon devoir & d'exposer particulierement
„ au Commandant en chef toutes les informations
„ que j'avais recueillies."

Question. „ N'y eût-il pas d'autres informations
„ données dans le même tems?"

Réponse. „ Je ne m'en rapelle aucune."

Question. „ Pour quelle raison croyez-vous que
„ le Commandant en chef se rendit à Chesapeak,
„ au lieu d'aller à la Delaware?"

Réponse. „ Comme on ne me donna pas des rai-
„ sons qui fussent publiques, je pense que la Cham-
„ bre ne trouvera pas mauvais que j'évite de m'ex-
„ pliquer sur les raisons particulieres qui me furent
„ communiquées."

Question. „ Quelle est la largeur de la riviere
„ opposée à New-Castle?"

Réponse. „ La largeur de la riviere qui est vis-
„ à-vis New-Castle est d'environ trois milles."

Question. „ Quelle est la largeur du Canal navi-
„ gable dans cette place?"

Réponse. „ Elle est dans cet endroit d'environ
„ deux milles, & plus bas beaucoup plus étroite."

Question. „ Quelle est sa largeur dans les en-
„ droits les plus étroits du bas, entre les bancs de
„ Pickpat & le fort Penn?"

Réponse. „ Dans les lieux les plus étroits, il n'y
„ a pas plus d'un demi mille d'un banc à l'autre."

Question. „ Depuis le 30 Juilliet, combien de
„ jours la flotte aurait-elle employés pour venir

„ à l'ancre devant le Reedy-Island, de maniere à
„ pouvoir débarquer les troupes?"

Réponſe. „ Comme la choſe dépend entierement
„ des vents, il eſt impoſſible de répondre directe-
„ ment; mais je croirais qu'il ne faudrait pas moins
„ de quatre ou cinq jours."

Queſtion. „ Et combien, en ſuppoſant un vent
„ favorable?"

Réponſe. „ Trois ou quatre jours avec un vent
„ favorable."

Queſtion. „ Toute la flotte, vaiſſeaux de guerre
„ & transports?"

Réponſe. „ J'ai déjà dit, auparavant, que les
„ Vaiſſeaux de guerre ne pouvaient paſſer qu'à tra-
„ vers certains bancs, à des tems particuliers de la
„ marée."

Queſtion. „ Penſez-vous que les forces navales de
„ l'Ennemi auraient été le plus grand obſtacle au
„ débarquement des troupes au deſſus du Reedy-
„ Island?"

Réponſe. „ Oui je le penſe. Les galeres à rames
„ ſurtout ſont conſtruites de façon à naviguer dans
„ les eaux les plus baſſes. Elles pourraient ſe tenir
„ ſur les bas-fonds de la riviere, à des diſtances où
„ le canon des Vaiſſeaux ne pourrait les atteindre."

Queſtion. „ Le canon des Vaiſſeaux n'aurait-il
„ pu porter ſur l'angle de New-Caſtle?"

Réponſe. „ Oui certainement."

Queſtion. „ Connaiſſez-vous la riviere St. Lau-
„ rent; ſavez-vous combien elle coule de *noeuds* au
„ tems de la Marée?"

Ré-

Réponse. „ Je n'y ai jamais été."

Question. „ N'avez-vous jamais été instruit par „ des avis fidéles, combien elle coule de noeuds?"

Réponse. „ J'ai appris que la marée y était ra- „ pide, mais je n'ai jamais su d'une maniere posi- „ tive à quel dégré. "

Question. „ Croyez-vous que la riviere St. Lau- „ rent soit aussi rapide que la Delaware ?"

Réponse. „ Je ne puis en parler avec certitude."

Question. „ Savez-vous avec quelle rapidité l'Hum „ ber coule dans les tems de marée ?"

Réponse. „ Je ne le sais pas."

Question. „ Connaissez-vous la Severne ?"

Réponse. „ Je ne la connais pas,"

Question. „ Diriez-vous qu'une marée qui coule „ trois noeuds & demi dans une heure est rapide ?"

Réponse. „ Ce serait, selon moi, une marée très „ rapide."

Question. „ N'avez-vous pas appris que la riviere „ St. Laurent coule dix noeuds en une heure."

Réponse. „ Je ne l'ai jamais su."

Question. „ La rapidité de la marée & la largeur „ de la riviere ne font-elles pas une grande diffé- „ rence dans le danger à craindre des radeaux à „ feu ?"

Réponse. „ Je penserais que plus la marée est „ rapide, plus le danger des radeaux à feu est grand, „ si le Canal est le même."

Question. „ Les radeaux à feu n'auraient-ils pas „ flotté sur quelque partie de cette largeur de trois

„ milles, dans une haute marée ou dans une ma-
„ rée de trois quarts ?"

Réponſe. „ Ils auraient certainement flotté dans
„ tous les endroits de la riviere vis-à-vis New-Cas-
„ tle; mais comme ils n'étaient conduits que par les
„ galeres, il eſt à préſumer qu'on n'en aurait fait
„ uſage que dans le Canal."

Queſtion. „ Ayant dit que les frégates pour-
„ raient avancer aſſez pour que leur canon portât à
„ l'angle de New-Caſtle, ſi le débarquement des trou-
„ pes eût été tenté ſous les frégates; & les frégates
„ étant rangées autour pour les protéger, les gale-
„ res de l'Ennemi ſe ſeraient-elles avanturées ſous
„ le feu des frégates ?"

Réponſe. „ Les forces navales de l'Ennemi étaient
„ conſtruites de façon à faire feu dans le courant de
„ la marée; la marée était trop rapide pour que
„ les vaiſſeaux de guerre puſſent naviguer dans
„ tous les ſens. Je m'étais d'abord apperçu
„ que les galeres étaient fort incommodées ſans
„ qu'il fût beaucoup en mon pouvoir de leur cau-
„ ſer du mal; & je conçois, en conſéquence, que ſi
„ on les avait augmentées depuis la derniere fois que
„ j'avais été dans la riviere, on n'aurait ſurement
„ pas été négligent dans un article d'une auſſi
„ grande importance."

Queſtion. „ Les galeres s'avanturerent-elles ja-
„ mais à la portée de vos canons, aſſez près pour
„ engager l'action ?"

Réponſe. „ Oui, à la portée d'un feu direct."

Queſtion. „ Eurent-elles aucun engagement avec
„ vous ?"

Réponſe. „ Elles eurent deux engagemens avec
„ moi, une fois pendant cinq heures, une autre fois
„ pendant ſix heures, deux jours différens."

Queſtion, „ Quels jours cela arriva-t-il ?"

Réponſe. „ Le ſept & le huit du mois de May
„ 1776. "

Queſtion. „ N'y avait-il que des galeres ? où s'y
„ trouvait-il des frégates ?"

Réponſe. „ Il n'y avait que treize galeres, ac-
„ compagnées de brûlôts."

Queſtion. „ Quel mal cauſerent-elles dans votre
„ Vaiſſeau ?"

Réponſe, „ Elles tuerent deux hommes, en bleſ-
„ ſerent ſix, endommagerent conſidérablement les
„ mâts & mirent tous les voiles hors d'état de ſer-
„ vice."

Queſtion. „ Cela ſe fit-il dans ces onze heures
„ des deux engagemens de deux jours ?"

Réponſe. „ Oui. J'ai parlé pour ce tems là."

Queſtion. Quelles forces aviez-vous alors ?"

Réponſe. „ Nous avions le Roebuck de 44 ca-
„ nons, le Liverpool de 28, & deux alléges ar-
„ mées."

Queſtion. „ Etait-ce là le dommage cauſé à tous
„ les vaiſſeaux, ou ne parlez-vous que du vôtre ?"

Réponſe. „ Ce que j'ai dit auparavant n'eſt que
„ pour le Roebuck."

Queſtion. „ Quel fut le dommage cauſé aux au-
„ tres Vaiſſeaux?"

Réponſe. „ Le Liverpool fut endommagé dans
„ les mâts & les voiles, pluſieurs des gens à bord
„ furent bleſſés; mais je ne me rappelle pas s'il y
„ en eut de tués."

Queſtion. „ Combien Lord Howe avait-il de fré-
„ gates le 30 Juilliet ?"

Réponſe „ Trois autant que je puis me rap-
„ peller. Il y en avait encore trois de plus, dans
„ la Delaware avec le Roebuck."

Queſtion. „ Combien de Vaiſſeaux de cinquante
„ canons ?"

Réponſe. „ Deux je penſe."

Queſtion. „ Savez-vous le dommage que vous
„ cauſâtes aux galeres ?"

Réponſe. „ Je n'en ai jamais ouï parler d'une ma-
„ niere poſitive; je crois auſſi que nous ne leur fi-
„ mes pas grand mal: elles étaient ſi petites qu'il
„ était difficile de les atteindre à la portée du ca-
„ non."

Queſtion. „ Les galeres auraient-elles pu attein-
„ dre leur but & employer avec ſuccès leurs radeaux
„ à feu, ſans venir à la portée du canon des fré-
„ gates ?"

Réponſe. „ Quand les Rébelles mettaient le feu
„ à des radeaux-à-feu, leurs galeres ne les quittaient
„ jamais, qu'elles ne fuſſent à demie portée du
„ canon."

Queſtion. „ Quels Vaiſſeaux pouvez-vous dire „ que les Rébelles ont attaqué avec les radeaux-à-„ feu, & quel en a été l'effet ?"

Réponſe. „ Ils attaquerent à différentes repriſes „ l'Eſcadre que je commandais avec des radeaux-à-„ feu: La premiere fois à la hauteur de Cheſter, „ où le canal a environ un tiers de mille de lar-„ ge; les Vaiſſeaux étaient alors à prendre des „ gens à bord, lorſque les Ennemis firent avancer „ leurs radeaux-à-feu. Ils vinrent à demi portée du „ canon avant de mettre le feu aux radeaux: ils fi-„ rent en même tems une décharge de leurs gale-„ res. — La marée était très forte. — Les vais-„ ſeaux furent obligés de couper leurs cables, pour „ éviter les radeaux-à-feu, & pour fournir aux ba-„ teaux la facilité d'écarter ces radeaux. Quand les „ Vaiſſeaux eurent jetté, leur canon atteignit les „ galeres, ce qui les diſperſa, & par ce moyen les „ bateaux eurent la facilité de pouſſer les radeaux-„ à-feu ſur le rivage; mais dans le même tems les „ Vaiſſeaux coururent grand riſque de toucher; ce „ fut un grand bonheur qu'ils échapperent à ce „ danger."

Queſtion. „ N'avez-vous pas dit que cela arriva „ dans un endroit où le fleuve n'avait que le tiers „ d'un mille de large; & qu'à New-Caſtle il y a „ un canal navigable de deux milles ?"

Réponſe. „ Oui je l'ai dit. Ce que j'ai raconté, „ arriva à la hauteur de Cheſter, où il y a une Isle, „ directement ſituée vis à vis le lieu d'où s'étend

„ un banc de fable qui refferre la largeur du Canal
„ à un tiers de mille."

Queftion. „ Avez-vous jamais vu quelque exemple
„ d'un radeau-à-feu, s'accrochant à un de nos
„ Vaiffeaux & y mettant le feu ?"

Réponfe. „ Je n'en fais aucun. Les précautions
„ qu'on prenait, l'ont toujours empêché."

Queftion. „ Le noble Amiral n'aurait-il pas pu
„ également, par fa prudence & fon habileté, l'empêcher
„ à New-Caftle, fi la flotte fe fût avancée
„ jufques là, après le 30 de Juilliet ?"

Réponfe. „ Si la flotte était arrivée toute entiere
„ devant Wilmington, je penfe que les ennemis auraient
„ regardé cet événement comme pouvant entraîner
„ de fi grandes conféquences, que, dans la
„ nuit, ils auraient employé toutes leurs forces
„ pour effectuer ce deffein; s'ils l'avaient entrepris
„ & s'ils euffent conduit leur expédition avec quelque
„ courage, ils auraient sûrement jetté la flotte
„ dans une grande confufion, vû que nous n'avions
„ aucunes fortes de bateaux pour faire face à leurs
„ bateaux à trente fix rames & à leurs treize galeres."

Queftion. „ Si les frégates avaient été placées au
„ dehors autour des batimens employés à débarquer
„ les troupes, comment les galeres & les barques à
„ rames auraient-elles paffé les frégates; comment
„ même fe feraient-elles avanturées de les paffer
„ fuivant votre opinion ?"

Réponfe. „ Comme les Ennemis étaient en pos-

„ ſeſſion des deux rives oppoſées, je penſe qu'il eût
„ été très poſſible aux galeres de paſſer ſous les fré-
„ gates & de touer dans la flotte leurs radeaux-à-
„ feu."

Queſtion. „ Le fleuve étant conſidéré comme
„ ayant trois milles de large, quelle protection les
„ Rébelles, étant en poſſeſſion de la côte Orientale,
„ auraient-ils été en état de donner aux galeres &
„ aux barques à rames, deſcendant le fleuve près
„ de la rive occidentale, à trois milles de diſtance,
„ ce qu'elles auraient fait néceſſairement pour in-
„ quiéter nos troupes dans leur débarquement ?"

Réponſe. „ Les galeres n'avaient beſoin d'au-
„ cune protection du côté de la rive; elles pouvaient
„ aller dans tous les endroits & s'arrêter dans les
„ eaux baſſes juſqu'à ce qu'elles fuſſent venues à
„ bout de leur deſſein; elle ſe feraient alors reti-
„ rées dans quelques criques au deſſus ou au deſ-
„ ſous, autant qu'il aurait convenu à leur deſſein."

Queſtion. „ Les eaux baſſes ne s'étendent-elles
„ pas à l'Elk du Canal où nos Vaiſſeaux ſe feraient
„ placés pour couvrir le débarquement des trou-
„ pes ?"

Réponſe. „ Il y a des eaux baſſes partout des
„ deux côtés, excepté à la ville de New-Caſtle."

Queſtion. „ Ainſi comme il n'y a point d'eaux
„ baſſes à New-Caſtle, les galeres qui feraient deſ-
„ cendues pour entrer dans les eaux baſſes, à l'eſt
„ du Canal, auraient-elles pu empêcher le débar-
„ quement de nos troupes, en dirigeant les ra-

„ deaux-à-feu contre elles ou d'une autre maniere ."

Réponse. „ Je ne pense pas que les galeres se se-
„ raientarrêttées des deux côtés: on les aurait em-
„ ployées pour empêcher le débarquement sur la
„ rive occidentale."

Question. „ Les galeres auraient-elles alors réti-
„ ré quelque avantage des eaux basses ?"

Réponse. „ Certainement: J'ai seulement dit qu'il
„ n'y avait point de bas-fonds à New-Castle: il n'y
„ a point d'eaux basses au dessus ni au dessous."

Question. „ Les galeres se seraient-elles arrêttées
„ quelque part sous nos frégates à la rive Orientale?
„ auraient-elles pu rendre quelque service sans être
„ exposées à notre feu ?"

Réponse. „ Oüi tel est mon sentiment. Il y a
„ tant de passages & de criques, au dessus & au
„ dessous de New-Castle, que leurs galeres pou-
„ vaient aller s'y placer ; & par l'avantage d'un ma-
„ rais fort bas, faire beaucoup de ravage avec le
„ canon, tandis que nos frégates n'auraient pu voir
„ que leurs mâts."

Question. „ Le feu des frégates n'aurait-il pu
„ porter sur la rive ?"

Réponse. „ J'ai déjà déclaré qu'il y a seulement
„ une portée de canon d'une rive à l'autre, excepté
„ justement au dessus de New-Castle.

Question. „ Combien près une frégate de 36
„ canons peut elle s'approcher du rivage vis à vis
„ New-Castle "

Réponse. „ Exactement auprès du quai."

Ques-

Queſtion. „ Combien un Vaiſſeau de 50 canons
„ pourrait-il s'en approcher ?"

Réponſe. „ A peu près d'auſſi près."

Queſtion. „ Savez-vous, ſi avant le 30 Juilliet, il
„ y avait une batterie de l'Ennemi, montée le long
„ de la riviere, au deſſous de Billingsport ?"

Réponſe. „ Non. Je n'en ai rien ſu."

Queſtion. „ Avez-vous ſu s'il y avait quelque
„ corps de troupes dans quelque endroit le long
„ de la rive occidentale du fleuve ?"

Réponſe. „ J'ai déjà dit que j'avais appris par
„ des informations que le Général Washington était
„ là avec ſon armée."

Queſtion. „ Vos informations vous avaient elles
„ appris que le Général Washington ou quelque par-
„ tie de ſon armée étaient arrivés juſqu'à Wilming-
„ ton ?"

Réponſe. „ Les informations que je reçu ve-
„ naient de perſonnes qui ne m'avaient jamais trom-
„ pé : ainſi j'avais toutes les raiſons de penſer qu'el-
„ les étaient vraies. Les informations que je don-
„ nais à l'Amiral étaient que le Général Washing-
„ ton avait traverſé la Delaware avec ſon armée &
„ qu'il était allé prendre poſte à Wilmington."

Queſtion. „ L'Ennemi avait-il des gardes d'eau
„ ou des défenſes à flot ou des défenſes à bord dans
„ la Baye de Cheſapeak, quand la flotte remonta la
„ riviere ?"

Réponſe. „ Il n'en avait point."

Queſtion. „ Les Rébelles avaient-ils des troupes „ poſtées ſur la rive ?"

Réponſe. „ Aucunes que je ſache."

Queſtion. „ Quelle eſt la largeur du Canal na- „ vigable de la Delaware à New-Caſtle ?"

Réponſe. „ De près de deux milles."

Queſtion. „ Je ſuppoſe qu'on eût entrepris de „ débarquer à New-Caſtle, les uns en bateaux, & „ d'autres à bord, & que les galeres à rames euſ- „ ſent obligé les Vaiſſeaux de couper leurs cables „ pour éviter les radeaux à feu, ou qu'elles euſſent „ cauſé d'autres déſordres dans la flotte avec ces ra- „ deaux à feu; quelles auraient été les ſuites de cet „ événement ?"

Réponſe. „ Je penſe que les conſéquences au- „ raient été des plus funeſtes: dans un Canal auſſi „ étroit, il n'aurait pas été poſſible à la flotte de „ mettre à la voile pendant la nuit."

Queſtion. „ Cela n'aurait-il pas expoſé la partie „ des troupes débarquées à être coupée ?"

Réponſe. „ Cela aurait dépendu des forces ve- „ nues pour les attaquer."

Queſtion. „ Quoiqu'il n'y ait pas de batteries „ élevées, ne ſerait-il pas au pouvoir d'un Ennemi „ pourvu de forces conſidérables & de canon, de „ conduire les choſes de façon à cauſer beaucoup de „ mal aux Vaiſſeaux dans une riviere ?"

Réponſe. „ Oui certainement."

Queſtion. „ Prendriez-vous ſur vous, conſidé- „ rant toutes les circonſtances que vous pouviez ob-

„ ferver, d'indiquer la Delaware comme une riviere „ propre au débarquement d'une armée, eû égard „ aux forces placées fur la rive & à la quantité des „ forces qui feraient fur la riviere ?"

Réponfe. „ J'ai toujours été d'opinion qu'il fal- „ lait éviter de débarquer en préfence d'un ennemi, „ s'il était poffible de s'acquitter du fervice d'un „ autre façon."

Queftion. „ N'y avait-il pas alors dans la Dela- „ ware quelque chofe de particulier dans les cir- „ conftances des chofes qui fît une exception dans „ cette régle générale en faveur d'une descente ?"

Réponfe. „ Rien que j'aye fu."

Queftion. „ Indépendamment des informations „ que vous reçutes concernant l'armée du Général „ Washington, avez-vous appris qu'il y eût dans „ ce tems là, d'autres troupes fur la rive Occiden- „ tale de la Delaware ?"

Réponfe. „ Je fus que la milice appartenante à „ chacun des Comtés était postée là, & que, de „ Cedar-Creek au Reedy-Island, il n'était pas pos- „ fible de faire débarquer un bateau, fans qu'il ac- „ courût des hommes armés pour s'oppofer à la „ descente."

Queftion. „ Avez-vous quelques avis fur le nom- „ bre des troupes dont les milices étaient alors „ compofées fur la rive Occidentale de la Dela- „ ware ?"

Réponfe. „ Les Régimens de milices étaient, „ dans tous les Comtés, généralement portés à

„ 4 ou 500 hommes. Il y avait, pour les com-
„ mander, un Brigadier-Général nommé Rod-
„ ney."

Queſtion. „ Entendez vous par ces milices, cel-
„ les des Comtés inférieurs ſur la Delaware ?"

Réponſe. „ Oui."

Queſtion. „ Combien y a-t-il du Cap Hinlopen
„ au Cap Charles, à l'embouchure de la Baye de
„ Cheſapeak ?"

Réponſe. „ Entre 140 & 150 milles."

Queſtion. „ Donnâtes-vous, le 30 Juilliet, votre
„ avis & votre opinion à Lord Howe de laiſſer la
„ Delaware & d'aller par la Baye de Cheſapeak ?"

Réponſe. „ Comme je ne fus jamais conſulté pu-
„ bliquement, je ne donnai jamais d'avis publics."

Queſtion. „ Les différens obſtacles que vous avez
„ expoſés contre le débarquement de l'armée dans
„ la Delaware, & le voyage de la flotte en remon-
„ tant la riviere, n'étaient-ils pas connus avant que
„ Lord Howe arriva à l'embouchure de la Delawa-
„ re, tous étant, à la réſerve de l'armée du Général
„ Washington, en marche vers Wilmington ?"

Réponſe. „ Je n'informai jamais l'Amiral de ces
„ ſortes d'obſtacles. —— Je ne puis dire s'il en eut
„ connaiſſance de quelque autre part."

Queſtion. „ L'Amiral n'aurait-il pu recevoir des
„ informations complettes ſur cet objet, avant qu'il
„ mit à la voile de New-York ?"

Réponſe. „ Il l'aurait certainement pu : je pen-
„ ſerais même qu'il en reçut."

Queftion. „ Combien la flotte differa-t-elle fa
„ marche à la hauteur de la Delaware ?"

Réponfe. „ Le delai ne fut pas de deux heu-
„ res."

Queftion. „ Quel vent aviez-vous alors ?"

Réponfe. „ Un vent du Nord. —— Le tems a-
„ vait été au fud peu auparavant. Le vent du Nord
„ venait juftement de s'élever."

Queftion. „ Combien le vent du Nord dura t-il ?"

Réponfe. „ Jufqu'au foir du même jour & pas
„ plus longtems."

Queftion. „ Quels font les vents qui regnent
„ le plus fréquemment fur la côte vers la fin de
„ Juilliet ?"

Réponfe. „ C'eft le vent du Sud ; mais fouvent
„ auffi celui d'Oueft & de Nord-Oueft, furtout pen-
„ dant la nuit.

Queftion. „ Quand vous parliez du dommage
„ que l'on aurait pu nous caufer par les radeaux-à-
„ feu, n'aviez-vous pas intention de parler feu-
„ lement de ce qu'ils auraient fait pendant la nuit?"

Réponfe. Oui, c'eft ce que j'entend. Mais com-
„ me l'Ennemi avait encore des brûlôts, je penfe
„ qu'on aurait employé ceux-ci pendant le jour, avec
„ autant d'effet contre une flotte à l'ancre qu'on
„ en aurait pu craindre des radeaux à feu pendant
„ la nuit."

Queftion. „ Penfez-vous qu'avec un vent du Sud
„ l'Ennemi aurait pu porter obftacle à la flotte de

„ façon à arrêter ſon cours, avant qu'elle arrivât au
„ Reedy-Island ?"

Réponſe. „ Je ne le penſe pas; ſi toutefois nous
„ euſſions pu compter ſur la durée du vent du Sud.
„ J'obſerverai que les vents du Sud ne ſoufflent que
„ pendant le jour & les vents du Nord pendant la
„ nuit."

Queſtion. „ En combien d'heures peut-on navi-
„ guer du Reedy-Island à New-Caſtle, avec un
„ bon vent & une marée courante ?"

Réponſe. „ En une heure tout au plus avec un
„ ſeul Vaiſſeau. Mais la choſe eſt bien différente
„ avec une flotte."

Queſtion. „ Suppoſé que les Vaiſſeaux euſſent
„ remonté dans le jour à New-Caſtle avec un vent
„ du Sud & une marée courante, aurait-il été poſ-
„ ſible aux brûlôts, aux radeaux à feu & aux galeres
„ de les troubler ou d'empêcher le débarquement des
„ troupes, ſi l'Ennemi poſté ſur la rive n'eût ôſé
„ faire aucune attaque ?"

Réponſe. „ Je penſe que ſi la flotte eût remonté
„ la Delaware, les Rébelles n'auraient pas manqué
„ de faire deſcendre leurs forces navales contre la
„ flotte; & que ſi la flotte eût trouvé dans ſon
„ cours l'avantage que l'honorable Monſieur vient
„ de mentionner, ils auraient certainement navigué
„ devant la flotte, & lors qu'ils ſe feraient arrêtés
„ pour débarquer les troupes, les galeres auraient
„ naturellement conſervé leur poſition."

Queſtion. „ Si tous ces obſtacles que vous ex-

„ poſés, s'étaient offerts, feraient-ils venus de tou-
„ tes les galeres & non des brûlôts ou des radeaux
„ feu ? Eſt ce-là ce que vous voulez dire ?"

Réponſe. „ Les brûlôts & les radeaux-à-feu n'au-
„ raient rien pu faire, ſi nous avions eu l'avantage
„ d'un bon vent & d'une marée courante."

Queſtion. „ Penſez-vous qu'un certain nombre
„ de galeres, à la hauteur de New-Caſtle, que vous
„ dites être ſi élevé juſqu'au rivage, qu'une fréga-
„ te pouvait avancer juſqu'au quai, & un Vaiſſeau
„ de cinquante canons preſque à la même diſtance,
„ auraient pu oppoſer des obſtacles importans au dé-
„ barquement d'une armée dans cette place ?"

Réponſe. „ Je n'ai jamais prétendu nier qu'il ne
„ fût poſſible de débarquer une armée dans la De-
„ laware. —— Je me ſuis borné à dire ſous quel
„ rapport cela ferait expédient."

Queſtion. „ Savez-vous quelle eſt la profondeur
„ de l'eau dans le détroit de la Delaware ?"

Réponſe. „ Les détroits ſont des paſſages entre
„ deux bancs, où la profondeur de l'eau n'eſt pas
„ de plus de ſix à ſept braſſes ; mais ces détroits
„ ſont extrêmement étroits."

Queſtion. „ Quelle eſt la profondeur de l'eau
„ dans les bas fonds d'au-deſſus ?"

Réponſe. „ Les bas-fonds de Morris-Liſton ſont
„ les plus dangereux bas-fonds de la riviere ; il n'y
„ a, quand les eaux ſont hautes, que vingt cinq ou
„ vingt ſix pieds, je veux dire quand les eaux ſont
„ à leur plus grande hauteur."

Queſtion. „ Connaiſſez-vous la riviere du Nord „ ou de Hudſon ?"

Réponſe. „ Je ne la connais que juſqu'à la Baye „ de Haver-Straw."

Queſtion. „ Connaiſſez-vous le Kings-Ferry ?"

Réponſe. „ Non."

Queſtion. „ Quelle eſt la profondeur de l'eau à „ Morris-Liſton, quand les eaux ſont baſſes ?"

Réponſe. „ La marée s'éleve & s'abaiſſe de huit „ pieds."

Queſtion. „ Avez-vous ſu que le 30 Juilliet, „ l'Ennemi avait un corps de troupes à Wilming- „ ton ?"

Réponſe. „ J'en ai été inſtruit"

Queſtion. „ Avez-vous été informé comment on „ pouvait communiquer de New-Caſtle dans les „ parties intérieures du pays juſqu'à la tête de Elk?"

Réponſe. „ Il y a ſur la droite la riviere de Chris- „ tien qu'il faut remonter environ dix à douze mil- „ les avant de la trouver guéable."

Queſtion. „ New-Caſtle eſt-il ſitué ſur une Pe- „ ninſule ?"

Réponſe. „ Je ne ſuis gueres inſtruit des par- „ ties intérieures de ſa ſituation; la riviere George „ eſt à la droite; mais à quelque diſtance."

Queſtion. „ D'après la ſupériorité de canon des „ Vaiſſeaux des Rébelles dans la Delaware, n'au- „ raient-ils pu les placer de façon à endommager „ des frégates, même aſſiſtées d'un Vaiſſeau de cin- „ quante canons qu'on aurait deſtiné à couvrir le

„ le

„ le débarquement d'un corps de troupes, sans
„ être endommagé d'une maniere considérable par
„ ces Vaisseaux ?"

Réponse. „ Je pense que s'ils eussent eu le tems
„ & l'occasion, ils auraient pu rendre le débarque-
„ ment très difficile."

Question. Savez-vous combien il y a de New-
„ Castle à Cecil court house ?"

Réponse. „ Environ dix-sept milles."

Question. „ En allant de New-Castle à Cecil-
„ Court-house, aurait-il été nécessaire de passer à
„ gué le Christien ou quelque autre riviere ?"

Réponse. „ Je n'ai de connaissance des parties in-
„ térieures de ce pays que par la carte."

Question. „ Dans quelle partie de la Delaware
„ étaient les forces navales des Rébelles, le 30 Juil-
„ liet ?"

Réponse. „ Une partie au Reedy-Island, une au-
„ tre partie au Mud-Island."

Question. „ Quelle partie était au Reedy-Is-
„ land ?"

Réponse. Plusieurs de leurs galeres & quelques-
„ uns de leurs bateaux à rames."

Question. „ Quelle partie avaient-ils à Mud-Is-
„ land ?"

Réponse. Tout le reste de leurs forces."

Question. Quelle est la distance du Mud-Island
„ au Reedy-Island ?"

Réponse. De vingt cinq ou vingt-six milles en
„ suivant le cours de la riviere."

Queſtion. Juſqu'à quel endroit un Vaiſſeau de
„ ſoixante-ſix Canons peut-il remonter la Dela-
„ ware ?"

Réponſe. „ S'il n'y avait point d'obſtacles dans
„ la riviere, un Vaiſſeau de ſoixante quatre canons
„ pourrait aller juſqu'a Philadelphie quand l'eau eſt
„ fort haute."

Queſtion. „ Où ſe trouve le premier obſtacle dans
„ la riviere ?"

Réponſe. A Billingsport."

Queſtion. „ Combien y-a-t-il de New-Caſtle à
„ Billingsport ?"

Réponſe. Environ vingt milles."

Queſtion. „ Un Vaiſſeau de ſoixante quatre ca-
„ nons peut-il mouiller en ſûreté à une diſtance
„ conſidérable de New-Caſtle dans tous les tems de
„ la marée ?"

Réponſe. Un Vaiſſeau de ſoixante quatre peut
„ toujours mouiller juſqu'à Cheſter."

Queſtion. La flotte n'eût-elle pas été obligée de
„ mettre à l'ancre toutes les nuits en remontant la
„ Delaware ?"

Réponſe. „ Oui certainement. Il n'aurait pas été
„ poſſible de la tenir ſans les voiles."

Queſtion. „ Combien aurait-il fallu de Mariniers
„ pour conduire les bateaux plats deſtinés au débar-
„ quement de l'armée ?"

Réponſe. Je ne ſaurais dire combien: mais je ſais
„ que lorſque tous les équipages des bateaux plats

„ étaient complets, nous n'avions que peu de mon-
„ de dans les Vaiſſeaux."

Queſtion. Ne fallait-il pas prendre les matelots
„ néceſſaires pour les bateaux plats dans les Vais-
„ ſeaux de ligne ?"

Réponſe. „ Telle était la coutume pour ne pas
„ tout-à-fait dégarnir les frégates & en tirer parti."

Queſtion. Quel nombre de bateaux fallait-il em-
„ ployer pour le débarquement ?"

Réponſe. Soixante & dix-neuf, autant que je puis
„ me le rappeller."

Queſtion. N'aurait-il pas fallu employer plus de
„ 800 matelots, pour les équipper d'une maniere
„ convenable ?"

Réponſe. On mettait dans chacun douze hommes,
„ outre un conducteur, & un autre Officier.

Queſtion. Quand vous diſiez que le premier ob-
„ ſtacle pour naviguer dans la Delaware ſe trou-
„ vait à Billingsport, vous avez voulu dire que la
„ marche de la flotte ou le débarquement de l'armée
„ ne pouvaient rencontrer aucun obſtacle, dans aucun
„ endroit du rivage au deſſous de Billingsport ?"

Réponſe. „ Quand j'ai fait mention du premier
„ obſtacle qui ſe trouvait à Billingsport, je voulais
„ parler des chevaux-de-Friſe avec leſquels l'Enne-
„ mi avait obſtrué le Canal ſous l'eau."

Queſtion. Aviez vous intention de dire qu'au-
„ cune armée de terre qui n'aurait pas eu de bat-
„ terie élevée ſur terre au deſſous de celle des che-

„ vaux de Frife, aurait été un obftacle pour une flot-
„ te qui eût remonté la Delaware ?”

Réponfe. „ Si la flotte fe fût avancé dans la ri-
„ viere, elle ferait entrée plufieurs milles dans un
„ Canal, ou il n'y avait en plufieurs endroits qu'une
„ petite portée de Canons d'une rive à l'autre: il
„ n'eft donc pas à préfumer que les Ennemis eus-
„ fent perdu une fi belle occafion d'inquieter la
„ flotte de tous les poftes avantageux.

Queftion. „ Ce que vous dites là fe rapporte-t-il
„ à la riviere au deffus de New-Caftle, ou dans l'en-
„ droit même ou au deffous ?”

Réponfe.. „ Cela fe rapporte principalement aux
„ endroits fitués au deffus de New-Caftle, mais auffi
„ à quelques endroits au deffous.”

Queftion. „ La flotte en remontant la Baye de
„ Chefapeak n'était - elle pas obligée de jetter l'an-
„ cre toutes les nuits quand même les ennemis n'ap-
„ portaient aucun obftacle ?”

Réponfe. Oui certainement. Il n'eût pas été poffi-
„ ble que dans une navigation fi étroite, une flotte
„ pût refter fous les voiles pendant la nuit.”

Queftion. „ D'après toutes ces difficultés dans
„ la Baye de Chefapeak, n'y débarqua - t - on pas
„ les troupes un mois plus tard qu'on ne l'aurait
„ fait à New - Caftle, fi l'on eût pu y faire un
„ débarquement ?

Réponfe. „ Je ne crois pas qu'on puiffe regar-
„ des comme une difficulté qu'une flotte foit obli-
„ gée de mettre à l'ancre pendant la nuit. L'ar-

„ mée debarqua certainement environ trois femai-
„ nes plus tard qu'on ne l'aurait fait en remontant
„ la Delaware; mais cette route était très peu fré-
„ quentée. Quand la flotte quitta l'ombouchure
„ de la Delaware, le vent était au nord, & il y
„ avait grande raifon d'attendre que la flotte au-
„ rait monté j'uqu'a la tête de Chefapeak en moins
„ d'une femaine. Il en arriva autrement, parce-
„ qu'il vint des vents de fud, accompagnés de cha-
„ leurs fi fortes que les troupes auraient fouffert
„ extraordinairement, fi elles s'étaient trouvées à
„ bord dans ce tems là."

Queftion. „ Combien la flotte était-elle loin de
„ l'embouchure de la Delaware quand elle fut fur-
„ prife par les vents du fud?"

Réponfe. „ D'Environ dix lieues."

Queftion. „ Quel nombre des foldats chaque ba-
„ teau prenait-il outre les matelots qui devaient
„ le conduire?"

Réponfe. „ Cela dépend de la longueur de la
„ route qu'ils ont à naviguer & de la facilité du
„ débarquement. Ayant une eau douce & unie
„ & peu de chemin à faire, ils pourraient porter
„ quarante cinq hommes."

Queftion. „ Dans combien de reprifes les foi-
„ xante & dix-neuf bateaux auraient-ils pu débar-
„ quer toute l'armée?"

Réponfe. „ Cela dépend entierement de la rou-
„ te qu'ils ont à faire. C'eft une matiere de cal-

„ cul. Je ne fais combien il y avait de troupes à
„ débarquer.”

Question. „ Quel chemin penfez-vous que pourrait faire une flotte compofée de vaiffeaux de guerre & de transport contre une marée de trois noeuds & demi avec un vent contraire, mais qui ne les empêcherait pas de tenin leur cours, en fuppofant que le tems fût tempéré.”

Réponfe. „ Le canal de la Delaware eft tellement étroit entre les bancs de fable qu'à moins d'avoir un vent favorable la flotte n'aurait pu avancer que bien lentement.”

Question. „ Ayez la bonté de répondre à la même quettion, mais en fuppofant que le vent fût bas ou fi près d'être bas que les vaiffeaux fussent obligés de faire route en tournant ou virant à l'autre bord; en fuppofant encore que le tems fût tempéré & toujours dans la Delaware?”

Réponfe. „ La flotte, ayant le vent & la marée contraires, ne pourrait pas avancer du tout, elle ferait obligée de refter à l'ancre.”

Question. „ N'avez-vous pas acquis beaucoup d'expérience dans la Delaware?”

Réponfe. „ J'ai longtems été employé fur ce fleuve.

Qneftion. „ Combien de tems, à votre fû, un feul vaiffeau a-t-il été arrêtté pour monter le fleuve dans les mois de Juilliet & d'Aout, après être entré dans les Laps?”

Réponse. „ Environ trois jours entre les Caps
„ & le Reedy-Island. Je ne parle que d'un seul
„ vaisseau & non d'une flotte."

Question. „ Les batimens de transport ne fournissaient-ils pas des matelots pour les bateaux
„ destinés au debarquement des troupes?

Réponse. „ C'est ce que les navires de transports ont souvent fait quand ils étaient dans une situation sûre & tranquille, mais non pas quand
„ ils étaient obligés d'agir: ils ne pouvaient alors
„ rien se procurer des équipages qui leur étaient
„ nécessaires."

Question. „ Combien de tems le vent restait-il
„ au sud depuis que vous eutes quitté la Delaware? "

Réponse. „ Le vent était sujet à des variations:
„ il y avait des calmes fréquens qui retardaient
„ la marche de la flotte.

Question. „ En général le vent était-il Nord
„ ou Sud? "

Réponse. „ En général Sud."

Question. „ Un tel vent n'était-il pas favorable pour conduire la flotte à New-Castle? "

Réponse. „ Si la flotte eût été dans la Delaware, c'était sûrement un bon vent."

Question. „ En combien de marées la flotte aurait-elle été depuis les Caps jusqu'à New-Castle
„ avec un tel vent?

Réponse. „ Il est impossible de répondre à cette

„ question. Cela dépend des circonſtances. La
„ flotte était très mal pourvue de pilotes. Il n'y
„ avait que huit à neuf pilotes pour deux cens
„ cinquante voiles."

Queſtion. „ Les vents & les marées étant de
„ cette ſorte, & toutes circonſtances péſées, com-
„ bien de tems croyez-vous que la flotte aurait mis,
„ pour aller jusqu'à New-Caſtle ? "

Réponſe. „ En m'aſſurant que la flotte ſe fût
„ tenue dans le bon canal, & qu'il ne lui fût point
„ ſurvenu d'accident, je me ferais fort de répon-
„ dre à cette queſtion.

Queſtion. „ Votre vaiſſeau n'était-il pas le pre-
„ mier en ſtation vers Brooklyn-Ferry, le 27 &
„ 28 Aout 1776? "

Réponſe. „ Mon vaiſſeau était employé avec les
„ autres dans cette occaſion."

Queſtion. „ Votre vaiſſeau ou quelqu'autre n'é-
„ tait-il pas ſtationné de maniere à avoir la vuë de
„ Brooklyn-Ferry tellement à découvert, qu'il
„ fût en état de voir néceſſairement tous les ba-
„ teaux qui paſſaient & repaſſaient entre Brook-
„ lyn & New york? "

Réponſe. „ Il n'y eut dans une pareille ſtation
„ ni mon vaiſſeau ni celui d'aucun autre."

Queſtion. „ En remontant le Chaſapeak ou la
„ Delaware, les vaiſſeaux & les transports n'étaient-
„ ils pas obligés de ſe tenir extrêmement ſerrés
„ l'un avec l'autre, en traverſant les canaux é-
„ troits? "

Réponſe. „ Les navires de transports étaient „ obligés de ſe tenir ſerrés l'un avec l'autre & le „ plus près poſſible des vaiſſeaux de guerre, pour „ ne pas échouer; & le peu de pilotes que nous „ avions, nous ne pouvions les diſtribuer que dans „ les vaiſſeaux de guerre."

Queſtion. „ Dans le tems que les batimens de „ transport étaient dans cette ſituation gênante, „ étant obligés par le changement de vent & la „ fin de la marée de jetter l'ancre, n'auraient-ils „ pas été dans la néceſſité de ſe ſéparer conſidéra- „ blement l'un de l'autre, pour empêcher qu'ils „ ne ſe rençontraſſent de bords les uns avec les „ autres."

Réponſe. „ C'eſt ce que les vaiſſeaux auraient „ certainement fait autant que cela leur eût été „ poſſible."

Queſtion. „ Combien de tems les Rébelles au- „ raient-ils mis pour conduire leurs forces navales „ de Mud-Iſland jusqu'au Reedy-Iſland?"

Réponſe. „ Un reflux de la marée."

Queſtion. „ Combien durent le flux & le reflux „ dans la Delaware?"

Réponſe. „ Le flux dure environ cinq heures „ & le reflux environ ſept."

Queſtion. „ En ſuppoſant que le vent qui était „ au nord quand la flotte quitta l'embouchure de „ la Delaware, eût continué dans cette poſition, „ combien la flotte aurait-elle mis de tems à mon- „ ter jusqu'a New-Caſtle?"

Réponse. „ La flotte n'aurait pas remonté jus-
„ qu'à New-Castle en dix jours avec un vent du
„ nord."

Question. „ En combien de tems un grand vais-
„ seau aurait-il navigué du Reedy-Island à New-
„ Castle avant les grandes eaux? "

Réponse. „ En supposant que le vaisseau fût à
„ l'ancre au Reedy-Island je pense qu'avec un
„ tems modéré, & ne rencontrant aucun accident
„ il aurait pu se rendre a New-Castle un heure
„ avant l'arrivée de la marée."

Question. „ Combien de vaisseaux auraient pu
„ mouiller à New-Castle où selon vous l'eau est si
„ profonde près même de la rive? "

Réponse. „ Je ne le sais pas exactement: mais
„ plusieurs auraient pu y jetter l'ancre."

Question. „ Combien de vaisseaux de la flotte
„ de 250 voiles auraient pu y entrer? "

Réponse. „ Une très petite partie seulement."

Question. „ Le reste n'aurait-il pu jetter l'an-
„ cre quelques milles plus haut & plus bas?"

Réponse. „ Il l'aurait certainement fallu. Je
„ ne pense pas que cette flotte eût pu mouiller sur
„ une étendue de moins de quatre à cinq milles."

Question. „ Dans cet état, n'auraient-ils pas,
„ dès que le reflux serait venu, été exposés à l'at-
„ taque des galeres, des brûlots & des radeaux à-
„ feu de l'Ennemi, nonobstant les frégates qu'on
„ aurait placées vis-à vis New-Castle."

Réponse. „ Les vaisseaux auraient surement essu-

„ yé cette attaque: car je ne penſe pas que les En-
„ nemis euſſent perdu une ſi belle occaſion."

Queſtion. „ Aurait-on pu ſtationner quelque
„ vaiſſeau pour ouvrir Brooklyn-Ferry de façon qu'on
„ eût pu obſerver les bateaux allant & revenant
„ de New Port?"

Réponſe. „ Je ne le penſe pas: le vaiſſeau aurait
„ été expoſé aux batteries de l'Ennemi."

Queſtion. „ Inſtruit, comme vous l'étiez,
„ de la navigation de la Baye de Cheſapeak &
„ de celle de de la Delaware, ainſi que des dé-
„ fenſes d'eau que vous ſaviez être préparées
„ pour obſtruer ce trajet, ſi vous euſſiez comman-
„ dé la flotte de 250 voiles, le quel auriez vous
„ préféré, de remonter la Delaware ou la Baye
„ de Cheſapeak?"

Réponſe. „ Inſtruit comme je l'étais de toutes
„ les circonſtances relatives à la Baye de Cheſepeak
„ & à la Delaware, je penſais alors & je penſe
„ encore aujourd'huy que c'était une meſure fort
„ ſage & fort convenable de remonter la Baye de
„ Cheſapeak."

Page 73, 74, & 75.

Ces pages ſont une critique de la bataille de Brandywine & de la conduite que je tins enſuite. Pour y répondre, je crois devoir m'en rapporter à l'opinion du Comte Cornwallis & du Major General Grey, juges tous deux de l'art.

Témoignage du COMTE CORNWALLIS.

Queſtion. „ Votre Seigneurie s'eſt-elle accordée „ avec Sir William Howe ſur le projet de diviſer „ l'armée pour attirer l'Ennemi à une action à „ Brandywine? "

Réponſe. „ Les diſpoſitions qui firent engager „ l'action de Brandywine ſont certainement le plus „ grand honneur au Général. Comme j'ai déjà re- „ fuſé d'informer la chambre ſi j'eus part à d'au- „ tres opérations, je n'ai aucun droit de m'attri- „ buer quelque mérite dans celle-ci.

Queſtion. „ Votre ſeigneurie a-t-elle remarqué „ ſi l'on a laiſſé échaper quelque avantage que le „ ſuccès de cette bataille aurait pu procurer? "

Reponſe. „ Je ne me ſuis pas apperçu qu'on ait „ laiſſé échapper aucun avantage."

Témoignage du MAJOR-GENERAL GREY.

Queſtion. „ Etiez-vous d'opinion que la diviſi- „ on de l'armée pour attirer l'Ennemi à une action „ à Brandy-wine fût judicieuſe & convenable? ",

Réponſe. „ Je regarde la diviſion de l'armée

„ avant la bataille de Brandywine comme un coup
„ de maître qui trompa les Ennemis & fit engager
„ l'action presque avec la certitude du fuccès."

Queftion. „ Avez vous remarqué fi l'on a laiffé
„ échaper quelque avantage qu'on avait lieu d'atten-
„ dre à la fuite du gain de cette bataille? "

Réponfe. „ Je n'en fçais aucun."

Qu'il me foit permis d'inferer ici un extrait de ma lettre du 10 Octobre 1777, au Secretaire d'Etat: elle contient un journal de mes opérations avant & après la bataille de Brandywine.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE SIR

WILLIAM HOWE,

à LORD

GEORGE GERMAIN

No. 68, *Datée des Quartiers-Généraux, de German-Town*, 10 Octobre 1777.

„ Le 3 Septembre, Le Major Général Grant
„ restant avec six bataillons à la tête de Elk
„ pour conserver la communication avec la flotte &
„ les deux Colomnes (commandées par le Comte
„ Cornwallis & le Général Knyphausen se joigni-
„ rent à Pencadder, à quatre milles à l'Est de Elk,
„ sur la route de Christien-Bridge. Dans la mar-
„ che de ce jour, les Chasseurs de Hesse & d'An-
„ spach & le second bataillon de l'infanterie legére,
„ qui étaient à la tête de la Colomnie de Lord Corn-
„ wallis rencontrerent un détachement choisi de
„ mille hommes de l'armée Ennemie, postés avan-
„ tageusement dans les bois: ils le défirent sans es-
„ suyer d'autre dommage que deux officiers de
„ blessés, trois hommes de tués & dix-neuf bles-
„ sés, tandisque l'Ennemi n'eut pas moins de cin-
„ quante tués & de beaucoup plus qui furent bles-
„ sés. ”

„ Le 6 le Major-Général Grant joignit l'armée
„ après que le Capitaine Duncan qui avait la surin-

„ tendance du département de la Marine, eût
„ détruit les vaiſſeaux & les munitions qu'on
„ ne pouvait transporter de la tête de Elk. Le tout
„ marcha le 8 par Newark & campa le ſoir dans le
„ territoire de Hokeſſer ſur la route qui conduit
„ de New-Port à Lancastre; cer c'eſt dans la
„ premiere de ces places que le Général Washing-
„ ton avait pris poſte, ayant la gauche appuyée à
„ Chriſtien-creek, & ſon front couvert par Red-
„ clay-creek."

„ Les deux armées dans cette ſituation, n'étant
„ qu'à quatre milles l'une de l'autre, l'Ennemi ſe
„ nuit en marche de Wilmington, le huit de grand
„ matin, par la route de Lancastre, & le lende-
„ main vers les dix heures, il traverſa la Crique
„ de Brandywine à Chads-Ford, prenant poste
„ ſur les hauteurs du côté de l'orient."

„ Le 9 dans l'après midi, le Lieutenant Géné-
„ ral Knyphauſen marcha avec la gauche de l'ar-
„ mée vers New-Garden & Kennets Square,
„ pendant que Lord Cornwallis marchait avec la
„ droite vers Hokeſſen Meeting-houſe, & ils ſe
„ joignirent tous les deux le lendemain matin à
„ Kennets-Square."

„ Le onze à la pointe du jour, l'armée s'avan-
„ ça ſur deux Colonnes, la droite étant comman-
„ dée par le Lieutenant Général Knyphauſen, a-
„ yant quatre battaillons de troupes de Heſſe, ſous
„ le Major Général Storn; la premiere & la ſe-

„ conde Brigades de troupes Britanniques, trois
„ battaillons du fecond & onzieme Régiment ;
„ celui de Rangers Americain de la Reine, & un
„ Escadron de Dragons fous le Major-Général
„ Grant, ayant fix pieces moyennes de douze li-
„ vres, quatre autres avec l'artillerie légere appar-
„ tenante aux Brigades: cette Colomne dirigea fa
„ marche vers Chads-Ford, à dix milles de Ken-
„ nets Square, & arriva vers les dix heures fur le
„ front de l'Ennemi, escarmouchant la plus gran-
„ de partie de la marche avec le troupes avancées:
„ ceux du Rangers Americain de la Reine, com-
„ mandés par le Capitaine Wemys du quarantie-
„ me Régiment, fe distinguerent d'une maniere
„ particuliere."

„ L'autre colomne, fous le Commandement de
„ Lord Cormwallis, du Major Général Grey & des
„ Brigadiers Généraux Matheu & Agnew, com-
„ pofée des chaffeurs montés & démontés, deux
„ Escadrons du 16 Régiment des Dragons, deux
„ Battaillons de l'infanterie légere, deux Battail-
„ lons de troupes Britanniques & trois de Grena-
„ diers de Heffe, deux Bataillons de Gardes, la
„ troifieme & la quatrieme Brigades, avec quatre
„ pieces legéres de douze & l'artillerie des Brigades,
„ marcherent environ douze milles, jusqu'aux four-
„ ches de Brandywine, traverferent le premier bras
„ du ruiffeau apellé le Trimble, le fecond à Jeffery'
„ Ford, l'après midi vers les deux heures, prenant de là
leur

„ leur route vers Dilworth, afin de tourner la droi
„ te de l'Ennemi vers Chads-Ford. "

„ Le Géneral Washington, instruit de ce mouvement, vers l'après midi, détacha le Général Sullivan vers la droite avec près de dix milles hommes, qui s'emparerent d'un poste très fort sur un terrein qui commande Birmingham-Church, ayant sa gauche près de Brandywine, les deux flancs étant couverts de bois très épais, & son artillérie avantageusement située. "

„ Aussitôt qu'ond eut observé cela (il était environ quatre heures) les troupes du Roi s'avancerent sur trois colonnes, & dès que l'ennemi s'approcha, elle formerent la ligne, ayant Brandywine à la droite. Les Gardes étaient sur la droite & les Grenadiers Britaniques sur la gauche, soutenus dans une séconde ligne par les Grenadiers de Hesse: sur la gauche du Centre il y avait deux Bataillons de l'infanterie légere avec les Chasseurs de Hesse & d'Anspach, soutenus par la quatrieme Brigade. La troisieme Brigade formait le corps de réserve.

„ Lord Cornwallis, ayant formé la ligne, l'infanterie légere & les Chasseurs commencerent l'attaque; les Gardes & les Grenadiers s'avancerent aussitôt de la droite, le tout sous un feu vif du canon & du mousquet: ils ne laisserent pas de pousser en avant avec une impétuosité qui ne pouvait être soutenue par les Ennemis, qui tombant dans

„ les bois fur leur arriere, ouvrirent le chemin aux „ troupes du Roy, qui s'y enfoncerent avec eux, „ & les pourfuivirent l'épée dans les reins près de „ deux milles.

„ Après ce fuccès, une partie de la droite des „ Ennemis prit une feconde pofition dans un bois, „ à environ un demi mille de Dilworth, d'où le „ fecond Régiment de l'infanterie légere & les chas- „ feurs ne tarderent par à la déloger, & depuis ce „ tems, ils ne fe rallierent plus en détachemens „ confidérables."

„ Les premiers Grenadiers Britanniques, les Gre- „ nadiers de Heffe & les Gardes, s'étant, dans la „ pourfuite, embarasfés dans un bois très épais, „ ne furent plus engagés de tout le jour."

„ Le fecond Régiment de l'infanterie légere, & „ le fecond des Grenadiers, & la quatrieme Bri- „ gade s'avancerent un mille au delà de Dilworth, „ où ils attaquerent un détachement de l'Ennemi „ qui n'avait pas encore été engagé & s'était pos- „ te dans une forte fituation pour couvrir la re- „ traite de l'armée le long des routes de Chads- „ Ford à Chefter & Wilmington; & le corps n'a- „ yant été forcé que lorsqu'il faifait nuit, dans un „ tems où les troupes venaient d'effuyer beaucoup de „ fatigue dans une marche de dix-fept milles, „ fans compter ce qu'elles fouffraient depuis le „ commencement de l'attaque; cet incident fut cau- „ fe que l'Ennemi évita une défaite complette qui „ eût été la fuite d'une heure de jour de plus."

„ La troisieme Brigade n'eut point de part „ à l'action, mais fut tenue en réserve à l'arriere „ de la quatrieme Brigade : car on ne fut pas avant „ la nuit à quel point l'attaque du Lieutenant- „ Général Knyphausen avait réussi, & il n'y avait „ pas moyen d'employer la cavalerie."

„ Le Lieutenant Général Knyphausen, ainsi qu'- „ on l'avait concerté d'avance, amusa l'Ennemi „ pendant le jour avec le canon, en paraissant „ vouloir forcer le ruisseau, sans être dans l'inten- „ tion de le traverser jusqu'à ce que l'attaque sur „ la droite de l'Ennemi eût lieu. En conséquen- „ ce, dès qu'elle eût commencé, le Major-Géné- „ ral Grant traversa le ruisseau avec le 4 & le „ 5e Régimens ; le quatrieme pressant le premier „ força les retranchemens des batteries de l'Enne- „ mi, lui prit trois pieces de Campagne de fonte „ & une autre moindre qu'on avait placés là pour „ défendre le ruisseau."

„ L'Ennemi fit peu de résistance de ce côté, „ lorsque l'ouvrage fût emporté ; les gardes se mon- „ trant alors sur le flanc droit, la retraite devint „ générale : mais la nuit étant survenue, avant que „ le détachement du Lieutenant Général Knyp- „ hausen pût atteindre les hauteurs, il n'y eut plus „ d'action de ce côté là."

„ D'après les informations les plus exactes, je „ juge que la force de l'armée des Ennemis, op- „ posée au Lieutenant Général Knyphausen & à „ Lord Cornwallis n'était pas moindre de 15,000

„ hommes: une partie ſe retira à Cheſter & y
„ reſta la nuit: mais la grande armée ne s'arrêtta
„ pas avant d'avoir atteint Philadelphie: Leur perte fut
„ conſidérable, en officiers tués & bleſſés. Ils eurent
„ environ trois cens hommes de tués, ſix cens de
„ bleſſés & laiſſerent près de quatre cens priſon-
„ niers."

„ La perte du côté des troupes de la Majeſté,
„ l'artillerie & les munitions priſes à l'Ennemi, tout
„ cela ſe trouve dans le compte ci inclus."

„ L'armée paſſa la nuit ſur le Champ de batail-
„ le: Et le 12 de mois, le Major-Général Grant
„ & la premiere & ſeconde Brigades ſe rendirent
„ à Concorde. Lord Cornwallis, avec l'infanterie
„ légere & les Brigadiers Britanniques, le joignit
„ le lendemain & marcha vers Ashtown, à cinq
„ milles de Cheſter."

„ Le même jour (le 13) le 71ſte Régiment fut
„ envoyé à Wilmington où l'Ennemi avait élevé
„ des ouvrages ſur la terre & ſur la riviere; ſur cette
„ derniere il y avait ſept pieces de canon; mais ces
„ ouvrages étant evacués, le Major Mac-Donel
„ s'empara de la place ſans oppoſition & fit priſon-
„ nier Mr. Kinley, le dernier préſident qu'on ve-
„ nait de nommer pour les Comtés inférieurs ſur
„ la Delaware."

„ Le 14 le Lieutenant-Colonel Loos, avec le ba-
„ taillon combiné de la Brigade de Rhall, escorta
„ les bleſſés & les malades jusqu'à Wilmington

„ où le bataillon de Mirbach fut envoyé deux
„ jours après pour le joindre.”

„ L'armée marcha fur deux Colomnes vers Goshen le 16; & fur des informations que l'Ennemi s'avançait fur la route de Lancastre, & n'était qu'a cinq milles de Goshen, on détermina fur le champ de faire avancer les deux Colomnes & de l'attaquer; Lord Cornwallis, en prenant fa route par Goshen Meeting-houfe, & le Lieutenant Général Knyphaufen par la route de Downing-town.”

„ Les deux divifions pourfuivirent leur marche; mais une violente pluye étant furvenue & ayant continué à tomber le jour & la nuit fans interruption, rendit impraticable l'attaque projettée.”

„ Le premier Régiment de l'infanterie légere, à la tête de la Colomne de Lord Cornwallis, ayant rencontré une partie des gardes avancés de l'Ennemi, environ un mille au delà de Goshen, les défit, en tua douze & en bleffa un plus grand nombre, fans avoir perdu un feul homme de fon côté.”

„ A peu près vers le même tems, les Chaffeurs, du front de la Colomne du Lieutenant Général Knyphaufen, rencontrerent un autre parti, dont ils tuerent un officier & cinq hommes, & firent cinq officiers prifonniers, fans autre perte que trois hommes bleffés.”

„ Les Ennemis inftruits par là de l'approche de

„ notre armée, marcherent avec la derniere préci-
„ pitation toute la nuit du 16 & gagnerent le ma-
„ tin les Sources jaunes (yellow Springs) ayant
„ eu, comme on l'a fu depuis, toute leur petite
„ artillerie endommagée par les grandes pluyes.

„ Le matin du 17, Lord Cornwallis s'avança fur
„ la route de Lancaftre & prit pofte à environ
„ deux milles de celui du Lieutenant Général
„ Knyphaufen."

„ L'armée fe joignit le 18 fur la route de Lan-
„ caftre au Cheval Blanc (White Horfe) & marcha
„ vers Truduffrin d'où l'on fit partir immédiate-
„ ment un détachement de l'infanterie légere vers
„ Valley-Forge fur le Schuilkill où l'Ennemi
„ avait beaucoup de munitions & une grande
„ quantité de farine. Le premier bataillon de l'in-
„ fanterie légere & les Grenadiers Britanniques
„ prirent pofte le lendemain & furent joints par
„ les Gardes le jour d'après qui était le 20."

„ Les Ennemis traverferent le Schuilkill le 18.
„ au deffus du French-creek, & camperent fur
„ la riviere fur chaque rive du Perkyomy-creek,
„ ayant détaché des troupes vers tous les forts du
„ Schuilkill avec du Canon au Suedes-Fort &
„ dans les autres forts fitués plus bas."

„ Sur l'avis que le Général Wayne était dans les
„ bois avec un détachement de 1500 hommes &
„ quatre pieces de canon, à environ trois milles
„ de là, & fur l'arriere de l'aile gauche de l'ar
„ mée, le Major-Général Grey fut détaché le 20

„ bien avant dans la nuit, avec le ſecond Régiment „ de l'infanterie légere & le quarante deuxieme „ & le quarante quatrieme pour ſurprendre ce dé- „ tachement. Le Général ayant pris les précauti- „ ons les plus efficaces pour empêcher ſes troupes „ de faire feu, il atteignit la gauche de l'Ennemi „ vers une heure; & ayant, avec la Bayonette „ ſeulement, forcé leurs ſentinelles extérieures „ & leurs piquets, il ſe précipita dans leur camp, „ guidé par la ſeule lueur des feux, leur tua ou „ bleſſa jusqu'à trois cens hommes ſur la place, fit „ 70 à 80 priſonniers, s'empara de la plus grande „ partie de leurs armes, & de huit chariots char- „ gés de bagage & de proviſions. A la premiere „ alarme le canon fut emporté, & le reſte de ce „ détachement ne dut ſon ſalut qu'à l'obſurité de la „ nuit. Il n'y eut dans cette attaque qu'un Ca- „ pitaine de l'infanterie légere & trois ſoldats de „ tués & quatre bleſſés. Jamais la bravoure des „ troupes & la bonne conduite du Général ne pa- „ rurent avec tant d'éclat que dans cette action „ critique."

„ Le 21 l'armée marcha près de Valley-Forge, „ campa ſur les bancs du Schuilkill, s'étendant „ depuis Fat-land-Ford jusqu'à French-Creek. „ D'après ce mouvement, l'Ennemi quitta ſon pos- „ te & marcha vers Pots-Grove le ſoir du même „ jour."

„ Le 22, les Grenadiers & l'infanterie légere

„ des Gardes traverſerent la riviere pour prendre
„ poſte, & les Chaſſeurs traverſant auſſitôt après
„ à Gordon-Ford, vis à vis la gauche de la ligne,
„ y prirent poſte auſſi: L'armée ſe mit en mouve-
„ ment à minuit, l'Avant garde étant conduite
„ par Lord Cornwallis; & tout le corps traverſa la ri-
„ viere ſans oppoſition à Fat-land-Ford. Le Ma-
„ jor Général Grant qui commandait l'arriere-gar-
„ de avec le bagage paſſa la riviere avant deux
„ heures après midi, l'armée campa le 23 ayant ſa
„ gauche ſur le Schuilkill, & la droite ſur la rou-
„ te de Monatony, Stony-run en front. Les
„ deux bataillons de l'infanterie légere furent dé-
„ tachés vers le Suedes-Ford, qui fut auſſitôt a-
„ bandonné par un détachement peu conſidérable
„ d'Ennemis qui laiſſerent en même tems ſix pie-
„ ces de canon de fer derriere eux.

„ Le 25 l'armée marcha ſur deux Colomnes vers
„ German-Town; & Lord Cornwallis, à la tête des
„ Grenadiers Britanniques & de deux bataillons de
„ Grenadiers Heſſois prit poſſeſſion de Philadelphie,
„ le lendemain matin."

Page 76. La pluye qui vint à tomber empêcha l'attaque projettée.

On voit bien que l'Auteur, en répétant ces mots, a voulu faire un ſarcasme. Le témoignage du Major-Genéral Grey prouve que „ le tems
„ fut tellement un obſtacle à cette attaque qu'il
„ fut

„ fut impoſſible de rien entreprendre. " C'eſt à dire que le tems empêcha que les troupes & l'artillerie ne puſſent avancer. L'artillerie ne put arriver ſur le terrein des Ennemis que dans la nuit. Mais comme l'Auteur regarde comme une choſe ridicule qu'une pluye ſubite ait pu empêcher les opérations d'une armée, je vais ajouter le témoignage du Comte Cornwallis qui a été examiné ſur le même ſujet.

Queſtion. „ Dans une occaſion où notre armée „ était déjà ſous les armes pour attaquer l'Enne- „ mi, ne ſurvint-il pas une pluye qui l'en em- „ pêcha? "

Réponſe. „ Les Ennemis étant tombés en arrie- „ re ſur les hauteurs près de North-Caſtle, avaient „ laiſſé un corps avancé ſur les hauteurs des plai- „ nes blanches (White plains). On donna des or- „ dres pour attaquer ce corps; mais une pluye „ violente empêcha de les exécuter. Nous ne res- „ tames pas ſous les armes."

Queſtion. „ D'après la ſituation de l'armée ré- „ belle & la nôtre, le vent chaſſait-il cette pluye „ contre vos viſages ou contre les leurs?"

Réponſe. „ Je ne ſache pas que l'attaque fut „ empêchée par la pluye chaſſée par l'orage con- „ tre le viſage de l'une ou de l'autre armée. L'ora- „ ge & la pluye produiſent d'autres effets; par „ exemple de gâter les chemins & d'empêcher qu'on „ ne transporte l'artillerie ſur des hauteurs eſcar- „ pées."

„ Page 58. Le Capitaine Montresor, chef des Ingé-
„ nieurs, avait, avant que la rébellion éclatât, jetté les
„ yeux sur le Mud-Island: il avait mesuré la portée &
„ la distance des deux rives du fleuve. Il vit la néces-
„ lité absolue de réparer ces digues, & de boucher les
„ eaux, avant qu'on eût avancé beaucoup dans l'érection
„ des batteries. Une personne dont l'influence était con-
„ sidérable dans la ville, proposa de faire achever ces ré-
„ parations en peu de jours. Tout cela fut exposé au
„ Commandant en chef; mais on ne sait d'après quel
„ motif inconnu jusqu'à ce jour, on ne voulut pas per-
„ mettre d'y travailler. Les ouvriers, obligés de travailler
„ dans l'eau & dans un terrein mouvant, firent des ou-
„ vrages inutiles. Ce qu'ils avaient achevé au reflux de
„ la marée, était entraîné par le flux. C'est ainsi qu'on
„ perdit un mois entier & qu'on ne fit aucun progrès
„ pour prendre le fort. A la fin, Lord Cornwallis en-
„ voya chercher la personne qui avait proposé de répa-
„ rer les digues, lui déclara que ces réparations devaient
„ être achevées avant l'érection des batteries & la pria
„ de vouloir l'entreprendre. C'est ce qu'elle fit avec joie;
„ & quoique les breches fussent encore aussi larges que
„ lors qu'il avait proposé les réparations, l'ouvrage ne
„ laissa pas d'être achevé en six jours. Les batteries
„ furent aussitôt elevées sans aucune difficulté & ouver-
„ tes le 10. "

On a déjà observé auparavant qu'on donna ordre au Chef des Ingénieurs, à l'entrée des troupes du Roi à Philadelphie, de construire des redoutes & de former les lignes de communication nécessaires

pour la meilleure défenfe de la ville, & qu'à ma follicitation particuliere, il devait employer les habitans que Mr. Galloway avait promis de fournir pour foulager les foldats & qu'il s'en fallut beaucoup que ce fecours ne répondît aux espérances qu'il nous avait données.

La néceffité de réparer les digues de la Province & des Isles de Blackeley avant qu'on n'eût fait de grands progrès dans l'érection de batteries contre le Mud-Island était un objet d'une bien plus grande conféquence; & toutes les propofitions qu'on aurait faites à cet égard, bien loin d'être rejettées, auraient été acceptées avec la plus grande joie. Je puis affurer qu'on ne m'en fit jamais aucune & j'ai les preuves les plus convaincantes pour avancer que ceux qui étaient chargés immédiatement de l'exécution de cet ouvrage n'ont jamais fu que pareille propofition ait été faite. La conduite de cet ouvrage fut fous la direction du Comte Cornwallis, jusqu'u tems où je pris le chemin de Philadelphie avec la grande armée le 19 Octobre; & ceux qui ont une connaiffance exacte du zele de ce feigneur pour l'avancement du fervice de fa Majefté par tous les moyens poffibles, auront bien de la peine à croire qu'il n'eût pas été plus diligent dans un objet d'une fi grande importance.

Je trouve qu'on envoya onze digueurs au chef des Ingénieurs le 22 Octobre; je fuis difpofé à avouer qu'ils furent d'une grande utilité pour le

peu de jours qu'ils nous affifterent. Mais il eft impoffible de concevoir qu'ils aient en fix jours, réuffi à boucher les breches qu'on dit avoir été encore auffi larges qu'au commencement, malgré les efforts & les travaux de tous les charpentiers dépendans de l'Ingénieur, de tous ceux de l'Infpecteur des ponts & de tous les foldats employés à la journée. L'Autheur ne laiffe pas d'affurer hardiment que, par leur affiftance, les batteries furent aufitôt élevées fans difficulté & ouvertes le 10 de Novembre.

Ce qui eft vrai, c'eft que les charpentiers & les autres ouvriers de l'armée, travaillerent fans relâche pour réparer les digues, depuis le 7 Octobre fous un feu continu du Mud-Island & des batteries flottantes; que malgré les grandes interruptions caufées par de violentes pluyes & de fortes inondations dans la Delaware, 12,800 verges de rives furent reparées fans compter les routes & les ponts, de façon qu'on pût ouvrir les tranchées le 15 Octobre; mais les travaux ne fuffifant pas faute de canon plus fort, on fut obligé de s'en procurer en les prenant dans les vaiffeaux du Roi.

Depuis le 15 Octobre que les premieres batteries furent ouvertes & jusqu'à l'arrivée des canons de batterie de l'Aigle & du Sommerfet, le tems ne fut pas *perdu indignement*, mais employé fans relâche à continuer les grandes lignes (deux milles & demi), à transporter les matériaux pour jetter deux ponts fur le Schuilkill & à conftruire deux têtes-de-ponts.

Page 80. Plein de ces idées le Colonel Sorling desira de prendre possession du Red-Bank, mais on ne le lui permit pas.

Voilà un récit des plus infidels. L'affaire de Red-Bank est discutée dans mon compte rendu; & les témoignages du Comte Cornwallis & du Major-Général Grey font une réponse complette à tout ce qu'on peut dire sur ce sujet.

Page 85. Des gens parfaitement instruits du terrein occupé par le camp de Washington (à Whitemarsh) de la facilité d'en approcher par l'arriere garde, de la grande quantité de bonnes routes qui y conduisaient, en prenant à la droite ou à la gauche, & des grands avantages qu'auraient eu les troupes Britanniques en faisant un mouvement autour du Camp, furent étonnés de le voir retourner sans avoir rien effectué, surtout dans un tems où on savait que les troupes de Washington étaient dans la plus grande terreur & confusion & se préparaient nuit & jour à fuir pendant que l'armée Britannique était si près d'elles.

J'étais instruit par les meilleures informations que le poste de l'Ennemi n'était pas attaquable sur l'arriere; & la vérité de ces informations a été appuyée par quelques uns de nos propres officiers qui se rendirent sur le terrein au printems suivant. J'étais dans l'intention d'attaquer Washington, si je l'avais trouvé à propos quand je vins sur les lieux & non de rester en campagne dans cette saison rigoureuse. Le faire sortir de son poste n'était pas un objet impontant.

Voici ce que dit le Major-Général Grey dans fon témoignage fur ce fujet.

Queftion. „ Penfez-vous qu'il eût été conve-„ nable de tenter une attaque fur l'armée de l'En-„ nemi à Whitemarsh ? "

Réponfe. „ Je penfe qu'il eût été de la dernie-„ re imprudence d'attaquer l'Ennemi dans un pos-„ te auffi fort que celui qu'il avait choifi à White-„ marsh."

Les Pages 186, 87, 88 & 89 contiennent une description de la pofition de Washington à Valley-Forge dans l'hiver de 1777 & dans le printems de 1778 ; & l'on m'accufe en même tems de ne l'avoir pas attaqué dans cette fituation.

Le projet de l'auteur d'attaquer l'Ennemi à Valley-Forge eft de la derniere abfurdité. Si j'avais fait une divifion dans les troupes de la maniere qu'il propofe, je les aurais expofées à être battues en détail. J'ai, dans mon compte rendu, donné raifon pour quoi je devais éviter une attaque avec fi p u de lueur de fuccès. Cependant le témoignage du Major-Général Grey paraîtra, peut-être, plus concluant.

Queftion. „ Penfez-vous qu'il eût été conve-„ nable d'attaquer l'Ennemi à Valley-Forge, l'hi-„ ver, pendant le féjour de l'armée à Philadel-„ phie. "

Réponfe. „ D'après l'état où fe trouvaient les

„ affaires en Amerique, je pense qu' attaquer l'En-
„ nemi dans un poste aussi bien fortifié par la na-
„ ture & l'art que celui de Valley-Forge, au-
„ rait été une mesure très imprudente."

Question. „ Vous souvient-il que Sir William
„ Howe ait perdu quelque occasion d'attaquer l'En-
„ nemi, lors qu'il aurait pu le faire avec quelque
„ lueur de succès, eu égard à toutes les situati-
„ ons & circonstances respectives du tems.

Réponse. „ *Eu égard à toutes les circonstances,*
„ *aux grandes difficultés de pousser la guerre dans le*
„ *plus fort pays du monde, contre un peuple uni presque*
„ *unanimement pour le défendre, & le grand nombre des*
„ *troupes que le Commandant en Chef avait à vaincre,*
„ je ne sache pas que Sir William Howe ait laissé
„ échapper aucune occasion d'attaquer l'Ennemi
„ ou qu'il ait négligé quelque chose qu'il fût pos-
„ sible de faire pour l'avancement du service de sa
„ Majesté & l'honneur des armes Britanniques."

Page 90. Il négligea d'assister le Général Burgoine & même de faire en sa faveur une diversion sur la Baye de Massachuset, quoiqu'il fût que tel était le plaisir de sa Majesté.

Je n'ai besoin, pour répondre à cela, que de renvoyer à ce que j'ai dit dans mon Compte rendu ci-devant page 24 & 35.

Page 90. Il empêcha Sir Henri Clinton de rendre des importans services, faute de lui laisser des troupes suffisantes; quoique l'armée rébelle fut alors réduite à moins d'un tiers de ses forces effectives. — Les forces Britaniques étaient de dix huit mille hommes de vieilles troupes, celles des Rébelles n'étaient que de huit mille, nouvelles levées & sans discipline.

Dans mon compte rendu page 47 & 48 j'ai déjà montré que je laissai à New-York sous le commandement de Sir Henri Clinton „ environ 8,800 „ hommes sans compter les malades ni les convalescens, sans compter un petit corps de milices „ dans le Long-Island." Dans un compte que j'ai par devers moi, daté de New-York 1 Octobre 1777 je trouve qu'il avait alors sous son commandement immédiat, sans compter le corps d'artillerie & des chevaux-légers,

D'infanterie, troupes régulieres, & propres au service. - - -	8340.
Ditto dans des services publics. -	52.
Ditto sous Commandement. -	419.
Ditto Malades. - -	1,356.
	10,167.

Mes instructions à Sir Henri Clinton (page 45) prouvent que je ne perdis pas de vuë des opérations offensives sur la riviere de Hudson, au cas que Washington me suivît en Pensylvanie.

Quoi-

Quoique l'expédition en Penſylvanie ait été approuvée par le Secrétaire de ſa Majeſté dans le département de l'Amérique, elle a été longtems un des principaux objets de discuſſion dans le parlement & dans les écrits publics. C'eſt pour cela que j'ai, dans mon compte rendu, détaillé cette affaire d'une maniere fidele & complette. Quant à ceux qui voudraient des éclairciſſemens ultérieurs, je les renvoye aux témoignages qu'a rendus enſuite le Major-Général Grey dans la chambre des Communes, relativement à cette expédition.

Page 92. Il s'endormit au point de ſe laiſſer ſurprendre à German-Town.

J'ai fait dans mon compte rendu un expoſé fidele des circonſtances relatives à l'attaque faite ſur les troupes du Roi à German-Town. Pour en montrer la vérité, je vais citer le témoignage de Sir George Olborne dans la chambre des Communes.

Queſtion. „ Vous rappellez-vous d'avoir reçu „ des ordres la veille de l'action à German- „ Town ? "

Réponſe. „ Le jour que j'étais à la droite „ de l'infanterie à la tête des Grenadiers des Gar- „ des de ſa Majeſté, Sir William Howe vint avec „ ſes Aides-de-Camp, dans les quartiers où j'étais „ un peu avant le Coucher du Soleil, me donna „ ordre d'avancer en front avec les Grenadiers &

„ l'infanterie légere des Gardes au poſte du Ma-
„ jor Sinicoe, à un demi-mille environ au front
„ de la ligne de l'infanterie; il m'apprit en même
„ tems que je pourrais attendre l'Ennemi le len-
„ demain matin à la pointe du jour. Je puis donc
„ déclarer que le feu de l'Ennemi, le matin de l'at-
„ taque de German-Town, commença exactement
„ au moment ou prèsque au moment où Sir Wil-
„ liam Howe m'avait averti la veille que cela arri-
„ verait."

Queſtion. „ Ainſi d'après les témoignages que
„ vous avez rendus, penſeriez-vous que Sir Willi-
„ am Howe eut des informations certaines la veil-
„ le de l'attaque de German-Town que l'Enne-
„ mi marcherait contre lui?"

Réponſe. „ Je penſe que je me ſuis aſſez bien
„ expliqué dans ma réponſe à la premiere queſtion;
„ en diſant que Sir William Howe vint dans l'en-
„ droit où j'avois mon poſte & m'informa que
„ l'Ennemi commencerait l'attaque à l'heure mê-
„ me où elle fut commencée en effet"

Queſtion. „ Malgré la déclaration du Comman-
„ dant en chef de l'armée, penſez-vous que notre
„ armée fut ſurpriſe à German-Town ou d'une
„ autre maniere?"

Réponſe. „ Ce que je dis pour rendre témoig-
„ nage ne ſe rapporte qu'à ma ſituation: & j'eſpere
„ qu'il n'y a pas de préſomption en diſant qu'après
„ les informations reçues du Commandant en chef,
„ je ne courois aucun risque d'être ſurpris."

Queſtion. „ Penſez-vous que quelqu'autre par-
„ tie de l'armée ait été ſurpriſe? "

Réponſe. „ Je ne puis répondre à cela d'après
„ mes propres idées: et par conſéquent je prie
„ qu'eu égard à la ſituation où je ſuis, on me
„ permette de ne pas répondre à cette queſtion."

Queſtion. „ L'opinion générale des officiers avec
„ qui vous avez eu des converſations, était-elle
„ que quelque partie de l'armée fut ſurpriſe ou
„ non, après l'action? '

Réponſe. „ Cette queſtion étant exactement la
„ même que celle qu'on m'a déjà faite, en d'au-
„ tres termes, je ne puis qu'ajouter que les offi-
„ ciers avec les quels je converſai, pendant que
„ j'avais l'honneur de ſervir ſous Sir William Howe,
„ furent toujours très ſatisfaits du ſoin qu'il
„ avait de l'armée."

J'ai actuellement parcouru tout le pamphlet, excepté l'appendix qui n'exige aucune obſervation particuliere, parcequ'il ne contient qu'une fauſſe comparaiſon des forces Britanniques & de celles des Rébelles.

Ma réputation a été en proie aux traits de pluſieurs autres Ecris anonymes: mais il ſerait inutile de refuter leurs productions, attendu que leurs aſſertions, leurs raiſonemens & leurs mauvaiſes plaiſanteries paraiſſent avoir été tous recueillis & redigés en ordre dans les *Lettres à un Gentilhomme*. Les remarques que j'ai faites ſur cette production ſe ſont bornées principalement à des faits: quant

aux mauvais raifonemens, j'ai quelquefois taché de les relever: quant aux mauvaifes pluifanteries je les ai toujours paffées fous filence. Le mépris eft la feule vengeance que méritent les inftrumens venals de la Calomnie; quoique ceux qui ont l'infame bafeffe de les mettre en œuvre méritent bien pis.

F I N.

